

Le Royaume de la paix

Frédéric Moitel

I. Dissolution

1. Prologue

Un jeune homme torse nu et malade secoue son corps de gauche à droite et de droite à gauche pour tenter d'en extraire la substance. L'effet qu'il donne est le sang qu'il répand et les dents qu'il perd en tournant. Il ouvre grand la bouche mais aucun son ne sort.

L'homme se réveille. Il est sept heures du matin, il doit aller travailler. Il n'est pas beau à voir, il a encore toutes ses dents. Dehors, il pleut.

2. Un début

Il se lève en étirant ses membres : ses bras, ses jambes, et aussi son dos. On imagine qu'il va toucher le plafond ; se désarticuler, se démembrer, et toucher le plafond. Il s'étire et se penche en avant pour mettre ses mains sur ses pieds. Il pousse un petit cri, mêlé d'un long soupir. Ce garçon est très souple, il doit faire beaucoup de sport.

Il se redresse. Il sent que le sang reflue dans son corps tout entier. Il redescend par son cou, vers son cœur, ses poumons, et ses autres organes. Il a eu trop de sang dans sa tête : un court instant, il a un vertige, et des étoiles dans les yeux.

Il se redresse et essaie de se souvenir de son rêve. Il voit un enfant qui fait du saut à la corde.

Il allume la radio. C'est un appareil en plastique noir, muni de deux baffles à chaque extrémité et qui doit faire dans sa longueur au moins 30 cm. On accède, par un couvercle qui s'ouvre en appuyant sur un bouton, à un creux situé au-dessus de l'appareil et qui sert à placer des disques qui possèdent de la musique enregistrée dans leur corps. Ce sont des disques que l'on peut écouter de très nombreuses fois, et le son qui sort de ces disques par les baffles est de très bonne définition.

Il aime écouter des disques, mais pas le matin. Il n'appuie pas sur le bouton, il pousse un autre bouton, lui aussi situé au-dessus de l'appareil mais plus à droite, et qui enclenche la fonction *radio*. Lorsqu'il pousse le bouton, un homme entre dans l'appartement en hurlant. Le journaliste vient réveiller son sens moral en lui annonçant le nombre de morts qu'il y a eu dans la nuit. Un vertige le reprend.

Il essaie de se souvenir de son rêve. Il voit du noir, et des éclairs de couleur qui forment des images. Il lui vient une sensation dans le cœur, qui lui rappelle un instant de repos et de calme absolu. Il se dit qu'il est temps d'aller prendre une douche.

Il se déshabille. Il enlève son T-shirt, il abaisse son pantalon de pyjama. Il jette ses vêtements sur son lit.

Le voilà nu, les pieds nus sur la moquette de sa chambre. Il bande un peu, il regarde son sexe, il le prend entre le pouce et l'index de la main gauche — il est gaucher — et le secoue dans tous les sens. Cela a pour effet de le faire bander plus, et le voilà nu, dans sa chambre, avec une belle érection, qui fait 17 cm.

Un frisson le traverse. Son corps tremble involontairement — c'est bien son corps qui a voulu trembler mais pas lui qui est à *l'intérieur*. Le froid le fait bondir jusqu'à la salle de bains, où l'attend l'eau chaude de la douche.

Il appuie sur l'interrupteur situé à droite sur le mur en entrant, à hauteur de poitrine. Ça s'allume. Il regarde : c'est une petite pièce où divers meubles et vasques en céramique sont accolés ou encastrés aux murs de son appartement. Il y a un panier rond en osier destiné à accueillir le linge sale dans son corps. Il y a la cuvette blanche des toilettes qu'il nettoie une fois par semaine, en général le week-end. À côté, il y a les produits ménagers dans un meuble en rotin : javel, lave-vitres, déboucheur, détartreur, des savons, dégivreur — non ! Nous ne sommes pas dans sa voiture. Ce sont des flacons de plastique de toutes les couleurs, fabriqués par quelques entreprises regroupées sur le même site industriel, à 5 km d'un centre-ville de province. Souvent, grâce au vent d'ouest, les fumées toxiques, crachées par les cheminées des usines, s'abattent sur les habitations, les commerces et la mairie de la ville.

Il achète ces produits pour entretenir son petit appartement. Il le faut bien : tout le monde veut un appartement propre et qui sent bon le pin des Landes. Il faut acheter de temps en temps ces produits pour vivre normalement.

Il fait aussi froid dans cette pièce que dans sa chambre : 12 degrés grand maximum et toujours en érection. Il fait glisser la porte coulissante de la douche et entre sous le regard sévère de son pommeau. À un peu plus de deux mètres au-dessus du sol, celui-ci est suspendu à un bras en inox attaché par des vis au mur qu'il partage avec le voisin de palier.

Il se rappelle, en entrant dans la douche, qu'il doit acheter des pièges contre les cafards : ils infestent la cuisine de son appartement.

D'autres produits moins toxiques sont posés sur les bords du lavabo en émail blanc. Il s'agit de produits d'hygiène et de beauté : savon sans savon pour peau sensible aux extraits de menthe fraîche, crème hydratante pour le visage (type de peau : « blond »), dentifrice anti-tartre au goût très frais, brosse à dents blanche et verte à poils souples, eau de toilette à l'essence de lavande, baume après-rasage vitaminé, déodorant sans alcool.

Il prend soin de son corps, de son visage, de ses dents. Il se parfume pour ne pas puer au milieu des gens. Il se rase toujours impeccablement. C'est un garçon très soigneux.

Il ouvre le robinet de la douche. Un peu d'eau froide jaillit du pommeau : il a un haut-le-corps. L'eau froide vient de toucher les centres froids de son épiderme, transmettant sa température aux centres nerveux de son cerveau. Celui-ci réagit en commandant aux muscles de soulever le diaphragme. Les poumons se bloquent, il croit entrer dans une mer gelée. Il pense qu'il préfère vraiment l'eau chaude, souvenir certain de la chaleur du liquide amniotique dans lequel il baignait, fœtus dans le ventre de sa mère, respirant le liquide, sa chaleur, son épaisseur.

L'eau chaude enfin parvient au pommeau de la douche et tombe sur ses cheveux. Il y a beaucoup de vapeur dans la petite pièce ; elle se condense sur le grand miroir accroché à deux clous au-dessus du lavabo. Avec elle se déposent les bactéries responsables de la fièvre de Pontiac. Il prend le savon et se savonne de la tête au pied. Il y a beaucoup de mousse partout sur son corps, il aime ça, sa main glisse. Son érection a faibli, il se frotte vigoureusement le sexe recouvert de mousse pour la réveiller. Il tombera malade dans quelques temps.

Il aime être propre. Il aime sentir bon. C'est important pour les relations, l'image que l'on donne de soi. Il faut prendre une douche par jour au minimum, même si cela coûte à la collectivité. Il aime se faire reconnaître et respecter.

Il n'aime pas les hommes qui sentent la sueur, il aime les aisselles bien lavées. Il aime aussi les poils bien disciplinés sous les aisselles. Il aime les hommes aux torsos développés.

L'eau chaude va cesser de couler lorsqu'il aura tourné le robinet dans l'autre sens. Il va faire coulisser la porte de la douche. Il la fait coulisser. Il sort et son corps tout entier dégoutte. Il se plante devant son miroir, il passe sur le verre une main humide. Il extrait de la buée une image de son visage. Il aimerait se trouver beau, mais il n'y arrive pas. Il enfouit sa tête dans la serviette bleue qu'il a prise dans le meuble sous le lavabo.

Il aimerait se trouver beau et bien qu'il ne se l'avoue pas y arrive, parce qu'il prend soin de son corps. Il s'anime chaque matin d'une schizophrénie naturelle à son état et son époque qui lui demande de valoriser son apparence alors même qu'elle lui signifie qu'il n'est rien.

« *Imidazolonidyl Urea, Methylparaben, Propylparaben, Propylene Glycol, Polyacrylamide, Glycerin, Polyquaternium*

10, *Tocopheryl Linoleate* »

Son gel après-rasage contient des choses représentées par des mots qu'il ne connaît pas. Il ne comprend pas qu'on puisse mettre tout ça là-dedans, et qu'on puisse en mettre sur sa peau pour sentir bon. Il ne comprend pas pourquoi il faut acheter ça. Peut-être, se dit-il, qu'il ne faut pas *forcément* l'acheter ?

Il se dit qu'il ne faut pas avoir trop confiance dans ces produits chimiques, et qu'il faut éviter de mettre sa santé dans les mains d'un industriel principalement occupé par le profit de son entreprise. Il se dit en même temps que les industriels connaissent bien leur métier, et qu'ils se doivent de respecter leurs clients s'ils ne veulent pas fermer trop vite les portes de leur usine. Il se dit aussi qu'il n'a pas les moyens de vérifier si tel ou tel produit est bon ou mauvais pour sa peau. Il se dit que ce n'est pas son rôle dans la société. Il se regarde dans la glace et referme le flacon.

Il appliquera l'après-rasage sur sa peau lorsqu'il se sera rasé. D'abord, il se parfume. Sur une tablette en verre accrochée au mur entre le miroir et le lavabo, il a plusieurs flacons d'eau de toilette et de parfums de luxe. Il saisit d'une main maintenant sèche son objet préféré le matin : un flacon 100 ml d'un parfum pour homme au bois de santal, acheté chez Séphora. Le flacon est très joli, sa forme est élégante, le liquide contenu dans le flacon est d'une jolie couleur ocre. Lorsqu'il ouvre le flacon, il croit retrouver les odeurs des forêts tropicales ; cela est faux, bien entendu. Il aime sentir bon, il aime être propre : il disperse le parfum sur son cou, son torse et son ventre. Il est comme beaucoup de gens : il prête une excessive attention à sa personne. Il n'arrive pas à cultiver son esprit, sa personnalité, son sens moral. Il préfère s'occuper de son corps. Cela lui prend du temps mais lui apporte beaucoup de plaisir sur l'instant, et beaucoup de satisfaction ensuite, lorsque les gens, les hommes en particulier, posent sur lui leur regard. Il sent leur intérêt, leur plaisir de regarder un si bel homme ; parfois même leur désir.

Séphora est LE supermarché du parfum. Le lieu où il faut acheter son parfum. Toutes les marques y sont représentées. Tous les couturiers, les chanteurs ont leur parfum dans les boutiques Séphora. Les vendeurs portent des costumes noirs qui leur donnent une allure sévère. Les vendeuses sont toujours bien coiffées et bien maquillées. Ils régissent le monde Séphora. Ils sont supérieurs à nous, ils possèdent les clés qui ouvrent les armoires où sont stockés les parfums et les caisses enregistreuses où est stockée la valeur des parfums. Ils décident, avec notre accord aveugle et entier, de nous faire acheter tel ou tel parfum. Leurs conseils ont sur nous un effet aussi puissant que celui de l'opium. Nous buvons leur parole, et nous boirions les parfums si nous en avions l'autorisation. Dans le monde Séphora, les vendeurs et les parfums sont protégés du monde extérieur par les vigiles. Ils sont grands, noirs et forts, ils sont beaux dans leurs costumes. Ils ne rient jamais et regardent votre corps en cherchant le mal qu'il pourrait cacher. Ils *possèdent* des talkies-walkies qui les *maintiennent* en relation constante avec les autorités suprêmes du monde Séphora : les chefs de la sécurité. Ce

sont eux qui décident si nous pouvons entrer ou non dans le temple Séphora. Ce sont eux qui ont sur nous le droit de fouiller les sacs et autres bagages à main. Ils peuvent aussi décider de nous fouiller jusqu'à l'aîne ou le soutien-gorge pour voir si nous ne dissimulons pas un cutter ou un bâton de dynamite susceptible de nuire à Céline Dion ou Jean-Paul Gaultier.

Avalisant ce monde par ses achats, il embrasse sur la bouche les vendeurs et les vigiles pour les remercier de ne pas le traiter d'égal à égal. Il se parfume de la tête aux pieds.

C'est terminé. Il peut maintenant passer au rasage. Il regarde son visage. Il s'est rasé hier, il se rend compte qu'il n'a pas besoin de se raser aujourd'hui. Il sent venir de son cerveau une légère déception. Il ne pourra pas utiliser son après-rasage aujourd'hui. D'un autre côté, il n'aurait pas eu le courage de se raser ce matin. De nombreuses molécules porteuses d'éléments anxigènes ont avancé leur voyage vers son cerveau.

7h20, il est temps pour lui de s'habiller. Ayant perdu son érection depuis longtemps, il lui sera facile d'enfiler un caleçon ou un slip qu'il trouvera en pile dans une commode de sa chambre. Il quitte la salle de bain à regrets : la vapeur de la douche avait augmenté la température de la petite pièce. Il retrouve, à pieds nus, le contact froid de la moquette. Il se dirige en bâillant vers la commode. Il ouvre le tiroir du haut. Il voit un slip en haut de la pile qu'il prend sans réfléchir, ou il réagit à la vue de cette pièce de tissu en pensant que, oui, aujourd'hui ce sous-vêtement lui ira bien. Il aime ce slip. Il s'est toujours cru sexy dans ce slip. Il le prend et commence à l'enfiler. Son sexe se met en mouvement une seconde fois. Il aime voir son sexe recouvert d'un morceau de tissu qui l'enrobe. Le voilà à nouveau bandé dans son slip. Il le regarde en souriant.

De la même façon, il va chercher un pantalon et une chemise dans l'armoire située à gauche de la commode. Il choisit un pantalon de coton gris avec deux pinces sur le devant, et une chemise à carreaux bleus de marque italienne. Le bleu tirant sur le gris, la chemise s'accorde très bien au pantalon. C'est un homme qui a du goût. Il est toujours élégant. Dans son entreprise, les femmes veulent toutes coucher avec lui. Mais elles ne savent pas qu'il est homosexuel. Elles fantasment inutilement. À chaque rencontre, dans chaque conversation, elles boivent ses paroles et acquiescent au moindre de ses avis. Il dispose d'un ascendant dont il n'a pas conscience. Pour ne pas salir ses vêtements, il prendra son petit-déjeuner en slip, et se touchera de temps en temps.

Sur son torse repose un cobra accroché à une chaîne qu'il a autour du cou. Son torse est peu poilu, il a des pectoraux bien dessinés et ses abdominaux sont bien musclés. Il n'a pas de ventre et son slip est bien garni. Il a des jambes normalement poilues et musclées, il a des bras peu poilus mais musclés et un tatouage en haut du bras gauche : il s'agit d'une échelle enchevêtrée dans un lacet. Il a les cheveux courts, épais, secs et châains. Il a les

yeux bleu foncé. Il a la bouche pulpeuse et la lèvre inférieure un peu plus grosse que la lèvre supérieure. Il a le nez droit. Ses joues sont pleines mais pas bouffies. Son front est droit, son cou est de taille moyenne. Ses mains sont grandes, douces et belles. Ses ongles sont taillés en amande. Il n'a pas les pieds plats. Ses ongles de pied sont aussi taillés en amande. Il fait du 43, il mesure 1m83, pèse 72 kg. Il est grand, svelte, il est très beau.

Il va dans la cuisine, sort une casserole du placard qui se trouve en dessous de l'évier en grès ocre. C'est une casserole qu'il a achetée au BHV, une casserole à fond plat comme son cerveau sauf que toutes les casseroles sont à fond plat. Il se souvient encore du jour où il a acheté son principal ustensile ménager : le BHV, comme tous les samedis, était bondé d'homosexuels qui font leurs courses et de retraités du quartier. Il n'était pas venu draguer entre les rayons boxers et slips à poche, mais venu acheter une casserole. Et ce jour-là, il ne s'était rien passé de particulier. Il avait pris sa casserole, il avait dit bonjour à la caissière, avait payé en Carte Bleue. Il se souvient d'avoir croisé du monde en partant, dans le magasin, la rue, le métro, la rue de nouveau. Et puis il était rentré chez lui, avait enlevé l'étiquette de la casserole et l'avait jetée dans la poubelle qui se trouve sous la fenêtre de la cuisine. Il avait lavé la casserole avec du liquide vaisselle et l'avait essuyée. Ensuite il s'était assis, et n'avait pas réfléchi.

La casserole sortie du placard et posée sur la plus petite des deux plaques chauffantes sera remplie dans la seconde qui suit de lait demi-écrémé. Ayant sorti du réfrigérateur une boîte en carton contenant du lait, il remplit la casserole et prépare un bol de cacao en poudre. Il faut insister un peu pour refermer le réfrigérateur. Sur une étagère accrochée à deux clous il a divers paquets produits par l'industrie agroalimentaire de son pays : pâtes et semoule de blé, riz thaï, cacao en poudre. Il aime le cacao en poudre depuis qu'il est tout petit. Sa mère avait l'habitude de lui donner un bol de lait chocolaté tous les matins, avant de partir à l'école. Le cacao était bon pour lui. Il avait besoin d'énergie pour apprendre à compter l'argent qui lui permettrait d'acheter du cacao lorsqu'il serait plus grand. Il aime le riz thaï parce qu'il est parfumé. On dit qu'il est parfumé mais lui, personnellement, n'a jamais rien senti. Il aime aussi la semoule parce que cela lui fait penser au bon gâteau de semoule de la cantine du lycée où il se faisait agresser.

« Rien ne se perd, tout se transforme. »

Il est grand maintenant, à l'aube de la trentaine, bandant dans son slip et buvant tous les matins du lait chocolaté.

Il pose le bol de cacao sur la table de la cuisine. Il apporte près du bol en attente de la montée de lait dans son corps, le pot de confiture (pêches, oranges amères ou rhubarbe), le pot de chocolat à tartiner, et le pot de miel au romarin. C'est un garçon qui mange et boit sucré le matin. C'est une habitude continentale que partagent avec lui nombre de garçons et filles de sa génération, à la même heure. Il n'a pas perdu les bonnes habitudes. Il songe parfois à changer d'alimentation (thé, jus d'orange,

pain, œufs), mais il n'a pas le courage de faire cuire des œufs le matin. Il se sait conditionné par les habitudes du passé, c'est-à-dire son éducation, et par les gestes du présent, c'est-à-dire sa paresse et sa précipitation.

Il se régale comme d'habitude en trempant ses tartines de pain beurrées et chocolatées dans le lait chaud au cacao. Il ne se régale pas parce qu'il n'a pas le temps de bien goûter aux tartines qu'il s'est préparées, parce que l'heure avance et qu'il est obligé de manger rapidement s'il ne veut pas être en retard au travail. La mastication du pain et la pensée du retard ont tué son érection.

Cet homme mange trop sucré, il aura des problèmes de santé. Il devra aller chez son médecin, pour qu'il pratique sur lui une prise de sang. Il devra se confronter ou non aux symptômes du diabète ou de toute autre maladie. Il devra faire face à de lourds traitements, à des complications. Il aura une maladie rare ou simplement un rhume. Il devra faire face aux regards des gens, il devra souffrir avec sa famille. Il devra prendre un congé-maladie ou souscrire à une assurance décès. Il ira voir son médecin, et celui-ci ouvrira la porte de son bureau en lui tendant la main, lui sourira et lui dira bonjour.

Il sourit aussi et lui serre la main. Il entre dans le bureau et sous ses pieds craquent quelques planches du parquet. Son médecin est un homme d'une quarantaine d'années, affable et sympathique, quoique assez incompetent. Son médecin a un look assez branché. Il pense que son médecin a un look trop branché pour un médecin. Ce n'est pas naturel. Il doit être homosexuel. Il n'en est pas sûr, mais en même temps, il aimerait que son médecin le drague. Il le regarde fixement ; il le dévisage. Il aimerait que son médecin lui fasse un massage. Ce n'est pas qu'il soit beau, mais il veut tellement vivre son fantasme qu'il se moque de la beauté de celui qui pourrait manipuler son sexe.

Il ne comprend pas cette mode qui pousse les hommes hétérosexuels à se confondre, sur le plan du *vêtement*, aux hommes homosexuels. Il est commun d'entendre dire que les homosexuels lancent la mode. Il est commun d'entendre dire que les hétérosexuels s'inspirent de la mode lancée par les homosexuels pour se singulariser en tant qu'homme viril et susceptible de séduire la première femme qui s'extasie devant leur corps *transformé*. Il pense que les industriels poussent les hommes, quelle que soit leur orientation sexuelle, à se différencier les uns des autres tout en achetant les mêmes produits dans les mêmes magasins.

L'information pour la consommation sort des égouts des radios, des télévisions et des cinémas, entre par les oreilles et les yeux rivés sur les écrans, les affiches et les vitrines ; ressort par la main sous la forme d'un billet donné au vendeur qui n'en peut plus de travailler autant. La consommation, relayée par le bouche à oreille, est prise en main par les spécialistes de l'information.

Les hommes veulent un petit pull très serré pour que leurs pectoraux soient bien visibles ; des tennnis rouges pour frimer sans faire de sport dans la rue ; des pantalons en jean griffé pour avoir l'air riche et décontracté. Ils

consentent à ce que l'on décide pour eux quels vêtements ils doivent porter, en fonction de leur revenu et de leur orientation sexuelle.

Ils accourent dans les magasins pour acheter le petit pull 25 % moins cher en période de soldes ; ils se bousculent dans les rayons bondés et s'insultent au-dessus des caleçons et des slips : ils le savent, il n'y en aura pas pour tout le monde, il faut se battre, la vie est difficile.

Ils se disent heureux de leur situation et pensent jouir de la seule liberté qui vaille ; ils n'ont pas tout à fait tort.

Il faudra qu'il cherche ailleurs la réalité de ses propres goûts en matière vestimentaire, s'il ne veut pas passer pour un mouton un peu plus bête que les autres, puisque lucide *et* obéissant.

Ayant payé ses honoraires, il se lève en même temps que son médecin. Celui-ci ouvre la porte et tend à son patient sa main réchauffée par l'action médicale sur le corps du patient. Il lui sert la main et lui dit dans ses yeux francs un au revoir qui signifie à bientôt. Ils se quittent avec courtoisie.

La vapeur provenant de la salle de bains a réchauffé la pièce dans laquelle il termine son petit-déjeuner. Il arrivera en retard à son travail mais ce n'est pas grave. Il doit entrer dans sa chambre, ouvrir sa commode en bois grossier, son armoire en chêne et son placard à souliers pour être prêt pour le travail ; pour être capable de sortir par ce froid ; pour être en mesure d'affronter :

- la rue,
- le regard des gens qui en quelques secondes se font une opinion de lui,
- le métro avec ces mêmes gens assis ou debout à côté de lui,
- ses collègues.

Une fois les tartines terminées, il se rend compte que la radio est toujours allumée, et qu'il n'a pas goûté une seule seconde aux paroles qu'elle a déversées. Il mange dans la pièce mais vit dans ses pensées. Il repense à son rêve, cet enfant qui fait du saut à la corde dans un désert glacé. Il pense à son médecin, puis il pense aux hommes. Il s'imagine dans les bras chauds d'un homme à la peau douce. Il sent de la tendresse dans cette pensée. Il essaie de visualiser le visage de cet homme qui semble l'aimer, mais n'y arrive pas. Il se dit qu'il ne doit pas exister. Il continue de caresser la nuque et le dos de cet homme, tout en lui donnant des petits baisers dans le cou. À cette image il associe volontiers une musique mélancolique, une voix murmurant un texte dépouillé. Il est question d'amour, de souffrance et de perte. L'image et la musique mêlent à leur douceur une réelle brutalité.

Il regarde le bol maintenant vide. Subsistent sur ses bords des marques de lèvres au lait et au chocolat. Il contemple les pots de confiture, de chocolat et de miel. Leur contenu se réchauffe au contact de l'air de la pièce. Il remet les couvercles sur les pots, il met le bol dans l'évier pour le laver ce soir lorsqu'il sera rentré.

Il se lève et débarrasse la table du petit-déjeuner. Il sort de la cuisine, traverse le salon et entre dans la chambre. Il s'y habille avec rapidité.

Il s'est habillé, il est d'une élégance remarquable.

La radio résonne encore dans l'appartement. Elle rappelle à ses auditeurs qu'il est bientôt huit heures et qu'il pleut ; il est temps d'aller travailler. Une voix féminine parle depuis quelques heures déjà, et informe ses auditeurs que le chômage repart à la hausse ce mois-ci.

Le contexte socio-économique ne s'est jamais remis de la crise de 1973. Une des conséquences les plus significatives de la crise est la présence constante d'environ trois millions de chômeurs sur notre sol depuis une trentaine d'années. Un passant averti peut remarquer quelques centaines de milliers de pauvres sous les porches ou dans les HLM. Dans les villes nouvelles ou les banlieues carrées, les immeubles les plus propres semblent abriter une misère éternelle. Né en 1974, 1975 ou 1976, il ne connaît pas d'autres villes.

D'une certaine façon il a de la chance, il a encore un travail. Bien qu'il n'ait pas aujourd'hui le courage d'aller travailler, il sortira de son appartement et se rendra à son bureau. Il lève les yeux et regarde le plafond blanc qui se fissure. En tendant le bras, il se rend compte qu'il ne lui manque que 30 cm pour toucher le plafond. Il toucherait *presque* le plafond.

3. La vie de famille

Il se réveille et sa femme à ses côtés dort encore. Il dort nu. Il a un beau corps sous les draps. Les draps sont chauds, réchauffés par son corps et celui de sa femme. Sa femme est belle. Elle a 28 ans, mesure 1m72, pèse 55 kg et a les cheveux châtain et longs. À cette époque, il en a 29. Sa femme a un très beau corps : des seins ronds et lourds, une peau très blanche. Elle rappelle par son teint les héroïnes des romans français du 19^e siècle. Il est amoureux fou. Il bande en la regardant dormir ce matin. Hier soir, il a glissé son sexe entre ses seins. Ça l'a fait rire. Et lui, ça l'a fait jouir tout de suite.

Il se lève et dans le lit sa femme change de position. Elle est enceinte ; ils ont déjà un enfant. Il se demande si elle est vraiment enceinte. L'enfant dort dans la chambre à côté. Il n'est pas fier de son fils, il aurait aimé ne pas l'avoir mise enceinte la première fois. La seconde fois, il ne sait plus très bien quand c'est arrivé. Il pense qu'elle le trompe. Il pense que peut-être elle lui ment quand elle dit qu'elle est enceinte ou quand elle parle de son futur bébé.

Il ne sait plus quelle heure il est. Il entend la pluie tomber sur le toit. Il quitte à regret le lit chaud où le corps dénudé de sa femme dort encore.

Il ne se souvient pas de son rêve. Il ne se souvient jamais de ses rêves. Parfois, il lui arrive de rêvasser, le jour, au bureau, lorsque son regard est plongé dans la lumière de l'écran d'ordinateur. Il ne sait plus trop quoi faire, il regarde, il contemple, il s'hypnotise. Ses pensées reviennent

sans cesse vers la chaleur du lit et le corps doux de sa femme. Les pulsations lumineuses de l'écran lui font mal aux yeux, mais ce n'est qu'à la fin de sa rêverie désespérée qu'il pense à les fermer. Peu lui importe la douleur.

Il se lève, il a froid, il est nu. Il sent une faiblesse parcourir son corps tout entier, entraînant avec elle tout le sang, toute la chair, toutes les pensées du matin. Il n'ira pas travailler avant de lui avoir demandé des explications ou avant de lui avoir fait l'amour. Il s'étire : son grand corps craque de tout côté. Malgré cela, la fatigue ne s'en va pas ; il sent la détresse l'emporter. La pluie frappe un peu plus fort, il craint que sa femme sous ces coups ne se réveille.

Il erre dans l'appartement. Il n'a pas chaussé ses pantoufles. Il a froid. Il va à la cuisine, il ouvre le robinet d'eau froide et remplit un verre. Il boit l'eau et grimace. L'eau a un mauvais goût ; pourquoi a-t-il bu à ce robinet ? Il savait que l'eau était traitée.

Il est à pieds nus dans la cuisine, il a froid, son sexe se rétrécit. Il a encore le goût du chlore dans sa bouche.

Sa femme est derrière lui. Il ne l'a pas entendue se lever. Il souhaite qu'en le regardant elle ait des pensées agréables. Elle ne sourit pas, et porte un châle sur ses épaules. Ses seins nus sont cachés par les plis du tissu. Il est nu et sent son sexe se tendre. Il retourne dans le salon et entre dans la salle de bains. Elle ne lui a pas dit bonjour. Elle regarde ses fesses musclées alors qu'il entre dans la salle de bains. Elle repart se coucher.

Il est excité aujourd'hui et malgré cela ses pensées sont de plus en plus noires. La douche qu'il prendra sera froide. Il a envie de tout quitter. Il sait que l'eau froide sur sa peau ne pourra pas couler longtemps, il sait que cette situation va les anéantir tous les trois. Ou quatre. Il refuse toute douleur, et ferme le robinet de la douche. C'est étonnant : il n'a pas froid.

Dans la chambre, sa femme ne dort plus et attend qu'il s'habille pour se lever. Elle ne veut pas le voir partir. Elle veut l'entendre partir, claquer la porte, ses pas glacés sur le parquet du corridor. Elle sait qu'il n'a pas embrassé son fils avant de partir. Elle n'est pas enceinte et ne veut plus d'enfant de lui. Elle ne l'aime plus, elle en aime un autre. Elle doit ce soir après son travail, rencontrer un avocat qui lui expliquera la procédure de divorce, et ce qu'elle doit faire pour garder l'enfant.

Il s'habille en lui tournant le dos, car elle a changé de position lorsqu'il est entré une serviette nouée autour de la taille, et s'est dirigé vers l'armoire, la commode et le placard à souliers. Il ne parle pas, ne siffle pas, ne bande plus, cherche ses vêtements, simplement. Il recule et s'assied sur le lit pour mettre des chaussettes. Ses chaussettes sont grises. Elles doivent être en accord de couleur avec le pantalon à pinces qu'il s'est choisi dans l'armoire. Le pantalon doit être en accord avec la chemise au ton bleu touchant le gris. L'adultère ne sera jamais prouvé. Il sera élégant et souriant jusqu'à la fin de la journée.

Il se relève et sort de la chambre, une paire de souliers noirs et cirés à la main gauche.

Il est gaucher. Les gens aiment regarder les gauchers écrire, ça leur paraît tellement bizarre. Ils se tiennent n'importe comment, ils tiennent leur crayon n'importe comment et mettent la feuille de biais. On croirait qu'ils veulent écrire mal, qu'ils veulent que la feuille tombe ou que leurs mots s'achèvent sur la table, sur le sol, de tout leur poids de gauchers écrasés par la différence et son poids.

4. Un couple

Se réveillant, jeune — à 25 ans et si beau — il embrasse son amie nue. À ses côtés, elle n'a pas froid, on croirait qu'elle est toujours en chaleur. Il ne s'en plaint pas et aime à lui faire l'amour deux à trois fois par jour. Pourtant ce matin son érection se calme vite et lorsqu'il entre dans la salle de bains, il prend une serviette propre et sèche dans le placard en contreplaqué de faux sapin, avant de la poser sur le rebord du lavabo en émail blanc sale parce qu'ils n'ont pas désinfecté le lavabo depuis trois semaines.

Il entre sous la douche et ouvre le robinet d'eau chaude. L'eau coule difficilement, il doit ouvrir le robinet à fond pour obtenir un jet tout juste convenable. Il faudra qu'il appelle un plombier. Il se savonne de la tête aux pieds. Il se rince. En sortant de la douche, il attrape la serviette et se frotte vigoureusement les cheveux, le torse, les bras, les organes génitaux, les jambes et les pieds. Puis, il saisit la serviette à deux mains et se frotte le dos, puis les fesses. En sortant de la douche, il entend sa bien-aimée d'une année préparer le petit-déjeuner qu'ils prendront ensemble à la table du salon parce qu'ils ont un petit appartement.

Il entre dans la chambre et se dirige vers la commode, l'armoire, et le placard à souliers. Il s'habille. Il adopte aujourd'hui un look passe-partout composé d'un T-shirt blanc sous un pull bleu marine à col rond et à boutons sur l'épaule gauche, et d'un jean artificiellement vieilli avant l'achat. C'est une grande mode aujourd'hui et peut-être encore demain, que de faire vieillir les choses avant qu'elles ne soient usées. Il se fait un honneur de suivre la mode ; il veut tellement être beau pour son plaisir. La coupe de son jean affirme intelligemment la puissance de ses cuisses de mâle chevauchant toutes les femelles de la Terre.

On pourrait l'observer de dos, dans son jean et son pull, bel homme aux membres développés ; on pourrait le voir de dos face à l'armoire sur laquelle un miroir est collé : on aurait aussi le loisir de l'observer de face, bel homme au visage harmonieux, et l'on se dirait certainement avec lui :

« Tu es vraiment beau mec, toutes les filles te tombent dans les bras et tu les baises, ta nana tu la culbutes et elle aime ça. Regarde comme cette barbe de trois jours te va bien, t'es un vrai mec, un vrai homme fort. »

Il s'applique sur sa peau, il se concentre pour parfaire la barbe qu'il veut exhiber. Il scrute l'apparition de sa beauté dans le miroir. À ses côtés, sa copine ne ressemble à rien de particulier ni rien de remarquable. Elle le regarde se rendre beau, elle l'envie et lui sourit. Elle vient d'enlacer d'un bras collant la taille de son ami.

Où est-elle maintenant ? Elle finit de préparer le petit-déjeuner. La voilà qui apporte sur un plateau les bols pleins de lait chocolaté et les tartines bientôt beurrées.

C'est un homme qui aime la chaleur de sa femme et la chaleur de l'été : le voilà qui couvre de ses mains le bol de lait fumant, pour se les réchauffer. Il est assis et commence à tartiner. Le silence est pesant. Ils se rendent compte qu'ils n'ont pas allumé la radio : d'un bond sa copine se lève et court, enfin trotte ou même trottine, parce qu'en escarpins usés le mouvement n'est pas facile, presser le bouton en plastique « POWER » qui déclenchera automatiquement l'ouverture des vannes fatidiques de l'information.

Le matin les vannes sont même fatales et personne ne rit, dans cet appartement, à l'évocation du nombre de cancers du sein en forte augmentation. Le visage de la femme se referme sur une bouchée de tartine beurrée, anxieusement avalée.

Quelques secondes plus tard, sous le regard oblique d'un homme au sexe gonflant, la femme exhibe un sein ; elle le palpe consciencieusement.

« Fais gaffe ! Il va tomber dans le bol ! »

L'homme sur elle rappelle sa mainmise par cette remarque imbécile, qui déclenche *fatalement* le rire de la mijaurée. Il en profite, encouragé dans son intelligence, pour amener son nez au niveau des *névés*, et ainsi assouvir son désir réveillé, énorme dans le slip. Goulûment il avale les bouts et sort d'une main libre et habile, le sexe rigide de son enveloppe cotonnée. Il commence un va-et-vient expert, manuel, outrancier, voulant toucher au fond le plaisir qu'il attend. Il avale goulûment les bouts, et se branle méchamment. Quelques secondes plus tard, sous la chaise en plastique bleu qui commence à grincer, un liquide blanchâtre et chaud s'étale sur le sol en traînées étoilées. Voilà l'homme satisfait et la femme pâmée.

Le sperme n'aura pas le temps de sécher sur le linoléum : la femme se lève, entre dans la cuisine, s'empare d'une éponge un peu sale et l'enduit de sperme frais pour ne laisser aucune trace de *son* plaisir. L'homme se relève, range son sexe épuisé dans son slip, embrasse sa femme sur le front et part travailler sans se laver les mains.

La lumière du soleil du matin vient frapper le visage de la femme debout, l'éponge à la main. Les vitres des fenêtres sont recouvertes de buée ; la lumière n'en est que plus douce. Elle ne peut pas voir que son copain entre dans la voiture et part travailler. Elle ne sait pas qu'il aura un accident ou qu'il arrivera sain et sauf à son bureau.

L'appartement est orienté à l'est. Il y a beaucoup de lumière le matin dans l'appartement et beaucoup de bruit aussi. L'appartement donne sur une rue très fréquentée.

Ils l'ont choisi pour cela : tous les commerces sont à 5 minutes, ils sont au centre de la ville, ils croient vivre plus intensément, ils ne sont que plus fortement pollués. Ils font leurs achats très rapidement, cela leur laisse du temps pour faire d'autres achats, ailleurs, ou pour répandre de l'amour sur le linoléum. Il leur arrive en fin de semaine de regarder par la fenêtre le soleil se lever : enlacés, leurs yeux sont aveuglés et leurs sourires s'épanouissent. Il embrasse tendrement celle qu'il aime, il croit qu'il est heureux. Elle aussi.

5. On continue

Et l'homme continue sa journée, quittant d'un pas alègre, ou d'un pas lourd, son petit appartement .

Celui-ci est orienté plein ouest. Ainsi lorsqu'il rentre le soir — vers 17h30 car il refuse de tuer sa vie au travail — le soleil brûlant de juillet l'accueille dans les fenêtres ouvertes. Il y a bien sûr trop d'immeubles autour de lui — de son corps, à proprement parler, de son appartement et donc de son espace vital — pour qu'il puisse réellement voir le soleil et sentir sa chaleur sur sa peau.

Ici aujourd'hui en janvier la lumière du matin est cachée par les façades et les nuages. Une pâle clarté pénètre néanmoins. Aucune clarté ne vient épanouir le ciel et son esprit. Ce matin, l'homme est seul et tranquille. Il respire et sait qu'il doit partir.

Il met son blouson, ferme la fermeture Eclair et met ses gants de cuir. Avant de tourner les verrous et de prendre la poignée de la porte pour l'ouvrir, sortir puis la fermer à clé, il fait un dernier tour d'inspection de son appartement. Il vérifie qu'il n'a pas oublié d'éteindre une cafetière, de mettre à zéro le bouton d'une plaque chauffante ou d'éteindre une lampe. Il fait toujours attention à ce genre de choses avant de partir. Il est très maniaque car il ne veut pas rentrer chez lui le soir et découvrir un appartement en flammes. Il ne veut pas qu'une stupide négligence lui gâche la vie à jamais. Il veut bien, en revanche, qu'à la place d'un appartement ravagé par le démon du feu, on lui donne en guise de dédommagement substantiel, éternel, le corps et l'esprit d'un jeune et beau pompier : dans sa tenue de feu, le corps en feu, les yeux de feu pour anéantir son désir sous les coups de sa lance à eau. Mais les pompiers sont souvent hétérosexuels et l'heure avance : il faut qu'il parte au travail et range ses fantasmes matinaux dans la boîte à chaussures prévue à cet effet : sous le lavabo avec les autres détergents de son appartement.

Il soupire et se dirige vers la porte. Il ouvre les verrous et la porte. Il sort et contemple du seuil son logis si petit. Les murs qu'il regarde sont couverts de souvenirs de voyages — congés payés passés au loin, seul, à contempler les vagues qui embrassent les plages. Sur les murs, des paysages photographiés, des objets traditionnels ; sur la commode, des fétiches africains et des reproductions de temples mayas ; sur le bureau, un vase décoré façon Ming, un candélabre découvert à Tel-Aviv. Il possède bien d'autres choses qu'il est inutile de citer parce que ces

choses volées à l'inconnu lointain sont inutiles et le resteront.

Il convient peut-être de parler de la décoration de son appartement, mais d'un point de vue purement esthétique, en remarquant par exemple la prédominance des tons bleus sur le reste de l'éventail chromatique. Les rideaux de coton lourd sont d'une couleur bleu-roi qu'il affectionne pour ses vertus apaisantes. Si les murs sont blancs, les draps défaits sont bleu clair et le linoléum est bleu ciel. La nappe qui recouvre la table lorsqu'il a des invités est d'un bleu quadrillé de lignes jaune paille. Les habits qu'il porte aujourd'hui et le décorent pour la journée prennent aussi leur naissance dans le bleu et ses déclinaisons subtiles : acier, roi, clair, ciel, gris. Oui, cet homme homosexuel a beaucoup de goût et cela n'a rien à voir avec le fait qu'il est homosexuel. Cet homme a le droit de donner à son appartement les formes et les ombres de sa personnalité. Il a le droit d'aimer les meubles en bois exotique, les tapis d'orient et la verrerie bon marché. Il a le droit de prendre soin de son lieu de vie comme de son corps, autre *lieu de vie* essentiel. Il a le droit de donner autant d'importance au rangement de l'espace qu'il occupe qu'à la vitalité de ses pensées. Et d'ailleurs, le soin qu'il met à s'entourer d'objets qui lui font du bien se retrouve dans les gestes qu'il porte vers l'homme qu'il veut aimer : le soir, lumières éteintes des lampes, toutes bougies du lieu du plaisir à venir allumées, il prend la main de son ami et celle de la douceur pour les joindre dans une première étreinte. Ces débuts de peaux s'appriivoisent en cherchant à donner de l'amour. Puis les bouches se collent et la tendresse apparaît dans les cœurs : elle parvient à entrer dans le corps des hommes grâce à la chaleur. Dès cet instant, le regard de l'homme s'occupe de la peau et du regard de l'homme dans ses bras. Les caresses et les baisers envahissent les champs visuel et tactile qui ont éclos sur leurs corps. Il sent qu'il prend soin de son bonheur. Il sent qu'il prend soin de son bonheur.

Il veut aimer cet homme mais cet homme n'existe pas c'est pourquoi il ferme la porte à clé et part tranquillement travailler.

6. Dans la rue

Qu'il soit homosexuel ou hétérosexuel, célibataire ou en couple, il est 8h30 lorsqu'il quitte son appartement.

Il retire de la serrure la clé avec laquelle il a fermé la porte. Il lève les yeux et ceux-ci se fixent sur une tache blanche : c'est un peu de peinture qu'on a appliqué sur la peinture rouge de la porte pour masquer un défaut. On aurait pu corriger avec de la peinture de la même couleur, se dit-il. On aurait pu laver la porte et la repeindre convenablement. On aurait pu aussi refaire les murs des couloirs et de l'escalier : des morceaux de peinture se détachent et tombent sur le sol, laissant apparaître des coulées d'humidité jaunâtres. Les plaques de peinture craquent sous les pieds quand on descend l'escalier. On aurait pu ravalier l'immeuble entier, dont la façade est noircie par la

pollution automobile. Toutes les façades de la rue sont d'ailleurs recouvertes d'un uniforme dépôt noir de particules rejetées par les voitures qui passent dans la rue. Toutes les façades dans toutes les rues du quartier sont sales. Toutes les rues du quartier sont sales : les trottoirs sont jonchés de poubelles pleines à ras bord, de crottes de chien plus ou moins molles, étalées et puantes, et de voitures mal garées qui empêchent jusqu'au passage des piétons. Le matin lorsqu'il pleut, il doit éviter de marcher sur les crottes de chien qui commencent à se répandre dans les flaques d'eau. Le matin, qu'il fasse beau ou qu'il pleuve, on lui inflige le hurlement des voitures embouteillées et pressées d'aller travailler. Lui aussi est pressé et louvoie entre les passants tous aussi pressés que lui.

C'est l'hiver, il pleut et le bruit dès le matin le démoralise. C'est l'été, le soleil brille, il s'apprête à sourire mais glisse sur une crotte de chien.

Il retire la clé de la serrure et contemple la tache. Il lui semble qu'elle a grossi depuis tout à l'heure ou il croit qu'elle a toujours été là, avec la porte, l'immeuble, le quartier, tous présents dans leurs puanteurs respectives.

Il fait une pause, écoutant sa respiration qui se mêle aux bruits extérieurs : portes qui claquent, musiques des radios, voix qu'on écoute, voitures qui roulent, s'arrêtent et klaxonnent, cris, paroles enchevêtrées, bruit de la pluie sur le trottoir. Il aimerait marcher sur de la moquette épaisse mais il marche sur des miettes de peinture blanche. Il regarde ses pieds et ses chaussures cirées. Elles seront bientôt mouillées et crottées.

Il descend les escaliers et quitte l'immeuble en appuyant sur le bouton « PORTE » qui ouvre la sécurité de la porte de l'immeuble. Il ouvre la porte de la main gauche et sort sous la pluie. Il a oublié son parapluie. Il sera trempé, crotté et souillé avant d'entrer dans le Métropolitain.

7. Dans le Métropolitain

Le Métropolitain est un endroit curieux où se retrouvent les gens pour lire dans le silence et bouger sous la terre. Parfois ils ont froid alors leurs corps se serrent. C'est souvent lorsqu'il pleut que la chaleur est la plus forte dans le Métropolitain, et que le nombre de voyageurs est élevé. Alors les hommes se serrent contre les hommes, les femmes se serrent contre les femmes, les hommes aussi se serrent contre les femmes, et les corps réchauffés en sueur sous l'étoffe se frottent la chair contre les corps, les portes des trains, et les barres verticales que les mains tiennent à la manière d'un sexe : les sexes se tendent, les lèvres s'ouvrent, les tissus se déchirent, les sexes sortent et les glands partout se dressent. L'univers des femmes s'ouvre par le bas mais celles-ci se penchent en avant ou en arrière pour recevoir les doigts, les mains, les bouches et les sexes que des mains déjà tiennent. Alors les trains s'arrêtent

au milieu des tunnels et les lumières s'éteignent : certaines personnes, les plus faibles, les plus petites, meurent étouffées sous la pression des corps qui se cherchent et se trouvent et se défoncent, mais dans leur grande majorité, les gens ont lâché leur livre pour sucer le plaisir à la moelle.

Parfois les gens qui conduisent les trains souterrains, au lieu de se masturber comme à l'habitude, se mettent en grève sous le prétexte qu'il leur manque une journée pour se finir le soir en rentrant se coucher. Alors les usagers hurlent au scandale mais en harmonie, et se déversent dans la rue pour livrer au Ciel les obscénités que celui-ci voulait cacher.

Ainsi va la vie dans le Métropolitain, animal s'émoussant dans l'ennui du jouir et du lire sans bouger. Les gens nourris au sein des vers sortent du ventre de la terre, fiers et confiants dans leur souhait de baiser la journée.

Il descend l'escalier qui le mène sous terre. Il déteste le métro, mais l'emprunte tout de même parce qu'il n'a pas d'autres moyens de transport à sa disposition, et prendre le bus augmenterait son temps de trajet.

« *Nation, Voltaire, République, Grands Boulevards, Opéra* »

Il prend la ligne de métro qui l'emène dans le quartier où il travaille depuis 5 ans. C'est une ligne bondée le matin comme toutes les autres aux heures de pointe, et il faut qu'il parte pendant les heures de pointe pour arriver à l'heure à son travail. Alors il entre dans le souterrain éclairé où se bousculent les gens. Il regarde les gens passer devant lui sans dire « Pardon, excusez-moi », et glisser dans la fente un ticket de métro ou un coupon de carte orange qu'ils ont retiré de leurs poches ou de leurs sacs à main. Les personnes silencieuses poussent le tourniquet de leur abdomen et de leur bras ou de leur coude la petite porte en métal qui ne s'ouvre que lorsque le tourniquet a pivoté.

Il les imite. Il descend l'escalier qui le mène au quai et remarque au passage les nombreuses affiches publicitaires, petites ou grandes, vitrées ou non, qui vont ponctuer comme tous les jours sa trajectoire ordinaire. Ce flux incessant d'informations inutiles dans l'immédiat pénètre profondément et tous les matins comme tous les soirs les zones d'ombre et d'inconscience de son cerveau — thalamus ou cortex, il n'a jamais bien su — pour venir s'y loger durant plusieurs jours, plusieurs semaines, et ainsi influencer en toutes occasions son comportement de consommateur intéressé et donc malsain, jeune, enthousiaste devant l'objet et sa promotion. Les mille éclats de sens et de non-sens, de verbe et d'image colorée, se dispersent dans l'esprit troublé du malade, du client, du consommateur, de l'utilisateur du Métropolitain :

- les fautes de français cautionnées par leur publicité,
- les codes familiaux élevés en préceptes universels par leur publicité,
- les associations d'idées qui vident les valeurs morales de leur contenu au profit du discours de consommation,
- le luxe des couleurs et la profusion des messages émis.

Et la bêtise saisit le spectateur de ces spectacles immobiles car :

- il s'y reconnaît,
- cela l'étonne,
- d'autres personnes s'y sont arrêtées,
- il appartient donc à un groupe,
- la solitude semble définitivement du passé,
- il pourra faire une affaire (c'est indiqué sur l'affiche),
- la bêtise du slogan le fait rire et donc le distrait,
- il y a une fille nue sur une voiture sur l'affiche.

Il remarquera aussi diverses affiches mettant à mal la place de l'homme dans son environnement quotidien (« Vous vivez dans une ville sale et polluée : passez donc vos vacances en Corse »), la place de la femme dans la société (« Vous vous croyez libérée mais vous n'êtes qu'un objet de désir et vous acceptez malgré vous ce statut »), le rapport du salarié à son travail (« Regardez comme ce surfer s'éclate au Club Med mais pour être à sa place il va falloir bosser »), etc. Les gens assis à ses côtés contemplent aussi les affiches du métro. On dirait que l'ennui les écrase ou que la passivité est devenue le *moteur* de leur comportement.

Il aimerait ne plus voir ces affiches, mais il n'y arrive pas, car celles-ci se succèdent devant lui à un rythme régulier. Les murs parlent à tous les voyageurs et sans cesse. Les messages sont inscrits, les choses sont dites. Le silence est rompu, les pensées sont parasitées. Le regard est occupé, pris, capturé.

Il prend l'habitude, chaque matin, de les regarder. Il ne fait même plus attention. Tout occupé dans ses pensées qui tournent sur elles-mêmes, tout occupé dans son silence, il enregistre inconsciemment les messages transmis par les affiches.

Leur nombre sans cesse augmente. Ces affiches brutales sont faites, tous les matins, tous les soirs, chaque jour, pour flatter et abaisser. Le monde est en relâche devant elles.

C'est un divertissement. Nous restons devant les affiches. Elles émettent un discours inconscient, parallèle à celui des pensées. Elles occupent la place du monde. Partout : métro, train, rue, ville, campagne, bord de mer, aéroports.

Il continue de voyager sous terre, de bouger devant les affiches. Il est immobile devant elles. Il regarde les affiches. Il regarde les gens qui regardent les affiches. Il regarde, le temps passe. Il pense que c'est bien que le temps passe ainsi.

Sinon les déchirer, les noircir ou regarder ses pieds. Il en voit des dizaines avant de prendre un escalier roulant pour sortir du métro.

Dans le métro, il y a des affiches et des mendiants. Les mendiants ne sont pas les produits des agences de publicité. Les gens ne les regardent pas. Ils lisent. Ils les ignorent. Il doit y avoir autant de poubelles que de mendiants dans le métro. Mais beaucoup moins que d'affiches. Elles établissent entre lui et le monde un discours perpétuel dont le premier mot est *regardez*, *écoutez* ou *achetez* — des ordres essentiellement, pour régir son comportement quotidien. En regardant les affiches, il se demande

s'il les oublie ou si son cerveau les stocke quelque part pour le nourrir ou le gaver plus tard. Il ne s'en fait pas, il tente d'oublier tout cela.

Les mendiants qui parcourent les couloirs et les rames du métro ont compris avant lui l'absurdité de son comportement. Mais la pauvreté leur a lié les mains, la langue, et la lucidité.

Lorsqu'il lit assis dans le métro et qu'un mendiant entre dans le wagon, alors commence en lui le malaise. Ce malaise est commun à tous les gens du métro qui n'osent pas regarder cet homme. Qui ne veulent pas lui donner quelque chose pour qu'il puisse manger le midi. En général, il ne regarde pas et il n'aime pas regarder les mendiants. Il y a trop de violence et de souffrance. Il lui semble alors que ces sensations émanent de lui. Les sentiments enfouis dans son corps arrivent à la surface dans le visage du mendiant.

Il ne sait pas pourquoi il n'est pas avec eux. Ils ne regardent pas les affiches. Ils vivent ailleurs, on ne sait pas comment. On ne veut pas savoir.

« *Bonjour messieurs dames vous n'auriez pas une pièce ou deux pour manger ?* »

Cette phrase résonne dans sa tête et dans le silence du wagon qui bouge sous la terre. L'homme qui a prononcé cette phrase est le seul être vivant de l'endroit. Il agit pour son bonheur et nous faisons celui qui ne l'a pas vu. Nous lisons le livre que nous tenons, mais ses phrases n'ont plus d'importance ni de poids. Seule l'unique parole prononcée dans ce monde de silence a le poids qu'il faut pour nous écraser de tout notre égoïsme.

La pauvreté dans notre société s'affiche à côté des affiches qui représentent la richesse de notre société. La pauvreté nous gêne, mais pas la richesse inculte des affiches. La pauvreté des mendiants nous renseigne sur la mort qui nous regarde. La richesse des affiches nous renseigne sur la mort qui se moque de nous. Un vernis occulte la vérité.

Avant de quitter le wagon, il dit au mendiant :

« Il faut que tu comprennes que nous n'avons pas les moyens de t'aider durablement. »

8. Dans la voiture

Dans le métro ou la voiture, il partage son espace avec les affiches publicitaires ou les messages radiophoniques qui entretiennent sa passivité. Il partage ses pensées avec le silence des annonces ; il offre son cerveau aux réclames qui déclenchent en lui des pensées négatives. Il mène sa réflexion sous les auspices des marques publicitaires. Celles-ci soutiennent l'architecture de sa pensée, lui soumettant des interrogations et des sentiments de honte. Il s'arc-boute pourtant contre toute manipulation. Il ne comprend pas que toute tentative de résistance par la réflexion (la déconstruction des messages) confirme le succès de cette manipulation.

L'espace que constitue sa voiture est sans cesse mis en mouvement par un moteur dont le principe pollue. Les

fenêtres des façades d'immeubles sont progressivement noircies par les particules infimes que dégagent les pots d'échappement — dont le sien. Son espace est encastré dans un espace de liberté qui n'en est pas un, puisqu'il fait partie d'une chaîne immense et infinie de véhicules dont le principe est de rouler de la maison au bureau, du bureau à la maison. La boucle ainsi formée se referme chaque matin et chaque soir. Elle met en branle des machines humaines qu'on pourrait appeler individus, s'ils n'avaient pas tous le même comportement. On rencontre aussi cette espèce sous la terre.

Dans sa voiture, chaque individu possède un espace soumis aux lois de la consommation. La radio, le disque, les affiches qu'il peut apercevoir ou même lire en cas d'arrêt de la boucle, les magasins qui déjà, brillent comme des temples habités : voici la liste des objets que manipule l'homme avec ses mains ou son cerveau pour s'intégrer dans le schème humain de la société du matin ou du soir.

Dans ses relations avec les autres il n'est pas totalement isolé : un dernier réflexe de survie l'oblige à rouler en accord avec ses congénères. Une réaction en chaîne s'est établie dans le moteur de la voiture comme dans le cerveau de l'homme. Bien souvent cette réaction fait appel à la violence — dont l'étendard est alors la vitesse — ainsi qu'à la bêtise, pour contrarier le réflexe de survie et le broyer contre un arbre en bord de nationale — contre un pylône ou contre une autre voiture en ville. Alors, les morts se comptent par centaines, mensuellement.

Il est en accord avec les gens qui conduisent derrière et devant lui. Il sait qu'ils doivent, comme lui, aller au bureau et revenir à la maison pour baiser leur femme ou regarder la télé. Les occupations à la maison sont au moins aussi passionnantes que le travail au bureau. Dans la voiture, il faut comprendre que l'homme s'éclate. D'ailleurs, il s'éclate, contre les arbres.

Alors il continue à rouler en écoutant la radio. Les réclames entrecourent les informations. Ces deux manifestations de la réalité établissent avec lui un lien uniforme d'actualité. Les choses sont ce qu'elles sont : des informations dont le contenu est commercial ou politique. Ces événements qui n'en sont pas passent vite et s'oublient, au profit d'événements qui n'en sont pas non plus. Ces choses se transforment en information stockée dans le cerveau de l'homme. Elles deviennent des souvenirs qui interfèrent avec la sensation. Elles échafaudent une structure qui est la base même de la réflexion humaine. Par ce biais, elles manipulent l'homme sans que celui-ci remette en question le message qu'il a inconsciemment intégré. La manipulation par l'information est un processus interne, que l'homme ne peut contrôler.

Les réclames entrecourent les informations. Ces deux manifestations se substituent aux pensées créatrices de l'homme qui les reçoit. Aussi perd-il tout point de vue critique immédiat. Là est l'effet de l'accumulation d'information dans le cerveau humain.

Les événements réels ne l'atteignent pas, puisqu'ils n'appartiennent pas à sa sphère privée. Il les reçoit comme des messages sans enveloppes réelles. Il se dit qu'il n'est

pas nécessaire de connaître et partager les sentiments des gens qu'il aperçoit sur son écran.

Il y aurait une certaine honte à écouter ses informations sans réagir. D'ailleurs, il ne réagit pas.

La voiture qu'il conduit maintenant et dont il dispose chaque jour — il n'a pas de femme ou de mari à qui prêter la voiture — est une MonteCassino 200-10 DTI. Deux places, trois portes, deux airbags, freins ABS, peinture garantie deux ans contre la corrosion, vermillon, pneus larges, lecteur de disques laser, air climatisé, vitres électriques, (dé)verrouillage automatique des portes, sièges en cuir, habitacle plastique imitation acajou, tableau de bord en acajou, navigateur électronique incorporé, toit escamotable, alarme intégrée.

Il a acheté cette voiture parce qu'il a deviné qu'elle lui conviendrait. Et en effet, il n'a pas été déçu : cette voiture lui va comme un gant. Elle épouse la forme de son corps et de sa personnalité. Elle atteint une perfection qu'il n'a pas. Elle est l'apparence qui lui permet d'être vu comme un homme parfait ou presque. Le marketing a atteint ses objectifs. La voiture est la seconde maison de l'homme : il y a ses marques, il y installe et développe son intimité. Il y jouit du plaisir de conduire comme on jouit du plaisir sexuel. C'est une furie intérieure, un univers de bonheur qui s'ouvre un peu plus à chaque virage, et explose en gerbes dans les reins à chaque accélération.

L'homme démarre sa voiture. Il tient la clé de contact comme il titille un clitoris : du bout des doigts. Les premiers gémissements du moteur résonnent dans le parking souterrain. Il allume les phares. Il part en marche arrière. Il s'arrête. Il part en marche avant, et dans la pénombre du parking, il cherche son chemin vers la sortie. Dehors, les gens dans leurs voitures jouissent en chœur : on les entend, ils sont nombreux. On devine facilement qu'ils ont choisi leur automobile avec le même soin que cet homme. Ils sont entrés dans leurs segments de marché en souriant et en tendant un chèque au monsieur. Certains d'entre eux, transis d'amour, se sont même endettés.

L'homme a démarré et a roulé longtemps dans les embouteillages. La radio est l'égoût qui lui déverse dans la bouche toutes les mauvaises nouvelles du monde du matin. Il ouvre la fenêtre de sa voiture et crache ce qu'il a entendu à chaque feu rouge. Ainsi Paris pollue l'air et les esprits.

Pourquoi Paris ? Parce que dans cette ville immonde, se pressent les gens qui libèrent leur inhumanité. Il y pleut trop souvent, il y a trop de crottes de chiens sur les trottoirs et pas assez dans le caniveau. Il y a trop de monde dans le métro ou sur la route le matin et le soir. Et il faut travailler chaque jour. Il faut croiser ces visages fermés et lisant (métro) ou mauvais et grossiers (voiture), tous les jours avant d'aller affronter ses collègues et son travail. L'air de Paris est trop pollué et depuis qu'il y vit, il a des angines à répétition. L'air est infesté de microbes et de particules nocives à la santé (O3, CO2, CO, NO2, etc.). Il le sait, mais est obligé de s'en accommoder. L'air est infesté de miasmes rejetés par les gens. Les gens sales,

pauvres, les SDF. Les gens riches et trop parfumés. Les filles trop bien coiffées. Tous rejettent des miasmes et des regards nocifs à son état de santé. Ils sont indifférents, brutaux, égoïstes et nerveux. Il émane d'eux une violence qu'il comprend mais dont il ignore l'origine.

Un jour, un homme l'a agressé, et c'est étrange, cela ne l'a pas étonné. Ce petit événement n'en était plus un à ses yeux. Cela faisait partie des choses auxquelles il s'attendait. Heureusement pour lui, l'homme ne l'a pas blessé, il l'a juste frappé sur le dos avec le plat de la main. Il l'a juste insulté en hurlant : *filz de pute, sale bourgeois, sale pédé*, etc.

Aujourd'hui il est difficile ou il n'est pas difficile de rouler dans les rues qu'il emprunte chaque jour pour se rendre au bureau. La circulation dans la rue Saint-Gilles, l'avenue, le boulevard à sens unique ou double sens est très fluide ou ne l'est pas, ce qui lui permet d'atteindre son lieu de travail en moins d'une demi-heure ou en un peu plus d'une heure. Ça n'a pas d'importance, il a le temps ou non d'observer les boutiques qui se succèdent et s'illuminent, à un rythme régulier. Il sent la présence de son corps dans la voiture, il sait la présence de sa voiture sur la chaussée, il comprend la disposition des rues et des immeubles, il accepte le nombre incroyable de boutiques, commerces, cafés, restaurants, grands magasins, qui jalonnent son parcours tous les jours. Il accepte mais ne comprend pas pourquoi ces lieux dominent la cité.

Par endroits dans la ville, la radio de sa voiture capte mal la fréquence des stations. Ainsi pour la première fois de la journée interviennent les coupures, celles qui perturbent le flux d'actualités et la qualité de la conduite de la voiture. Ces petites interférences commencent à l'énerver. Il sent la frustration prendre de l'importance dans sa tête, et un malaise grandissant le saisit. Il sent le manque prendre le pas sur ses idées, et troubler la concentration dont il a besoin pour conduire. Les coupures interrompent les mots des journalistes et des publicités.

Il aurait bien aimé s'arrêter le long d'un trottoir mais il y a trop de circulation aujourd'hui, et trop de voitures sont en stationnement aussi. Il sent le sang qui bat dans ses tempes qui commencent à lui faire mal, alors que la radio grésille, éructe, vomit des morceaux inaudibles de politique et de promotion. Il se demande pourquoi son organisme réagit si violemment à un phénomène aussi banal. Il entrevoit dans un éclair un enfant qui joue à la corde. Le désert glacé semble fondre autour de lui. Il n'est pas étonné par cette vision. Il sait qu'elle intervient au bon moment, mais il ne pourrait pas dire pourquoi. Il s'est arrêté à un feu rouge. Le feu passe au vert. Il accélère, et constate qu'il n'a plus le sang à la tête.

Le flux de la radio se rétablit quand il engouffre sa voiture, et son corps à l'intérieur, dans la rue Chaussée d'Antin. Son esprit regarde la rue dont la perspective s'écrase sur l'église de la Trinité. Il suit la file des voitures rapides. Il ne réfléchit pas.

Il ne sert à rien d'indiquer, par des adjectifs ou des ad-
verbes, la qualité, la taille, la beauté de l'environnement de l'homme : décrire l'église, la rue, les gens et les voitures ; parler de la chaleur ou du vent ; évoquer l'histoire de Paris. Ils n'ont pas l'importance qu'on leur prête, ils ne reflètent en rien le caractère inhabituel et pourtant si commun de cet homme.

Il n'a pas pu réfléchir en écoutant la radio et ne le pourra pas plus en travaillant. Il n'a pas pu exercer son esprit critique sur l'information, sa forme et son contenu. Il n'a pas pu discerner le mensonge de la vérité, l'apparence de la réalité. Les univers se sont entrechoqués violemment dans sa tête, l'effet certain était la fin de toute compréhension.

Il n'a pas le temps de se lamenter, dans la voiture ou chez lui en écoutant la radio, devant les catastrophes, les inondations, les grèves, les attentats, les marées noires, les sommets internationaux. Il semble avoir perdu le rythme de sa propre conscience, il ne réagit plus aux événements qui auraient pu vraisemblablement le toucher. Il semble qu'une parole ou un acte, un sentiment ou une sensation, ait bousculé en lui l'ordre régulier des choses et des idées. Un flux de larmes pourrait couler ou un cri de colère pourrait retentir, l'entrée des informations dans sa tête n'en serait pas moins perturbée.

Un blocage apparaît brutalement, l'homme semble perdre le contrôle de son esprit. Le flux d'actualités ne veut plus rentrer ou plutôt, le cerveau ne semble plus vouloir faire entrer le flux d'actualités. Le refus semble vouloir durer et s'étendre à ses réactions face aux événements extérieurs. Ainsi les yeux se ferment, la bouche se crispe, les mains serrent beaucoup trop fortement le volant de la voiture. Il sent son corps entier se raidir sur le siège, épouser plus difficilement sa forme et son confort. Ses os, dont son crâne, se mettent à craquer. Celui-ci pourrait, comme dans ces films abominables mais si populaires, exploser soudain, sous le coup d'une trop grande pression intérieure ; mais il ne le fera pas. L'homme ne sait pas quand il mourra, c'est pour bientôt certes, mais pas pour maintenant. La douleur est forte, le bruit de la radio et des klaxons des voitures se mêle au bruit du sang dans sa tête. S'il était chez lui, il pourrait essayer de toucher le plafond, et effacer ses vertiges. Mais il est dans sa voiture, son environnement quotidien, stressé par ces gens qui ne comprennent pas pourquoi il ne démarre pas au vert, et dans l'incapacité de lutter contre le vertige.

Heureusement, il n'a qu'à accélérer un peu, tourner à gauche et puis à droite, pour entrer dans le parking privé de sa société.

Il a beaucoup de chance car son vertige cesse soudainement. Il se ressaisit, passe la première, appuie sur l'accélérateur, tout en maintenant le pied gauche sur la pédale d'embrayage. Il tente de faire abstraction de la radio qu'il n'a pas eu le réflexe ni le temps d'éteindre, mais il n'y arrive pas. Il tourne à gauche, puis à droite, et débloque ainsi la circulation dans la rue Chaussée d'Antin en direction de la Trinité. Il regarde la rue dans laquelle

il vient d'entrer, et dont la perspective s'écrase encore sur une église. Il entre dans le parking privé de sa société.

9. Réflexion sur un objet quotidien

Au cours du trajet, l'homme a croisé des voitures qui contenaient des hommes et des femmes, des hommes, des femmes, des femmes et des enfants, des hommes et des enfants ; ainsi que de la musique et du bruit des actualités. L'univers de cette ville au cœur même de la société moderne ne correspond pas à un univers de femmes, d'hommes et d'enfants mais à un univers de bruit et de mouvements croisés, de formes corporelles et d'intensité de voix nues. Au cours du trajet, dans ces lignes enchevêtrées, les corps se sont bousculés et haïs, mus par le désir d'aller vite, rapidement se rendre au travail, et ne pas laisser celui-ci ou celle-là passer devant, faire une queue de poisson, un ou deux tonneaux, et mourir en même temps. Les vieux ont ralenti les jeunes, les motards se sont faufiletés entre les voitures et se sont faits décapiter. Les corps ont bougé dans leur intérêt personnel et n'ont pas pris conscience de la nécessaire solidarité de leurs mouvements, dont seule une *cohérence* serait compréhensible. À l'intérieur de leurs voitures, protégés dans leurs cocons, ils adoptent le comportement de l'individu isolé et dénué de toute volonté de compréhension. L'univers de cette ville au cœur même de la société moderne correspond à l'univers des instincts dont les hommes et les femmes sont porteurs en tant qu'êtres immoraux.

10. L'arrivée

Il se gare dans le parking (il a une place réservée), et éteint le moteur. La radio s'arrête également. Il a fermé les yeux. Il respire lentement. Il tente de retrouver sa vie et sa vitalité ; le sourire qui l'a mécaniquement quitté au cours du trajet. Il prend la décision d'enlever dès ce soir la radio.

Il rouvre les yeux. Il sort de la voiture. Il appuie deux fois sur son porte-clés. La voiture émet un « bip-bip » très rapide et ses feux arrière clignotent.

Comme chaque matin, il doit emprunter l'ascenseur qui le mènera au 4^e étage de l'immeuble. Il le prendra et rencontrera à l'intérieur un de ses collègues, un bel homme de 32 ans, hétérosexuel et marié, un enfant.

Dès son entrée dans la société, il avait remarqué cet homme au visage si doux et si souriant. Il avait cru pouvoir le draguer, mais avait vite compris, au vu d'un anneau et d'un certain type de comportement à son égard, qu'aucune issue en ce sens n'était envisageable.

Il rencontre à l'intérieur son collègue Stéphane.

— Stéphane !

— Salut !

— Comment va ?

— Bien, bien... et toi ?

Ainsi commence la conversation entre deux hommes de race blanche, de ce côté-ci du pays, le lundi. Stéphane en aucun cas ne se doute du désir de son collègue, et le regarde sereinement.

Stéphane mesure 1m82, pèse 74 kg, a les cheveux bruns, courts, secs et épais. Il possède un visage harmonieux et un sourire franc. C'est un homme sportif, qui pratique le judo, l'escalade et la voile. Sa femme Valérie est très belle. Valérie a déjà pris le sexe de son mari dans ses mains, et l'a mesuré après l'avoir un peu manipulé pour qu'il grossisse. Si Valérie pouvait parler, elle dirait que Stéphane possède aussi un très beau sexe, qui en érection atteint 19,5 cm. Ce n'est pas que Valérie soit muette, c'est qu'elle n'a aucune importance.

Tandis que l'ascenseur monte vers le 4^e étage, Stéphane parle des travaux qu'il a réalisés ce week-end dans sa maison. Il continue de le regarder. Il observe ses yeux, son visage puis laisse errer son regard sur son corps entier. Puis il revient sur son visage, un sourire aux lèvres et un début d'érection dans le slip :

— Tu devrais pas passer tes week-ends à bosser...

— J'en ai bientôt terminé avec ça...

— Et ta femme, ça la gêne pas trop tous ces travaux ?

— Valérie ? T'inquiète. Elle a vu mon gros pinceau samedi soir, elle est contente !

Et ce connard éclate rire. *Moi aussi j'aimerais bien le voir ton gros pinceau dégouissant, triple con.*

Evidemment son érection retombe. Il ne peut pas regarder plus longtemps cette buse machiste s'esclaffer de sa bonne blague.

Les choses seraient plus simples pour lui s'il était hétérosexuel.

Il est hétérosexuel.

11. Exercice de sympathie

— Tu devrais pas passer tes week-ends à bosser...

— J'en ai bientôt terminé avec ça...

— Et ta femme, ça la gêne pas trop tous ces travaux ?

— Valérie ? T'inquiète. Elle a vu mon gros pinceau samedi soir, elle est contente !

Rires.

— Alors raconte, elle se débrouille bien dans le manie-ment de la bête ?

— Une experte !

— Tant mieux. Faut en prendre soin de ces petites choses...

— Petites ? Parle pour toi ! 19,5 cm dans le slibard mon pote.

— Ben je voudrais bien voir ça !

Rires. Les deux hommes se font des chatouilles. Stéphane commence à lui toucher l'entrejambe. Il fait de même. Rires. Leurs corps se rapprochent. Il sent dans sa main le sexe de Stéphane durcir.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrent. Les deux hommes sont au 4^e. Ils croisent dans le couloir la secrétaire du directeur.

— Bonjour Lucie !

— Bonjour Messieurs...

Les deux enfoirés rient sous cape. Ils se font un clin d'œil.

— Alors mon vieux, tu lui mets quand tes 20 cm à cette dinde ?

— Ca va pas tarder crois-moi ! J'ai la bête qui se réveille !

— J'ai vu ça...

— La tienne la prochaine fois...

— No problemo, rendez-vous aux toilettes dans 10 minutes...

Les deux pédés se séparent et entrent dans leurs bureaux. Les choses sont simples : ils correspondent tout à fait au mâle dominateur et ridicule qui perdure dans ces environnements. Ils ne subissent pas de violences morales. Ils n'enferment pas leurs personnalités dans le silence ou ne l'abritent pas derrière le mensonge. Aucune barrière, sinon celle de la bienséance, ne leur est imposée. Ils peuvent tout à fait être misogynes et le montrer. Pas un autre homme ne viendra contester leurs idées et condamner leur comportement. Il n'est pas difficile pour eux d'exhiber leur paire de testicules. Ils marquent leur territoire de leur lâcheté et dans leur suivisme ils jubilent.

Stéphane et lui pourront tout à l'heure aller dans une cabine des toilettes du 4^e étage, mettre leurs pantalons sur leurs chevilles, sortir leurs sexes et comparer leurs tailles — peut-être même se masturber. Tant qu'aucun des deux hommes ne se montre homosexuel, ils n'y voient rien d'anormal.

Ils pourront le faire, ils le feront, ils pourront pratiquer et se donner du plaisir : ils agissent, à l'aube de la trentaine, comme de sauvages adolescents incapables de parler des femmes sans les insulter. Une double excitation les maintient en l'état de domination naturelle. Ils usent de la morale du monde comme de leur sexe, ils rejettent toute idée de raison et avancent vers la guerre.

Au cours de la journée, ils auront l'occasion d'exhiber leurs téléphones portables, exprimant leurs instincts au moyen d'une technologie inutile qu'ils révèrent. Ils veilleront à le montrer plus longtemps que ne l'a fait leur collègue de travail.

Ils pourront rire, éclater de rire, être jeunes, beaux et puissants, dans leurs paroles comme dans leurs comportements. Autour du point d'eau — fontaine, machine à café — ils joueront les petits maîtres et s'en contenteront.

Il faut voir l'obscurité de la pièce où ils se sont masturbés, le silence entrecoupé de respirations essoufflées, et ces hommes satisfaits de leur condition. Dès cet instant, effacer les images, revenir à des bases saines, et mensongères.

Fermer les yeux et se retrouver dans une voiture.

12. Dans la campagne

Il ferme les yeux, et les rouvre sur la route sur laquelle il conduit : il est au volant de sa voiture, les yeux posés sur l'horizon. La perspective des arbres au bord de la route atteint le revêtement de la chaussée bien au-delà du lieu de son travail. Il atteindra son bureau qui se situe dans une ville différente de la ville où il habite dans une dizaine de minutes. Il aura parcouru pour cela environ 20 kilomètres.

Il roule. Il roule sans regarder les arbres, les oiseaux dans les arbres, et les hérissons écrasés. Les forêts sont devenues des bosquets, les usines abandonnées se succèdent sur le bord de la route. Des poussières invisibles, radioactives ou non, viennent chaque jour contaminer l'herbe, le blé, la nourriture des animaux, des vaches, le lait, le pollen, les feuilles des arbres. Les pluies acides transpercent les feuilles des arbres et déciment les forêts de pins. Evidemment la pollution dans sa voiture ne se sent pas, ne se voit pas, ne se distingue pas des bonheurs de la nature réelle ou des malheurs de la nature revisitée par l'homme et sa société.

Des flaques d'eau s'agrandissent et finissent par couper les routes, noyer les champs et les hommes. Des rivières traversent les villes et les villages arrêtés par la forêt malade ; les arbres sont si petits sur le bord des ravins creusés dans les carrières ou les décharges à ciel ouvert. Les trains rapides — les gens accrochés à leurs sièges, les malades vissés — transpercent la campagne froide et sans atours. Les gens debout regardent leurs écrans de portable et pensent à autre chose : plus de puissance, moins de chaleur, autant de faibles voix. Et des oiseaux qu'ils n'entendent pas dorment dans les arbres décharnés. La campagne est blanche, malade de l'année.

L'homme traverse les allées, les routes, les étangs d'oiseaux, les villages refroidis : il vole dans sa voiture et ne pense à rien qui puisse un jour l'amener hors des sentiers battus. Il relègue l'impuissance aux pensées nocturnes que peut-être il aura. Il finit par chanter sans se déconcentrer des chansons insensées. Les autres dans leurs voitures croisent un homme qui remue les lèvres sans jamais produire un seul son.

Ailleurs les petits animaux meurent dans les villages inondés, sur les routes viennent buter un à un les hérissons : de temps à autre leurs viscères sortent confusément de sous leur carapace aplatie par la roue. Les grenouilles disparaissent, les écureuils parlent une langue étrangère et se noient. On donne au chien des coups de rames dans la tête alors qu'on essaie difficilement de faire avancer le bateau sur lequel succombe la grand-mère. Les rats survivent dans des boîtes de conserve abandonnées. Le pays pleure sous les coups de râteau. Les champs seront incultivables une fois que l'eau se sera retirée. La sécheresse

de juillet poussera les habitants à se nourrir de boîtes de conserve trouvées sur le bord des chemins.

L'homme continue son voyage impossible vers l'entreprise qui l'a récemment embauché pour un contrat à durée déterminée de 6 mois qu'elle renouvellera trois fois avant de le remercier. Il conçoit la Nature comme un bien universel, mais n'agit pas, à son échelle, pour protéger l'environnement. Il dit : « Il faut des lois pour protéger l'environnement, il faut des taxes pour réduire la pollution, il faut des actes quotidiens pour changer les mentalités. »

Il ne conçoit pas la campagne qui l'entoure comme une nature décimée par les cultures monstrueuses des hommes, mais comme l'image d'une nature libre et resplendissante. À ce paysage dont il n'estime pas le véritable sens caché, il superpose la consolation de sa fatigue, et la libération de son esprit accaparé par la ville.

Il repère plus facilement les indices de mort que la vie partout présente, énorme dans son corps. Il libère ses pulsions mortifères dès le matin. Il regarde la nature et crache sur elle, dans l'espoir d'une réaction. Il se sent seul, abandonné par la nature.

Il conduit et n'espère plus arriver à l'heure. Les arbres autour de lui ralentissent son avancée. Il prétend ralentir son action sur la nature mais ne peut même y résoudre sa conscience. Il chasse hors de lui la précarité qui s'y était installée. Il refoule son désir de disparaître. Le ciel résigné accepte l'accusation, et la condamnation.

La radio relie les catastrophes écologiques entre elles par un filet de bave de poisson mort sous les mains de l'homme pêcheur. Les pieds de l'homme pêcheur écrasent la glace et les viscères des poissons morts. Dans ses bottes et ses mains engourdis par le froid, il sent toute la pesanteur de l'action nécessaire. L'individu indifférent découpe le corps du poisson mort. Lorsqu'il a trop froid, il tape des pieds sur le sol dur et sale. Lorsqu'il y a trop de glace sous ses bottes, il l'enlève en donnant des coups de pied dans le mur qui lui fait face.

Allez, allez, allez.

La radio ne veut pas se taire. Il tourne le bouton en plastique noir. Il contemple la route qui le transporte inexorablement sous ses roues. Le calme revient entre ses tempes. Il entre dans la ville. Le nombre des voitures augmente autour de lui. Un frisson le traverse. Il croit voir des fantômes dans des voitures de couleur, il aperçoit des sourires d'hommes morts derrière des vitres teintées. À un moment ou à un autre, les véhicules s'arrêteront et sortiront les corps enfermés.

Dans la campagne, le vent fouette les visages et la pluie tombe drue : la nudité de la nature s'expose aux regards des hommes violents.

13. Sortir libre et fragile

Sauter par la fenêtre, courir sur les toits, tendre les bras pour toucher le ciel. Apparaître seul, au bout d'une corde, le matin ou le soir, à deux doigts du plancher, et sourire. Sortir, sortir, sortir ! de soi et des autres, disparaître des images infondées, et crier que la terre nous reçoit de plein gré dans son corps et sa bonté de mère ! Quitter le bureau sans regrets ni inquiétudes pour l'avenir, ne pas y retourner le matin, rester chez soi et savourer cette victoire sur l'ordre et la force de la raison.

Il sort de chez lui retrouver le soleil, savourer ses rayons chaleureux et sur sa peau, dans ses yeux, dans sa tête, ressentir ses effets : *l'euphorie perpétuelle*, le sourire aux lèvres, les Ray Ban sur le nez, la coupe de cheveux Effe Mouillé sur les Champs-Élysées, la Croisette ou les Planches de Deauville ; se rendre les mains levées, toute dignité noyée, dans l'apparente réussite d'un dimanche après-midi.

Il renforce à chaque instant son ego malfaisant dans la certitude de sa beauté dans le regard des hommes et des femmes qu'il croise, toutes dents dehors, au bord du sourire la satisfaction individuelle d'être fort et inégalé.

Il saute par la fenêtre de la raison et tous les jours se comporte comme le monde lui dit de se tenir : grandes ouvertes, les oreilles écoutent la pensée de la rue et de la télévision, les paroles prêtes à déchoir dans le bol alimentaire de son cerveau. Occupant la place qui lui était assignée, avalisant le discours officiel par ses achats et l'absence d'esprit critique, forcé de la différence mais les deux pieds dans la mode, il réclame tour à tour la liberté de penser et d'agir et le dernier disque d'une *star* de dix-sept ans.

Il regarde par la fenêtre de son bureau. Il observe dans les arbres les oiseaux qui ne sont pas là, il voit passer des voitures dans la rue. Tout semble tranquille. Derrière lui, ses collègues observent les données affichées sur l'écran de l'ordinateur et les transforment lorsque celles-ci ne leur conviennent pas. Ce lundi, il sait que les esprits tournés vers le travail refusent inconsciemment de subir ses contraintes, et rêvent tout comme lui d'un changement notable. Ce lundi, les regards cachés dans les sourires pleurent à l'unisson, les mains tapent sur le clavier, les paroles font diversion.

Il passe à travers les regards et lit entre les cils leur envie de quitter le bureau pour la plage, le soleil, le plaisir et l'ennui. Le monde entier en rêve.

Il sort enfin de la voiture, en sueur, sa chemise colle à son dos. Il sait qu'il a transpercé la nature de sa voiture et qu'elle s'est effondrée.

14. Reconquête

L'entreprise qui l'emploie fabrique des outils pour le jardinage, des câbles d'aspirateurs, et de l'air conditionné.

Elle emploie avec lui une centaine de personnes qui travaillent sans un seul sourire aux lèvres. Les feuilles des arbres tombent régulièrement sur les toits des bâtiments qui abritent les bureaux et les ateliers. Le soleil se couche dans le bureau du directeur. La fatigue entre par les yeux rivés sur les écrans, les machines, par les mains qui transportent les cartons et les caisses. La nourriture de la cantine sort par l'anus des employés entre 13h et 15h30, dans leur grande majorité.

Il entre par la porte vitrée qui coulisse vers la gauche et vers la droite, quelle belle facilité. Il croise Véronique, stagiaire à temps partiel, jeune et jolie jeune fille de 22 ans, placée à l'accueil par le directeur et son école. Il donne un sourire — c'est gratuit — et la quitte en lui disant bonjour. Il appuie sur le bouton de l'ascenseur. Il attend. Derrière lui, quelqu'un se place. Il sent une chaude présence, une respiration essoufflée. Il se retourne en souriant : c'est Stéphane, le beau Stéphane, marié un enfant, qui lui rend son sourire si brillant.

L'ascenseur est là : les portes au revêtement inox et granulé s'ouvrent dans un bruit de petit chien qui aboie. Les deux hommes entrent dans la petite cabine. Les portes se ferment automatiquement — technologie merveilleuse. Stéphane appuie sur le bouton qui possède incrusté dans son corps, le chiffre 7.

La petite cabine démarre, emportant vers le haut les deux hommes qui ont commencé à parler de tout et de rien. De leur week-end passé à ne rien faire ou à repeindre les murs de la chambre d'ami. Il a touché Stéphane en lui serrant la main, il a senti son parfum et le sent plus encore dans la cabine de l'ascenseur, il regarde Stéphane pendant qu'il l'entend raconter les cheveux permanentés de sa femme et les dents tombées du petit Arnaud. L'anniversaire de Stéphane est dans quelques jours seulement, il pourra lui tendre le cadeau, l'embrasser sur la joue devant tous les collègues de bureau, et enfin *goûter* Stéphane. Il le connaîtra dans son apparence la plus totale, il saura que cet homme est ce qu'il est en apparence, il n'aura plus à le dévisager pour savoir ce qu'il pense, il aura renoncé à le connaître réellement.

Il est sorti de sa voiture et a senti dans ses yeux la force du vent qui voulait le transpercer, la pression sur son front d'une nature réelle où il se sent chez lui, malgré tout. Il est entré dans le hall d'accueil de l'entreprise qui l'emploie, a observé cet environnement familial, cette ambiance si tranquille, si confortable. Il a compris son angoisse, le lieu si confortable lui paraissait si étranger.

Dès son arrivée il a senti les choses différemment — certainement l'effet de ses vertiges ce matin. Il se sait seul à regarder les choses autour de lui sous l'angle de l'étrangeté, et de l'absence de renouvellement. Aujourd'hui les difficultés commencent dès le matin, dès l'arrivée dans l'entreprise.

Il croit qu'il a évolué sans le monde. Les choses de la nature le touchent autrement que la beauté d'un cadre dans un intérieur fonctionnel aujourd'hui.

La réceptionniste est encore là. Elle le regarde, lui qui ne la regarde pas alors même que ses yeux sont plantés

dans les siens. Elle se demande ce qu'elle doit faire, pour quoi il ne réagit pas quand elle prononce *Monsieur* plusieurs fois pour tenter de le réveiller.

Il est entier dans ses pensées pleines de points d'interrogation ; toute femme est alors extérieure, étrangère. Le vent dans la tête lui a fait mal tout à l'heure, il a encore cette impression de pression sur le front. On dirait qu'il a besoin d'un baiser juste à cet endroit-là ; elle se doute qu'il ne va pas bien, qu'il a besoin d'un baiser sur le front comme on fait à un enfant, sur la joue ou sur la bouche, pourquoi pas se dit-elle, si ce Monsieur le lui demande gentiment, après tout cela fait partie de son travail d'être polie et avenante.

D'autres personnes entrent dans le hall de l'immeuble. Elles s'adressent à la réceptionniste, qui est bien obligée de les regarder dans les yeux. Elle leur donne les renseignements qu'elles désirent, j'ai rendez-vous avec monsieur Lénervé, où se trouve son bureau s'il vous plaît Mademoiselle ?

Lorsqu'elle a quitté ses yeux, il est entré dans le hall et sa réalité. Il recouvre ses cinq sens. De retour dans son corps d'homme, il contemple à ses côtés l'étranger venu voir Monsieur Lénervé.

Après un parcours sur la totalité du corps de cet homme, il plante ses yeux dans les siens. Il se détourne peu après, brûlé dans son cœur ébloui par la beauté qu'il découvre. Il n'aura pas le courage de le regarder à nouveau.

Il n'a pas ce courage. L'homme qui l'a regardé un instant, l'homme qui semblait intrigué, se détourne et se dirige vers l'ascenseur.

Il retrouve une réalité qu'il n'aime pas. Il avale un peu de salive. Il se dirige vers l'ascenseur. Il se place à la gauche de l'homme. Les portes de l'ascenseur s'ouvrent. Les deux hommes entrent. Il est derrière lui, tout près. Il sent son parfum.

L'homme appuie sur le chiffre 5. C'est à cet étage que se trouve le bureau de monsieur Lénervé. Son regard est toujours posé sur la nuque de l'homme. Les portes de l'ascenseur se referment. La cabine commence à monter.

L'homme respire lentement. Il n'entend pas sa respiration. Il regarde sa nuque. Il pose sa main gauche sur l'épaule de l'homme. L'homme sursaute à ce contact et se retourne.

Leurs regards se pénètrent. L'homme est étonné ; il le regarde tranquillement. Il pose son autre main sur son épaule. Il approche son visage. Il l'embrasse sur la joue. L'homme ne réagit pas. Il ne sourit même pas.

La cabine est arrivée au cinquième étage. Ses mains retombent mollement. L'homme se retourne, et quitte la cabine. Le silence règne dans le couloir qui accueille l'homme, le silence règne dans la cabine que l'homme vient de quitter. Les portes se referment. Il appuie sur le chiffre 7.

Il n'est pas étonné, il n'est pas déçu, il ne s'est rien passé.

Il sort de l'ascenseur, parcourt la partie du couloir qui le sépare de son bureau et entre dans son bureau. Il n'a plus

rien dans la tête.

15. Suppositions

Il n'est pas l'heure d'établir des comparaisons stupides, mais plutôt de tuer son individualité en usant des différents métiers qu'il aurait pu exercer : boulanger, carreleur, cadre dans une maison d'assurance décès, rédacteur dans un journal de province. Il aurait pu vendre des journaux dans un kiosque parisien, arrêter les truands dans un uniforme bleu marine qui lui serait allé à ravir. Il aurait pu vendre son corps dans la rue ou recevoir les gens dans son cabinet de médecin de la rue d'à côté.

Il se serait bien débrouillé dans sa vie quotidienne à pétrir la pâte à gâteau ou couper les cheveux des hommes du quartier. Il aurait aimé composer des vers dans une chambre gelée, écrire de la musique dans un studio, danser le soir dans des night-clubs, au bras de femmes de cinquante ans.

Il aurait vécu sur le même plan des affaires et de l'affairement, comme les autres appelé par le matin et rejeté par le soir, désolé d'arriver en retard à tous les événements importants de sa vie.

Il aurait quitté sa femme ou son mari tous les jours à la même heure. Il aurait agi de la même façon, avec le même sourire, la même constance dans la foi portée sur la beauté des événements, leurs régularités, et cette absence d'étonnement qu'ils lui auraient procurée.

Dans ces instants où tous les hommes se ressemblent, il veut plus que tous les autres se sentir différent.

Il aurait eu un destin différent s'il avait été coiffeur ou coureur cycliste. Il aurait eu une vie différemment organisée. Il aurait quitté Paris ou s'y serait enterré. Il aurait eu des amis différents, une autre maison dans un village inconnu. Il se serait plu dans cet endroit, qui serait vite devenu ennuyeux. Il se serait drogué pour gagner les étapes ou jouir plus intensément.

Il aurait mené une vie ordinaire, dans un environnement lointain ; il serait mort plus jeune ou plus vieux. Il aurait eu un nom différent et des souffrances, toujours les mêmes.

Les hommes qui marchent dans la rue atteignent à la même heure que lui, la porte qui s'ouvre sur leurs bureaux respectifs — ou approximativement. Le boucher coupe la viande tôt le matin, les transporteurs de fruits et légumes roulent toute la nuit pour livrer leurs cageots chez les commerçants de la ville.

Il aurait eu un destin différent s'il avait été fils de boulanger ou de député. Il est inutile de se demander pourquoi il a ce destin et non un autre. Pourquoi il a ces envies et ces passions, cette vie et ces objets dans son appartement. Il aurait eu la vie d'un autre, mais pas exactement.

Il se sent différent, dans ses pensées une lueur entre par la lucarne noircie de ses yeux, il espère un événement absolu. Il se met à parler.

16. Une communauté

Il allume l'écran de son ordinateur. Il entre son nom, puis son mot de passe. Il appuie sur « Entrée ». Autour de lui, on parle. Il entre dans la conversation.

— Tu as passé un bon week-end ?

— Oui, j'ai passé un bon week-end. Je me suis un peu ennuyé, surtout samedi et dimanche, mais dans l'ensemble, j'ai passé un bon week-end.

— Qu'est-ce que tu as fait ?

— J'ai dormi. J'ai regardé la télé.

— C'est bien.

— Oui. L'ennui m'a rongé, mais ça va.

— Il a plu, c'est vrai, c'était triste.

— Oui. J'ai failli mourir.

— Je n'étais pas là.

Chaque homme ou femme naît et grandit dans une communauté. Chaque homme ou femme a dans sa tête et partant dans ses gestes, une mémoire qu'il ou elle transmet aux autres pour s'exprimer et se faire reconnaître ; une mémoire que les autres reconnaissent comme la leur ou du moins en partie. Chaque homme ou femme dispose d'un « capital » culturel qu'il sait être un bien commun ; grâce à lui, les hommes et les femmes élaborent inconsciemment des communications. Ceux et celles qui se comprennent peuvent continuer à vivre ensemble dans cette communauté.

L'élaboration des communications permet la diffusion et la confrontation des idées, et partant la naissance de la morale de la communauté. La morale est le pilier fondamental du groupe social. Elle permet l'édification de la culture du groupe, elle soutient sa durabilité.

La morale est la racine des traditions du groupe. Elle agit par le verbe au sein même des traditions. Elle y traduit ses préceptes, y insuffle la force de ses convictions.

Les traditions sont les piliers de la culture de la communauté. Les membres du groupe la pratiquent dans la sphère privée comme à l'extérieur de cette sphère : fêtes, couple et sexualité, religion, travail, éducation des enfants, transmission des traditions. Les traditions agissent dans le cœur, les mains, et l'intellect des individus. Ils y puisent leur force, et la solidité des liens qui les unissent.

La communauté place les individus au cœur du travail social. Par ce biais elle les extrait peu à peu de la lutte fondamentale de l'homme contre la nature, pour le bien de la communauté. Elle veille en permanence à l'augmentation de l'efficacité du travail social, pour éloigner les individus de la lutte contre la nature, pour les détourner du simple assouvissement de leurs besoins vitaux, pour le développement de la communauté.

Les expériences des membres enrichissent les traditions et développent une identité commune. Elles renforcent leur attachement à la communauté. Les créations artistiques, les connaissances philosophiques et scientifiques permettent à la communauté d'augmenter son autonomie vis à vis de la nature, de se développer, et d'étendre les

champs de sa culture. La communauté, à un certain niveau de développement, se renomme société.

La société se dote de structures qui permettent de contrôler les actions de ses membres et de veiller à leur intégrité. Ces structures font vivre la morale tout en la protégeant. La société se dote d'une structure dirigeante qui veille à l'application des règles, au bon déroulement du développement de la communauté.

La raison pratiquée par les membres de la communauté contribue à la mise en place d'une société démocratique. Dans une démocratie, les membres de la communauté décident des actions à prendre et contrôlent ces mêmes actions, dans le but de conserver l'intégrité de l'ensemble des membres de la communauté. Dans ce cadre, les membres de la communauté sont renommés *citoyens*, pourvu qu'ils participent à la vie collective.

Le temps et l'expérience permettent aux hommes et aux femmes de transformer leurs traditions. Les choix politiques, les actions décidées par les éducateurs en vue du bonheur de la communauté, aident à la prise en considération du caractère liberticide de certaines traditions ; aident à l'élaboration d'une morale plus universelle ou plus stupide, si ces choix ne sont pas les bons.

C'est dans ce cadre étroit mais défini par la réalité que les traditions agissent et contraignent parfois ce qu'elles tentent de faire subsister. Le poids des traditions fait naître la violence au sein de la communauté : les partisans du progrès luttent contre les partisans de la conservation de la tradition. Les deux camps devront se souvenir de leurs valeurs communes pour ne pas faire sombrer la communauté dans une violence définitive.

Plus la société se modernise, plus le travail social est efficace ; plus il libère l'homme et la femme des traditions mauvaises ou inutiles. Ceux-ci adoptent des comportements nouveaux, et considèrent généralement toute modernisation comme un progrès.

La déperdition des traditions peut, elle aussi, faire naître la violence au sein de la communauté. Les hommes et les femmes abandonnés adoptent une posture de repli qui les fait détester tout progrès comme toute différence. Les hommes et les femmes devront retrouver les fondations de leurs valeurs communes pour ne pas perdre totalement la mémoire, et la raison.

Le travail social consiste dans le travail aux champs, dans les boutiques, les ateliers, les usines ou les bureaux. Le travail de la terre permet le contentement alimentaire des membres de la société. Le travail dans les ateliers, les usines et les bureaux permet la vente, dans les boutiques, de produits nécessaires au contentement matériel des membres de la société et au fonctionnement des ateliers, des usines et des bureaux.

Par leur participation au travail social, les membres de la communauté permettent l'efficacité du groupe dans sa réalisation du progrès. En contrepartie du travail fourni, ils reçoivent une part des richesses qu'ils ont contribué à créer. Les membres de la communauté acquièrent un statut social, et prennent alors le nom de *salarié*.

Les choix politiques ont permis que le travail social prenne la forme du travail social *libéral*. Le libéralisme économique repose sur la loi de l'offre et de la demande, et pose en précepte la règle de la liberté absolue pour l'individu et ses actes. Il est notamment question de la liberté de gagner le plus d'argent possible, surtout lorsqu'on est déjà riche au départ.

Le travail social libéral autorise la liberté de chacun : liberté d'entreprendre, liberté d'initiative, autonomie — et responsabilisation —, liberté de consommer et choix dans la consommation. Le libéralisme autorise la liberté de circuler (information, personne, marchandise), la liberté de parole et la liberté d'aimer.

Les hommes et les femmes qui travaillent sont heureux de vivre dans une communauté qui célèbre leur liberté.

Les institutions faisant œuvre libérale considèrent les membres de la communauté comme des individus libres aux intérêts particuliers, par conséquent divergents. Considérés comme tels, les hommes et les femmes qui travaillent, reconnaissent l'inutilité des structures institutionnelles de solidarité. Considérant leurs intérêts comme tels, les hommes et les femmes qui travaillent entrent en compétition dans le champ libéré des structures de solidarité.

Après l'entrée des individus dans le champ de la compétition, la consommation des hommes et des femmes qui travaillent forme l'aboutissement du travail social libéral.

L'appropriation des libertés humaines par la rhétorique libérale est le résultat de la synthèse des progrès réalisés grâce au travail social, et des illusions élaborées parallèlement à la naissance de la consommation dite de masse.

L'individualisme apparemment réalisé des hommes et des femmes qui travaillent devient la norme des structures apparemment inutiles de la communauté.

Ces choix politiques ont conduit les dirigeants des champs, des ateliers, des usines et des bureaux à reconsidérer leur rôle au sein de la société : en remettant en cause le lien moral de l'entreprise à la communauté, ils privilégient l'accroissement des richesses des détenteurs du capital, au détriment de la protection par le travail des membres de la communauté. Ainsi naît le chômage et, chez les hommes et les femmes qui ne peuvent plus participer à la création des richesses de la communauté, le sentiment d'être inutile.

En revanche, les hommes et les femmes qui travaillent peuvent trouver un sens à leur vie dans cette activité, si elle leur suffit. Ils peuvent même avoir le sentiment d'y réaliser leur individu, d'une part grâce à leur implication émotionnelle, d'autre part grâce à la reconnaissance sociale qu'ils en retirent. Ils peuvent aussi considérer cette activité comme absurde, s'ils parviennent à comprendre qu'ils n'en ressentent pas directement les effets, sinon la fatigue due à la succession sans fin de leurs gestes, en vue de leurs obligations.

Les dirigeants des champs, des ateliers, des usines et des bureaux rejettent la responsabilité de leur désengagement moral sur les institutions de la communauté, dont ils tentent, par leur influence en leur sein, de saper les principes traditionnels (conservation de l'intégrité des individus en vue de leur bonheur) au profit d'intérêts désincarnés, et partant immoraux.

Certains des hommes et des femmes qui travaillent ou ne travaillent pas se demandent si l'entrepreneur a jamais compris le rôle social de son entreprise au sein de la communauté. Certains d'entre eux n'hésitent pas à remettre en question non seulement le travail social libéral, mais aussi le travail social comme pratique fondamentale de la communauté.

Dans le jeu cruel mené par le libéralisme au niveau mondial, le travail social a un nouveau rôle. Il ne s'agit plus pour lui, de créer de la richesse pour le bonheur final de la totalité des membres de la communauté. Il s'agit pour lui d'éduquer les gens à la peur quotidienne du chômage ; de les obliger à produire toujours plus et pour une portion de plus en plus réduite de la richesse produite. Il s'agit pour lui d'enrichir la société aux dépens de la majorité de ses membres.

La société dans laquelle vivent les hommes et les femmes éduqués par la peur n'a pas fondé les institutions qui lui auraient permis, non seulement de protéger ses membres du chômage, mais aussi de valoriser le travail social comme une réelle expérience de l'humain.

Les hommes et les femmes qui travaillent sont ainsi condamnés au silence. Toute contestation est tuée dans l'œuf par la peur du chômage ou de la précarité. La domination est totale et acceptée. Les hommes et les femmes réclament le travail qui ne les satisfait pas, pour ne pas être exclu de la société qui les opprime.

Au sein de leur entreprise, les hommes et les femmes qui travaillent sont pris au piège de leur désir d'être autonome. Les hommes et les femmes trop autonomes sont exclus de l'entreprise. Les hommes et les femmes exclus sont jugés dangereux par les dirigeants de la société et par la société elle-même, ces hommes et femmes retenus au bord du gouffre par une torture.

Le travail social libéral les opprime dans le but d'asservir leur être collectif et d'entraver la réalisation de leur individu.

Les règles complexes que la société a élaborées deviennent incompréhensibles pour l'individu comme pour la masse d'individus qui composent la société. Le travail social devient l'obstacle principal à l'éducation de l'individu. Le capital culturel dont il dispose n'évolue pas. L'individu oublie ses traditions, puis la morale de la communauté.

Si l'absurdité du travail social libéral et sans fin parvient à la raison de l'individu et de l'être collectif, un déchirement de la morale de la communauté peut avoir lieu, dans

les expériences privées de l'individu comme dans les manifestations publiques de l'être collectif. Les structures dirigeantes de la société doivent alors intervenir pour *réduire la contradiction* entre la morale historique et le travail social efficace, en mettant à bas la morale ou en réformant le travail social. Si rien n'est fait, le déchirement attendu interviendra dans la morale comme dans le travail social, mettant à bas les structures fondamentales de la société.

Dans ce recommencement, l'homme suit un chemin qui l'amène à une prise de conscience radicale du système dans lequel il n'est qu'un rouage. Mobilisant la culture qu'il détruit peu à peu en vieillissant, il se lève de son siège pour renoncer encore un peu plus à elle.

Il comptabilise les gains que lui ont apportés les différents postes qu'il a occupés dans la communauté. Il conclut que, d'un point de vue purement financier, il n'a pas travaillé pour rien ; mais il comprend aussi qu'il ne s'est pas épanoui ; et ni l'intégration de son corps (non de son esprit) dans l'acte et le lieu du travail, ni le côtoiement d'individus comme lui embarrassés par leur propre détresse, n'ont permis la réalisation pleine et entière du cœur de son individualité. Il ne s'agit pas, comme ces mots pourraient le faire supposer, d'un achèvement de type libéral : épanouissement professionnel, vie de famille au-dessus de tout soupçon, amis nombreux, nombreux comptes en banque, vacances au Mexique — non ; il s'agit plutôt de la réalisation d'un être *intérieur* dont il aurait deviné l'existence comme l'abandon. Il se dit qu'il n'a pas suivi la pente de son chemin individuel ; il a fui tout entier dans l'action et s'y est enfermé. Il se dit qu'il a oublié la moitié de son corps et son esprit entier sur le bord de la route qui longe le ravin. Il se rend compte aujourd'hui qu'il a privilégié la production de choses inutiles au détriment de la création de choses personnelles, et que le retour en arrière est impossible.

Son esprit et son corps reviennent vers l'homme de l'ascenseur. Il aimerait qu'il apparaisse maintenant, dans le cadre de la porte.

Il se retourne et l'aperçoit. Grand, d'allure virile, il est blond et bronzé. Il a les yeux clairs, les cuisses larges, les dents blanches. Il est d'une sublime élégance. Il entre, il referme la porte. Il s'approche.

C'est un rêve déjà réalisé mais pas encore dans cette pièce. Un vertige le reprend ; il doit s'asseoir. Il a la tête dans les mains, il respire rapidement. Il aurait su cependant lui parler, peut-être l'embrasser sur la bouche, comme pour approfondir son dernier geste, et lier cet homme par le souvenir de la peau. Il aurait usé de ces cinq sens pour mieux le connaître. Quelques minutes auraient suffi. À la fin, une apparence serait entrée dans son champ de perception.

Cet homme apparu près de son corps dans cette pièce n'aurait rien donné.

Dans son désarroi, il imagine que son comportement l'a peut-être effrayé, simplement effrayé. Il ne peut concevoir

que l'homme l'ait rejeté en raison de son homosexualité ; bien sûr qu'il peut le concevoir, et ce serait considérer cet homme comme naïf et replié sur le trésor de ses défauts que d'affirmer en cet endroit son terrible aveuglement.

Ils auraient pu se dire un mot ou se sourire plus simplement : ils possèdent la même culture et la font vivre pour eux-mêmes comme pour les autres autour d'eux ; c'est étrange que l'homme ne l'ait pas reconnu. Ils auraient peut-être dû se faire un baiser, une poignée de main ou se dire des insultes.

Il apprend que la culture qui l'anime anime les autres également. Il reconnaît dans leurs regards certains de ses côtés, dans leurs sentiments certains de ses états, dans leurs façons d'aborder la vie et les choses, une même idée de refus, de porter le sabre, de fuir. Ils appartiennent à la même communauté. Ce qui les sépare est à la fois de l'ordre du personnel et du collectif : il y a la personnalité qui développe ou non des affinités, et la société qui sépare en disant « Je vous rapproche ». Il comprend que les règles de la communauté ont un prolongement naturel dans l'inconscient de chacun, et que celui-ci s'exprime dans les comportements rationnels et l'adhésion à la normalité.

Il sait que la morale travaille le corps de toutes les communications. Dans ce rapport continuels aux autres et à lui-même, il sait que la détresse des gens sape le travail de la morale, ruinant tous les aspects de la réalité. Il sait que la morale est inutile quand tout dialogue est absent.

17. La distinction

Il est difficile pour lui d'aimer son métier, son travail, les choses qu'il fait pour vivre, dès le matin et jusqu'au soir, tous les jours — enfin 5 jours par semaine durant 45 semaines — pour pouvoir acheter de la nourriture et de l'eau ; c'est un minimum. Il est pour lui difficile de nommer son travail ; il ne sait toujours pas ce qu'il fait, sinon travailler et gagner de l'argent.

Il n'a pas un métier bien précis, s'il travaille à Paris ou en province, il est dans un bureau qu'il occupe seul ou avec d'autres collègues. Le collègue est un individu masculin ou féminin qui travaille avec lui ou en même temps que lui, dans le même bureau ou dans un autre à côté, et dont il a fait la connaissance dès son entrée. Il peut s'agir d'un homme gentil qui saura devenir son ami ; il peut s'agir d'un homme curieux qui se muera en son ennemi ; il peut s'agir d'une femme si belle qu'il se mariera enfin ; et malgré les apparences, il peut s'agir d'une personne aussi triste que lui.

Il jalonne sa journée de non-événements qui lui permettent de partager des moments intimes et intenses avec les gens qu'il considère comme ses collègues : rire, écouter, parler, boire un thé, un café, aller ensemble au restaurant.

Il doit s'accommoder de la présence de ces gens autour de lui, il s'agit de relations obligatoires, utiles d'un point de vue professionnel.

Il doit son entrée dans cette entreprise à l'expérience qu'il a acquise dans le passé ; il a su prouver que la valeur qu'on lui a attribuée n'était pas usurpée.

Il doit sa position dans l'entreprise à son niveau d'études et à son expérience. Il s'applique à travailler intelligemment, organisant ses tâches quotidiennes pour atteindre les objectifs que son supérieur hiérarchique lui a fixés. Il accepte sans rechigner les ordres qu'il reçoit, il est forcé d'admettre le naturel de sa soumission dans le cadre de cette activité.

Ses tâches sont nombreuses et absorbantes. Il trie, classe, range. Il signe au bas des lettres, il note, il écrit sur du papier ou en tapant sur son clavier. Il téléphone, il réfléchit. Il s'affaire.

Il assiste à des réunions où on lui dit qu'il est un bon élément ou un mauvais collaborateur.

Il comprend, au bout de plusieurs années de travail, que les relations humaines qui s'établissent en milieu professionnel ne sont pas naturelles, ni nécessaires. Il ne peut pas parler comme il aimerait parler ; il doit, c'est une obligation, affaiblir ses mots et réduire son langage à une zone inoffensive et sans utilité, pleine d'hypocrisie. Dans de telles conditions, il déçoit les gens autant qu'il est déçu.

Il regarde sans cesse l'écran de son ordinateur. Le simulacre de visite médicale qu'il a reçu l'empêche de considérer sa valeur professionnelle comme irremplaçable ici, et sa santé que sont uniquement ses yeux, ses mains et son cerveau, peut bien se détériorer sans que l'entreprise ne s'en émeuve ; il sait que le caractère inutilisable de son corps et esprit lui enlève toute valeur.

La pendule du bureau affiche rapidement 17 heures. Il n'aime pas ces jours passés à ne rien faire d'important. Il trouve son travail répétitif et ennuyeux. Il trouve la force qu'il perd ici utilisable ailleurs, dans des activités plus gratifiantes, plus passionnantes peut-être. Il trouve son épanouissement relatif.

Il sait que l'entreprise développe en lui un comportement inspiré de principes issus de la morale de la communauté et que l'entreprise pervertit. L'épanouissement personnel est vanté comme la conséquence logique de la vie en entreprise, mais il n'est qu'apparent. La réalité le fait souffrir plus qu'un épanouissement ne le peut faire. L'environnement de l'entreprise enrichit l'ennui personnel et automatise la dévalorisation. L'environnement de l'entreprise crée le paradoxe de l'épanouissement personnel et de l'exécution de tâches manuelles fatigantes. Les employés reçoivent un certificat d'autonomie dans leurs mains ligotées. Les employés abattus applaudissent.

Il a encore souffert aujourd'hui, ouvrier, employé ou cadre, des conditions de travail difficiles dans lesquelles il se débat après avoir été jeté à l'eau, et la vie qu'il mène tout le jour, tous les jours, l'empêche de réfléchir à sa

condition. Il ne se rend pas compte que les tâches complexes, répétitives et fatigantes qu'il exécute ne sont pas utiles à sa vie. Il soutient les contraintes temporelles de son travail comme il peut, acceptant dans son corps et son esprit la répétition des gestes, espaces, heures et difficultés ; comme Sisyphe il soutient le temps qui s'en va et revient tous les matins. À la fin de la journée, ne contrôlant plus ses mouvements, il comprend et accepte résigné la détérioration progressive de l'outil de travail inutile qu'est son corps.

Il a souffert aujourd'hui et souffrira encore demain, car l'annonce du non-renouvellement de son contrat à durée déterminée lui sera un coup presque fatal ; et sa précarité redevenant palpable, il se sentira défaillir, prêt à tout redonner à la mort ; le combat même.

Le système dans lequel il n'est qu'un rouage insuffisant ne prévoit pas la prise en charge de préoccupations morales ou réflexives. Ses états d'âme finiront par l'exclure du cercle de la totalité.

18. Dialogues 1

Tous les jours et depuis son entrée dans l'entreprise il mange à la cantine. La nourriture industrielle que le groupe alimentaire lui propose est fort bonne. Au quotidien il veut vomir pour refuser ce qu'on lui vend ; au quotidien il n'apprécie jamais mais il mange. La nourriture qu'on lui propose tous les midis n'a pas de goût. Contre toute attente, le petit groupe de collègues rassemblés au fond du réfectoire principal se régale.

Il fait partie du groupe mais n'est pas le centre de la conversation, qu'il anime cependant avec intensité. Dans les assiettes flotte une soupe épaisse de haricots verts et d'asperges vertes. Quelques bouches vont bon train, sans trop parler, d'autres élargissent le lieu commun du discours en interagissant les unes avec les autres.

— Les gens réagissent mal au vu de la montée des eaux dans leurs maisons. Je les comprends.

— Ils en font trop, et demandent aux journalistes de garder sur eux leurs caméras pendant qu'ils pleurent. Je peux comprendre le désespoir de tout perdre, mais pas l'exhibitionnisme.

— Il pleut beaucoup trop de toute façon. En ce moment, c'est terrible. Un peu comme le déluge. Les jeunes fuient vers le Sud, il ne fait pas assez beau par ici.

— Je les excuse, mais qu'ils partent en train, parce qu'en voiture : les embouteillages.

— La pluie et la pollution sont liées comme l'effet à la cause. Le lobby de la voiture polluante freine la recherche sur la voiture électrique.

— J'ai entendu qu'hier un chercheur a été assassiné. Tu sais, j'ai eu trois angines en trois mois. C'est Paris un peu quand même.

— Ce n'est pas que toi.

Entre les assiettes vides, de nouvelles bouches apparaissent.

— Les gens réagissent mal par désespoir, pauvreté et fatalisme.

— On les a habitués à se plaindre.

— On ne les laisse pas s'habituer au bonheur.

— On les laisse obéir aux ordres. À l'ordre de la fatalité.

— Celui de se taire. On ne les laisse faire que ça.

— Ils aiment leur terre.

— Ils accusent le coup du matérialisme millénaire.

— Ils vivent comme nous tous, attachés au bûcher et le sourire aux lèvres.

On se racle la gorge, on boit, on récupère en posant sa fourchette. Les ventres arrondis repoussent les troncs sur les dossiers de chaise.

Dans leur cantine, ils ont la nourriture et le pouvoir d'achat — ils ont le travail et la sécurité. Ils ont la liberté d'apparaître aussi beaux qu'ils le souhaitent. Ils ont des réactions mesquines s'ils n'arrivent pas à regarder les pauvres dans les yeux. Ils ont des réactions d'hommes et de femmes réels si cette conversation idéale effleure de temps en temps leurs pensées de travailleurs efficaces et a priori, sans états d'âme.

Sur le plan des relations, la culture d'entreprise lui donne les moyens de comprendre les valeurs de consommation qu'il partage avec ses collègues : souci du détail dans l'apparence, politesse confinant à l'hypocrisie, sous-culture télévisuelle — l'abandon progressif de la culture générale au profit de référents médiatiques et éphémères — sens de la répartie violente, goût pour la provocation, la lutte et les blagues sexistes. Sa différence d'orientation sexuelle ne lui permet pas d'échapper à la facilité, quand bien même elle l'installerait dans un état d'infériorité et de discrimination évidente. Il subit d'ailleurs aujourd'hui, la désintégration sournoise de sa différence, sa relégation en code et la mise au ban de son identité.

Les ingénieurs hétérosexuels parlent beaucoup du cannabis et de l'homosexualité, qui sont deux sujets dont ils ignorent tout. Ils font cool en discutant de choses interdites et bizarres. Ils se placent selon la qualité de leur bêtise qui s'exprime par ce biais. Ils se font voir. Ils désamorcent aussi leur peur par les moqueries. Ils courent sur les bords d'un gouffre dont ils ignorent la profondeur.

Encore acceptée comme un tabou, l'homosexualité dans le milieu de l'entreprise reste un sujet de railleries, de blagues, et de bons mots. Rien de particulièrement violent dans la majorité des cas, mais un esprit de clan qui relègue sa différence au rang de bizarrerie que l'on n'ose traiter qu'avec le sourire. Tout cela — il le sait et s'en révolte — prouve la montée réelle d'une indifférence qui, au détour d'un isolement particulièrement réactionnaire, risque de basculer dans le rejet et la haine *naturelle*.

Il est tout de même pour lui difficile de se plaindre de cette situation, compte tenu du fait qu'une liberté sous-citoyenne vaut mieux qu'une séance d'électrochocs commandée par l'État, et soutenue par l'opinion. Il pose sa

fourchette dans l'assiette vide, veillant bien à la croiser avec le couteau. Il écoute la nouvelle conversation.

comme l'effet de la violence quotidienne sur son mental : raillerie, menace, agression, blessure et douleur.

Il regarde dans son assiette les saucisses refroidir.

19. Dialogues 2

Dans les assiettes surnagent deux ou trois saucisses Herta. Les haricots éventrés collent au fond. La sauce à la tomate est d'abord une sauce à l'eau.

— J'ai entendu au journal télévisé hier soir qu'une moitié de Français détestait l'autre moitié sans le montrer.

— Oh c'est inquiétant ça tout de même.

— Ah oui surtout si c'est faux.

Les conversations inspirées par les médias de masse fleurissent dans les cerveaux les plus sophistiqués. Qu'il s'agisse d'une émission visionnée la veille ou d'une information prise pour telle, les éléments à la base de la formation des conversations dans les bureaux ne sont pas issus des cellules créatrices de ces cerveaux, mais bien du flux reçu par elles dans la défaite de la pensée.

Il note avec persistance l'étonnante prolifération de blaireaux dans son entreprise. Il se demande si le confinement d'êtres humains autour d'actes inutiles n'engendre pas fatalement cette déculturation ; car en effet c'est étonnant ce besoin irréprouvable d'imbéciles sans retenue.

Ces gens n'ont pas de véritable importance. Il peut très bien se passer d'eux ; ils n'ont pas d'affinités. Il sait qu'il partage avec eux une culture dont il reconnaît l'historicité ; mais il juge fallacieuses les traditions qu'elle lui soumet, puisqu'elle n'a plus d'effet. Elle n'a su faire durer aucun des liens qu'elle avait créés.

Ces gens ne lui apportent rien, et c'est assez réciproque. Il se dit que c'est normal, puisqu'ils n'ont pas d'affinités.

Ils vivent dans des mondes qui s'opposent quotidiennement. Il est à mille lieues de leurs préoccupations : il ne cherche pas à être riche, à faire carrière ; il ne veut pas se battre contre des gens qu'il ne connaît pas. Il ne cherche pas à s'épanouir près d'un foyer, il refuse de consacrer son temps à la télévision et aux enfants. Il n'a pas peur de ce qu'il ne connaît pas.

S'il était hétérosexuel, il serait à coup sûr reconnu par ceux qui l'évitent ou l'insultent aujourd'hui ; il verrait lui-même leur bêtise avec plus d'indulgence, s'imaginant semblable, admis, désintégré. Il n'aurait d'ailleurs aucune raison de refuser la fusion de son corps et de son esprit au groupe, puisqu'il appartiendrait de fait, à la société qui accepte et fait vivre sa famille.

Ces gens ne peuvent avoir les mêmes réactions que lui, face à un phénomène qu'ils ne comprennent qu'à travers un prisme très noirci : le leur, celui d'une sensibilité tronquée par les circonstances et les expériences douloureuses qu'elle a dû surmonter. Il sent que cette différence ne lui permet pas de s'épanouir dans un environnement composé d'êtres normaux, qui regardent la télévision.

Dans un environnement machiste, l'homme homosexuel conçoit l'affaiblissement de sa capacité à réagir

Il aimerait un peu de calme, mais la situation ni le lieu ne s'y prêtent ; il y a trop de monde autour de lui, mangeant, mâchant, avalant avec bruit et parlant trop fort, beaucoup trop fort, comme si ces gens n'avaient pas d'éducation. Il faut qu'il fasse attention, il pourrait être pris d'un vertige. Il se demande s'il n'aura pas tout à l'heure envie de vomir. Il lève les yeux et regarde la personne assise en face de lui. Il se repose un instant sur son visage. Il lui sourit pour se donner une contenance. Elle lui répond par son sourire.

20. D'autres jours

Il y a d'autres jours où plus aucune question ne l'embarrasse : la folie a suivi ses pas, l'a reconnu comme lui appartenant, et l'a rattrapé. Il a perdu la conscience aiguë des autres, qu'il avait développée ; il a d'autres choses en tête, on ne sait pas bien lesquelles. Il est devenu sans intérêt.

Il ne considère pas son environnement machiste ; il le considère d'un œil indifférent et terne. Il regarde aux alentours du supermarché les pauvres se serrer sous les porches ; il se demande ce qu'ils font. Il voit ses amis seuls qui ne comprennent rien ; il se considère ignorant avec eux. Il participe à la marche obstinée de l'homme vers sa cécité ; il aime courir.

D'autres jours sont nouveaux ou le semblent, et il se réveille avec le sourire. Ça ne dure jamais longtemps, mais ça l'aide à se sentir mieux sur le moment. Il se laisse vivre, il prend la vie « du bon côté », il regarde le ciel, il pense à Dieu, il se sent en sécurité. D'ailleurs il a un toit, un travail qui lui permet d'acheter des vêtements et de quoi se nourrir. Il est en bonne santé, il n'a aucune raison de se plaindre.

Il passe un week-end formidable. C'est un homme normal : il participe à la bêtise qu'il dénonçait tantôt. Il parle, avec dans le cœur et la tête vide, l'esprit libre du Français. Vulgaire et égoïste, il double les gens dans les files d'attente, les bouscule dans le métro aux heures de pointe ; stationne en double-file, voire triple-file dans une rue à forte circulation ; râle durant des heures mais refuse de régler les problèmes et se déclare innocent. Il ne respecte pas les lois, il fume sur le quai du métro, il fait déféquer son chien sur le trottoir en bas de chez lui. Il jette des papiers gras, prend la rue pour sa poubelle. Il gare sa voiture sur les passages cloutés. Entrepreneur, il demande passe-droits et subventions, il pollue sans se soucier. Journaliste, il crache sur la France qui le nourrit. Routier, il bloque les routes du pays avec son camion : il veut son

quinzième mois. Employé d'un centre de tri, il vole téléphones, disques, et objets de valeur. Piéton, il traverse la rue où et quand il le souhaite. Touriste, il se promène en slip dans la rue. Il est sale dans les autobus et les trains, il abandonne ses ordures sur le trottoir, il crache. Il éructe sa fierté dans le désordre et la bêtise obstinée.

Dans cette conduite stupide, il érige sa vie autour d'un mythe, le clivage éternel de la vie et de la mort, la conviction de son intelligence, la grandeur de la destinée qu'il consume, à moins que ne l'investissent la platitude de la nécessité et du doute, l'hébétéude de la métaphysique de supermarché, le dimanche effondré dans le rosé du midi. Le quotidien s'écroule dans le langage qu'il emploie pour le créer, l'ennui travaille au corps cet homme sans difficultés, il le torture par tous les moyens.

21. Revenir

On pourrait croire qu'un jour son environnement cesse de nuire à son développement d'homme ; il n'en est rien : son corps sera poreux et son esprit restera assoiffé. Les réalités le pénétreront de leurs passions, hypnoses, et perceptions.

Son épanouissement dépendra de la compréhension qu'il aura de lui-même et du monde qui l'entoure. Les événements extérieurs le pousseront plus facilement à pleurer. La vie qu'il pourra mener sera celle qui lui présentera les obstacles les plus insurmontables, et pourtant il les embrassera.

Il passe sa journée à lire des documents qui doivent lui permettre d'agir rapidement et dans le bon sens. Il lit des signes qu'il ne comprend pas toujours. Il se sent parfois à côté, perdu dans ce grand bureau vide qu'il occupe seul.

Bien qu'il ne connaisse pas tous les tenants ni les aboutissants du système qui utilise son « employabilité », il adopte les règles et règlements qui justifient le système et tous ces barbarismes.

Il ne sait pas si la culture qui l'a amené à ce poste possède une véritable valeur. Il se dit que cette culture qui l'oblige à travailler pour vivre et qui le pousse à accepter le travail comme une valeur ne doit pas être tout à fait bonne.

Il se demande si l'accumulation dans son cerveau des choses qu'il a apprises forme réellement le nom « culture » en grandissant. Il estime que la culture qu'il possède n'est pas que l'amoncellement des choses acquises durant ses travaux scolaires.

Il se voit bien rattaché à un milieu rural dans lequel il serait né. Il se devine vivant dans une communauté qui lui transmet des notions fondamentales, telles que l'amour du

travail bien fait, l'amour de la terre, quelques règles morales et de comportement. Il sait le respect des aînés et de la famille. Il sait la valeur de l'argent et la souffrance que peut apporter le labeur. Il a conscience des difficultés de la vie. Tout cela fait partie d'un patrimoine commun qu'on peut nommer culture ou valeurs. Il sait que ce genre de choses fonde en pratique une personne. Qu'aujourd'hui dans son fauteuil il ne sait pas à quelle communauté il appartient. Il se définit généralement comme un homme jeune, cadre moyen, homosexuel, et de gauche. De cette subtile description il pourrait tirer quelques cercles privés, tel parti, tel syndicat, telle minorité ; il récuse cependant son appartenance à ces groupes, et préfère se définir comme un individu isolé au cœur d'une nation ouverte aux feux. Il refuse donc toute assimilation de sa culture à la culture développée par chacun de ces groupes.

Aujourd'hui il consomme la culture qu'on lui distribue en quantité : journaux, télévisions, disques, livres, musées, restaurants. Il se fait des souvenirs pour les vieilles années. Il jette par habitude ce qu'il consomme ou l'oublie. Cette collection renouvelée régulièrement lui tient lieu de savoir ; il pense que cela augmente sa sensibilité. Il vit aussi avec un peu de culture apportée par ses racines ; des origines qu'il porte avec lui comme un fait qu'on ne peut oublier. Une qualité comme une autre malgré tout.

« Oui, je viens de là. »

Il aurait pu dire « je viens d'ici », ici étant un endroit oublié ou alors un lieu où il se trouve déjà, par la force des choses. À partir de là, il pourrait se dire plus heureux qu'il n'est aujourd'hui, entouré d'amis et dans sa famille un membre à part entière. Dans la position qu'il occupe actuellement, dans la société où il travaille comme dans celle où il vit — dans la ville où il vit — il ne peut que constater, bien malgré lui, la fuite inexorable de son capital culturel, et la mort progressive de ses racines.

De la même façon, il ne sait plus si ses actes lui appartiennent vraiment : sont-ils des gestes personnels ou de simples réponses aux stimulations externes ? Sont-ils plus évocateurs de son statut social que de son individualité ?

Il pense à tout hasard que l'éducation qu'il a reçue lui a permis de s'affirmer comme homme de et dans la communauté ; non comme individu plein et achevé, dont il se serait avec raison satisfait.

Il est possible qu'il ne connaisse pas la culture qui tous les jours l'investit, qu'il ne soit pas conscient de son origine profonde, qu'il ne puisse pas reconnaître son contenu, mesurer sa valeur. Il est possible qu'il n'en ait pas les moyens, malgré le niveau élevé de l'éducation qui lui a permis de trouver un emploi rapidement. Il se retrouve dans la position d'un individu lambda, traversé de tout côté par la culture de masse, inconscient de ses effets positifs comme de ses effets néfastes ; seul à tout jamais dans la position de l'oie qu'on gave, inconsciente de l'excellence de son foie.

Il pense à tout hasard qu'il se conçoit et se saisit comme le mélange de différentes cultures qui l'ont pénétré dès le ventre de sa mère et l'enfance. Il élabore dans son

intérieur, l'étiquetage de toutes les pensées, idées, faits et connaissances issus diversement de son atavisme religieux, de Mozart ou de l'éducation civique. Il admet que la télévision lui a donné le souvenirs de belles images issues du monde filmé ou de l'art cinéma. Il sait que la lecture de livres philosophiques a développé son bon sens et son esprit critique. Il admet aussi que l'accumulation des connaissances dans son esprit contribue à la naissance d'une culture sédimentée, dont sa mémoire garde tant bien que mal les traces les plus anciennes. Aussi n'est-il pas sûr que la modification de ses goûts et jugements est plus due à l'avènement de sa maturité qu'à l'oubli de ce qui, avant, le faisait s'émouvoir.

Il admet chaque jour, seul et travaillant, que la culture dont il dispose fait de lui un individualiste car il sait que chacun apprécie différemment la valeur de ce qui l'a traversé.

Il peut aussi penser que la culture dont il dispose et avec lui, toute la société, est une culture aux jalons indépassables, immense par son intensité, sa profondeur, son étendue. Il peut se considérer comme l'archétype de l'homme probable, rempli des clones de toutes les pensées, et ne pas imaginer un seul instant la précarité de sa position, comme la fragilité de sa personnalité.

Les sentiments qui le prennent au corps marquent l'ambivalence de sa culture, à la fois bourgeoise et populaire, délibérément choisie et ouvertement introduite dans son cerveau par le flux d'informations. Il enrage lorsqu'il se rend compte que sa mémoire contient des éléments qu'il n'a jamais voulu connaître ou encore moins approfondir. Il peut considérer ce gâchis comme la cause certaine de la perte de ses facultés intellectuelles originelles, la réussite de son infantilisation.

Dans cet accès, conscient du pouvoir de nuisance des médias de masse sur la santé de son cerveau, de son psychisme et de sa psychologie personnelle, il évoque la perte de repères que ces mêmes médias ont adoptée pour ritournelle : repères noyés dans le bain d'informations qui fait la forme de la culture de masse, perte développée par ses projecteurs ou émetteurs habituels. Aussi sait-il que cette fange est censée être un progrès de la modernité.

Il n'a plus la force de lire les documents qu'il a sous les yeux.

Il se souvient de la personne qui était assise en face de lui ce midi. Il se souvient de son visage. Il ne connaît d'elle que le visage et quelques comportements professionnels. Il s'agit d'un homme ou d'une femme d'une quarantaine d'années ou plus jeune, plutôt beau ou laide, le visage est harmonieux ou la face est sans intérêt à ses propres yeux. Il ne connaît que son apparence et très peu sa façon de se comporter avec sa femme, son mari et ses enfants. Il connaît sa politesse et son esprit d'équipe — son sourire lorsqu'il la regarde et les sujets de conversations qu'elle aborde le midi. Chaque jour, il remarque son élégance et la séduction qu'elle entretient sur les hommes et les femmes qu'elle côtoie. C'est étrange, il se sent bien à ses côtés,

alors même qu'ils se parlent assez rarement. Cet homme ou cette femme doit avoir un côté rassurant. Il se doute ou il sait que cet homme ou cette femme doit avoir à peu près les mêmes valeurs morales, puisqu'ils vivent dans la même société :

- il ne faut pas voler, ni tuer,
- il faut respecter les autres,
- ce qui est à moi n'est pas à toi,
- il faut aider les pauvres.

Il ne sait pas mais il se doute que leurs vues doivent diverger sur certains sujets, qui d'ailleurs mettent en jeu ces valeurs morales :

- je dis la vérité quand ça m'arrange,
- je n'aime pas les homosexuels : ils me dégoûtent,
- des étrangers ? Point trop n'en faut,
- je suis favorable à la peine de mort,
- il faut tuer les pédophiles,
- Dieu n'existe pas et s'il existe, il n'a pas d'importance.

Il ne connaît pas beaucoup cette personne et peut légitimement se demander si le cœur qui la fait vivre n'est pas rempli de haine et de volonté d'écraser. Il reconnaît que l'individualisme célébré par la société dans laquelle il vit a parfois de bons côtés, en a souvent des mauvais. Outre le bonheur et le plaisir de faire ce qu'il désire, où il veut, quand il veut, avec qui il veut et comme il veut — en le supposant assez riche pour se permettre ces libertés — il y a aussi la peur de l'autre et la peur de manquer.

Il veut évoquer avec elle les effets d'une culture de masse ignominieuse qu'elle a reçue de plein fouet, les paroles d'une opinion publique dont ses pensées profondes ne sont pas le reflet. Il veut évoquer avec elle la liberté dont elle semble user tous les jours mais qu'elle n'a pas.

Ce cœur est en réalité rempli d'amour pour les deux enfants qu'il a conçus, avec l'aide évidemment d'une femme ou d'un homme, par voie naturelle ou in vitro. Agés respectivement de 10 et 12 ans, Julie et Gaétan grandissent sous les yeux bienveillants de leurs parents. Ils rentrent de l'école à 16h45 et commencent aux beaux jours à jouer dans la cour. Puis ils vont goûter dans la cuisine aménagée, et se laver — tour à tour — dans la baignoire, avant d'entamer leurs devoirs, sur la table de la salle à manger. Ils vivent heureux, inconscients du danger. Quel danger ? N'en disons pas plus, pour ne pas les effrayer.

Il est capable de comprendre l'amour filial. Le père ou la mère est capable de comprendre l'amour homosexuel mais de loin, en dehors de la présence des premiers concernés.

Julie et Gaétan ferment leurs cahiers et embrassent leur maman qui vient de les aider à bien multiplier. Ils montent dans leurs chambres en criant qu'ils sont contents ; ils partent jouer au papa et à la maman ; ils se couchent devant leur ordinateur et saisissent les manches en plastique pour tirer sur les gens faux qui bondissent sur l'écran. Dans quelques instants, ils devront les laisser pour retrouver, dans la salle à manger, leurs parents pour le dîner.

Il devine à son air si serein que sa vie affective est fort

épanouie : il ou elle mange de bon appétit en lui souriant de temps en temps — et sans dire un seul mot. À ce niveau l'amour unit la plénitude à l'instant.

Les rapports des hommes entre eux manquent de cette innocence qui les verrait reboutonner de temps à autre leurs pantalons. Il le sait, s'en révolte mais s'en accommode pour ne pas tomber, seul et malheureux, dans un sentimentalisme fiévreux, un idéalisme sans rapport aucun avec la réalité. Il ne sait pas où elle se trouve, cette innocence ; entre deux bites érigées, cela semble peu probable ; entre deux cœurs peut-être, mais il n'en est pas sûr.

Il regarde son compagnon ou sa compagne de table en se demandant si la proximité d'un corps et partant d'un cœur révèle réellement la personne à elle-même, comme elle fait sourire le monde autour d'elle. Ah ! Il sera heureux s'il s'en trouve ravivé.

Julie et Gaétan, vers 21h30, se lavent les dents et se couchent aussitôt. Ce sont des enfants sages ; leur maman vient tous les soirs les border, et bien sûr les embrasser.

La maman de Gaétan redescend dans le salon où la télévision est allumée. Le papa de Julie est assis dans le canapé, il a l'air fatigué. Il regarde le téléviseur d'un œil vide, seule lumière dans la pièce. La mère vient se blottir contre le père ; a-t-elle froid ? Non, elle a envie de baiser. Le père, évidemment, commence à réagir : son œil se rallume, sa queue remue.

De son côté, il continue sa consommation journalière de visages anonymes et maculés de sperme. Il admet sans fard qu'il s'en satisfait le plus souvent, mais il se dit parfois, à voix basse et dans l'oreiller, que l'époque dans laquelle il vit depuis sa naissance (rappelons-nous, 1974-1975-1976) est une époque de folie sexuelle. Il pourrait attendre l'amour en se masturbant, mais il se dit aussi, en pensée cette fois-ci, qu'il est assez frustré comme cela.

22. Une certaine idée de son comportement

Il est ici question de morale, des principes qu'il se fixe dans l'action et des critères qui définissent selon lui la frontière entre le bien et le mal.

Dans la quête de l'amour, de la femme ou de l'homme idéal — une personne capable de le combler physiquement et intellectuellement — il agit par intérêt personnel. Dans cette démarche, il adopte l'attitude ordinaire de chacun : il fait ce qui lui semble bien, d'abord pour lui, et ensuite pour les autres ; il ne se sent pas responsable des souffrances qu'il inflige ; il entretient son plaisir et se met à l'abri ; il est injuste et agit sans prudence ; il n'assume que sa conscience du jeu.

Il se convainc du bien-fondé de ses habitudes. Il ne voit pas d'autres possibilités d'agir et d'endiguer, jour après jour, la marée montante de son pessimisme naturel.

Il agit selon son cœur et son cul. Parfois la libido l'amène aux portes de l'indécence et de l'immoralité, définis par les critères moraux de la communauté dans laquelle il vit. Il ne voit pas les choses de cette façon — il regarde l'homme s'activer derrière lui, et n'observe qu'un plaisir partagé.

Il arrive cependant qu'il ait le sentiment de salir son âme : s'abaisser à des actes indignes de son intelligence, de sa sensibilité, de son cœur qui recherche l'amour — la tendresse et l'affection — et non ces incessantes parties de sexes dressés, inutiles et dénuées de sens.

Les passades sentimentales et sexuelles caractérisent un homme indéfiniment partagé entre le désir de faire et celui d'espérer. Entre la morale de l'absence de principes et la morale de l'absolu.

Il lui arrive d'entrer dans une pièce, des hommes sont assis dans des fauteuils profonds et regardent un film pornographique, il s'assied entre deux de ces hommes, abaisse le slip qui retient sa virilité et commence à se masturber. Il sait qu'on le regarde, cela l'excite incroyablement, il exhibe avec fierté son membre dur et long de 18,5 cm. Ce n'est pas qu'il soit particulièrement long, c'est surtout qu'il le prend dans sa main gauche, le décolotte et écartant bien les jambes, le laisse, seul, se dresser, à quelques centimètres seulement des mains-têtes chercheuses des hommes à ses côtés. Le film est mauvais — les hommes sont épilés de partout et ne mettent même pas la langue dans la bouche lorsqu'ils s'embrassent — mais soudain il n'est pas le seul dans cette pièce à exhiber son sexe, et la plupart des hommes ont abaissé leur slip ou enlevé la serviette qui enserrait leurs hanches. Une odeur virile se dégage des corps en sueur et des sexes dressés. Homosexuels et hétérosexuels se mélangent dans cette pièce, les corps, les mains, puis les mains sur les sexes, les corps sur les autres corps à l'envers, les têtes renversées, les bouches pleines. Il aime se masturber avec d'autres hommes, c'est pour lui un plaisir indescriptible.

Il sait pourtant la différence entre l'amour et la relation sexuelle, la poignée de main et le baiser ; il sait dire bonjour ou pardon, désolé. Le respect de l'autre est pour lui une seconde nature, il est cordial et toujours très gentil.

Il agit selon son idée, différente selon l'heure du jour et de la nuit ; les rapports humains avec lui sont difficiles parce qu'il ne sait pas comment agir : il a de son image une idée très troublée, et les choses se compliquent lorsqu'il est timide, effacé, lorsqu'il ne parle pas aux personnes qu'il voudrait connaître. Il se demande, dans les réunions, pourquoi les gens discutent entre eux et restent loin de lui, alors qu'ils devraient, éblouis par sa beauté, venir spontanément lui parler. Il se retrouve seul, souvent, un verre à la main, regardant à la ronde, les gens qui s'amuse loin de lui.

Dans ses attentes il agit n'importe comment : seul et habitué à combattre, il se fait du mal, il blesse involontairement les gens qu'il aime ou ne connaît pas.

Parfois la peur s'empare de son cœur gros qui va casser

contre la méchanceté d'autrui, la peur aussi de faire du mal, la peur de ses propres paroles. Il a peur que personne ne l'écoute, il a peur de manquer un sourire, un bonheur ; il a peur des autres et de leurs humeurs incontrôlables. Il est déchiré entre les douleurs que son égoïsme distribue et la fragilité d'un égoïsme que personne n'assouvit.

Il ressent parfois le besoin d'expériences extrêmes qu'il ne tente jamais ; la peur de la mort ou de la dépendance le retient loin d'un dépassement de soi qui lui serait fatal. Contre toute attente, la raison dirige ses actions avec force, et sa volonté se plie facilement à la prudence. Le courage de se battre ne lui manque pas — le courage d'agir pour protéger ses intérêts non plus ; il ressent simplement le désir de se reposer sur une épaule qui n'est pas la sienne, celle d'une inconnue qui lui a souri dans la rue.

Un jour amoureux, l'autre lucide ; rompu à tous les artifices, généralement abattu par sa propre méchanceté. Il lance haut les flèches qui le tuent, les paroles qui lui donnent l'air mauvais. Il manipule le cynisme avec délectation.

En d'autres occasions il retrouve le bruit singulier de son cœur, son chemin difficile et étroit : il se refuse à rompre en provoquant la souffrance, les reproches et les pleurs.

Il joue sur ce que l'on peut appeler *le clavier du hasard moral*, fort et maladroitement ; le morceau plein d'arythmie révèle son incompetence dans le crime — autrement dit son bon fond : il ne sait pas faire de mal et d'ailleurs se le refuse ; il agit contre lui-même dans ces actes immoraux. Le manque de respect est pour lui la plus lourde des croix.

Il aimerait, par exemple, aller droit vers lui ou vers elle, lui demander dans un souffle quelle image avez-vous de moi : il aurait eu des surprises qui l'auraient fait pleurer ou rire ; des vérités ou des déformations inspirées de son comportement. En retour il aurait su comment poursuivre les relations avec lui ou avec elle, il y aurait eu un peu de franchise, et qui sait de compréhension mutuelle — un peu d'amour par-dessus tout, car il faut bien essayer.

Désespéré, dans l'attente du seul rapport qui importe.

Ce qu'il déteste, une fois de plus, est endosser le rôle infâme de l'être immoral au service de la société. Une contradiction entre les hautes exigences de sa morale personnelle et les critères inférieurs de la société se révèle au grand jour. Les emplois imbéciles sont divers, et réussissent à le diminuer : il faut être hypocrite et suivre les comportements de la race à laquelle on appartient, il faut fuir pour faire souffrir, se protéger, il faut mentir pour vivre heureux et avoir du succès en affaires (la concurrence au travail et en amour est un écheveau de forfaitures), il faut se soumettre aux conditions inhumaines du travail aliénant, sacrifier sa parole et supprimer son poids ; la flexibilité est la souplesse de celui qui consent à subir la force, la flexibilité a une limite qui est la rupture du corps et de l'esprit dans l'adaptation à la violence.

Le théâtre est un jeu difficile où le plus beau rôle est celui du souffleur. L'auteur, qui connaît la fin, est aussi bien placé. L'acteur est un être inconstant, solitaire il oublie ses répliques, avec une actrice il joue mal, avec un accessoire il se blesse — ou crève l'œil de son partenaire. L'attente en coulisses est très longue, les bravos sont très courts et c'est un miracle s'il y en a ; l'acteur face au public ou à lui-même, souvent ne mérite rien, que de rentrer une nouvelle fois sur scène.

Il se place, de temps en temps, exactement là où la société l'attend.

23. Exemples

C'est un homme de son temps, dont la morale s'est adaptée au monde dans lequel il vit ; c'est un homme fier et imprudent. Lorsqu'il réfléchit, il trouve la trace de sa morale dans ses actions les plus quotidiennes, les plus inattendues aussi : il regarde une personne et lui dit bonjour, il achète du pain et lui dit merci, au revoir ; il converse avec un ami sur ses préférences en matière d'ameublement, essayant ainsi de le connaître, et plus tard peut-être, de lui faire plaisir par un cadeau. Il a des rapports sociaux avec les étrangers que sont les hommes et les femmes qu'il croise tous les matins, le soir avant de rentrer chez lui ; il a des rapports anaux avec l'homme qui partage sa vie ; il a des rapports complices avec les personnes aimées qui composent sa famille.

C'est un homme en détresse ; il éprouve la qualité de sa morale dans les circonstances les plus fâcheuses, les plus dangereuses pour sa santé, son moral, la qualité de ses rapports quotidiens. Respectueux, gentil, affable, maniant l'humour avec mesure et habileté, prudent dans ses jugements et ses actions, il découvre sa morale comme l'une des plus parfaites et des plus controversées.

Un autre jour, une lâcheté qu'il sent fondamentale le retient d'aider trop ou d'aider simplement. Il éprouve la culpabilité d'avoir fléchi devant l'intempérance de son égoïsme. Une supériorité face aux gens de peu d'argent ou de peu d'intelligence l'entraîne sereinement dans le mépris et la bêtise qu'il ne verra qu'après coup. Il pourra agir contre le bien d'autrui, son bonheur immédiat et provoquer sa souffrance : ses péripéties amoureuses finissent pour ses partenaires sur un échafaud qu'ils découvrent sali par le sperme de ses dernières victimes. Il pourra, sous l'effet d'une absence totale de scrupules, tomber malade et mourir rapidement.

Rien n'arrête l'araignée, tissant sa toile dans toute la pièce si elle n'est pas habitée : rien ne l'arrête, homme vide de sens, ne sacrifiant jamais son plaisir.

Jeune encore, il séduit et renonce à aimer ; il ne sait pas aimer, il en éprouve toutes les difficultés, il se laisse guider par son absence de sentiments. Il lui suffit d'une douche, d'un sexe dans une main, du sperme sur les lèvres ou dans la main, de la mouillure vaginale ou bien ; des

doigts volatilisés dans des trous. Il est naturel qu'il pense à cela, il ne se demande pas s'il est malsain d'y penser trop souvent. Il sait que par ce biais il peut asseoir une domination naturelle sur la femme ou des hommes très soumis, et assouvir ses pulsions sexuelles.

Néanmoins, il ne veut pas éluder l'importance de l'amour ; il comprend qu'un tel sentiment puisse avoir un grand retentissement dans son cœur comme dans celui des autres. Il se demande parfois si le monde n'en fait pas trop à ce sujet, s'il ne vaut pas mieux arrêter d'en parler, de le célébrer pour de l'argent, de le décrire et de l'analyser pour le faire mourir, il se demande s'il ne vaut pas mieux se refuser à le porter aux nues dans les discours et plus simplement, le porter dans son cœur comme dans celui des autres, en actes, volontés, charités.

Tous ces événements sont pour lui l'occasion de manifester sa faiblesse aux yeux des autres comme aux siens. Cet homme est limité dans ses pensées comme dans ses faits, le découragement et la luxure sont vissés à son corps.

Il adopte d'ailleurs les positions les plus immorales de la société : télé-réalité, exhibitionnisme en ligne, reproduction par clonage, esclavagisme domestique, corruption politique, injustice. Il adopte aussi les penchants les plus noirs de sa personnalité : égoïsme, avarice, dureté, arrogance, supériorité, luxure.

Il exerce sa lucidité et tente d'en découvrir l'origine. Il se place dans sa voie, dans sa vie entre la mort et la naissance, il sait qu'il y a la place pour une réflexion morale intense, dans le cadre d'une croyance ou d'une absence de foi. Il peut interroger sa morale face aux questionnements de la mort. Il se remet à sa place dans la douleur ; l'épreuve est difficile. Il est à sa place, dans le cimetière, devant la tombe ; il s'y était vu auparavant. Il marche en compagnie de ses amis et sa famille. Il revoit vivante la personne morte. Soudain il voit l'enfant qui saute à la corde dans le désert glacé. L'enfant joue mais l'enfant pleure. Les souvenirs de la personne qu'il vient de perdre se mêlent au rêve de l'enfant qu'il fait éveillé. Son pouls s'accélère. Il ressent une double douleur, il ne sait pas pourquoi. Il pleure abondamment cette perte irréparable. Il pleure, il le sait, pour la perte d'un proche qu'il fera prochainement.

La morale n'a pas de parole contre la douleur.

Il est l'Équilibre même. Le Bien et le Mal livrent en son cœur une bataille continue. Il est l'arme dont ils se servent tour à tour. Il mourra sous les coups de l'un ou de l'autre ou réussira à fusionner les énergies qu'ils développent en lui pour se révéler comme un être nouveau.

Vieux il serait seul et mourant dans une chambre d'hôpital ; sur ses genoux un chat près d'une cheminée ronronnante ; les yeux ouverts mais fatigués, bientôt fermés pour la nuit.

Le travail ne le libère pas, il est midi passé, il va bientôt manger. Se lever de son siège, quitter le bureau en se dirigeant vers la porte et en la traversant, parcourir le couloir bordé de bureaux vitrés et dissimulés aux regards par des lamelles de plastiques, longues, fines et parallèles. D'ailleurs il le fait, concrétisant ses pensées pour s'asseoir dans la réalité et l'avenir de celle-ci.

Il descend le premier escalier — ses souliers sont rapides et silencieux sur la moquette beige qui recouvre les marches. Il traverse un couloir puis descend le second escalier, qui le mène dans le hall de l'immeuble. La cantine est à l'extérieur, il faut traverser le parking et entrer par une double porte vitrée, pour avoir le droit de manger le midi. Il n'y a pas un seul restaurant à moins de vingt kilomètres.

Pour avoir le droit de manger, il faut montrer son badge à la caissière. Il faut avoir recouvert son plateau en plastique de choses comestibles avant de montrer son badge à la caissière. S'il oublie le badge, il devra suivre le gérant du restaurant dans son bureau où un piquet l'attend. Il devra subir l'humiliation et le mépris du gérant avant de rentrer dans son bureau le ventre vide.

Il ne comprend pas pourquoi l'humiliation du client est aussi le travail du gérant. Au bureau, il n'a jamais humilié personne. À part quelques femmes qui le méritent s'il est hétérosexuel.

Son badge, dans les mains de la caissière, glisse craintivement dans le lecteur. Un numéro s'affiche sur le petit écran gris qui regarde la caissière. D'un doigt elle tape sur le clavier, tenant le badge dans sa main. Il reconnaît dans cette situation la supériorité de la caissière, et le droit qu'elle a sur lui de l'humilier en appelant tout haut le gérant.

Une fois la peur de l'humiliation passée, le repas peut commencer.

On ne parlera pas du repas puisqu'on en a déjà parlé. Les choses sont égales à elles-mêmes, tous les jours. Le soleil brille dans la cantine ou la pluie fouette les vitres. Manger le distrait mais la nourriture l'ennuie. Il pose sa fourchette et regarde l'homme qui est en face de lui.

Il retrouve sa place à son bureau, dans sa voiture, dans son fauteuil, tous les jours. Un fleuve coule sous ses pieds.

25. Une route barrée vers l'enfance

Il ne sait pas nager, il a peur de l'eau. Quand il avait 5 ans, il est tombé dans l'eau. Ça s'est passé sur une plage du Sud. Il était en vacances avec ses parents, et faisait des pâtés de sable. Un enfant l'a poussé dans l'eau alors qu'il s'amusait à sauter au-dessus des vagues.

Il se souvient encore de la sensation de l'eau qui rentre dans ses oreilles, ses yeux ; sa vue brouillée, l'eau qu'il boit

et l'empêche de respirer. Il se relève tant bien que mal, tousse, et pleure.

Depuis cet incident, il aime la mer lorsqu'il ne la touche pas, lorsqu'il n'est pas dedans. Il regarde les vagues, goûte de loin leur écume, écoute la mort et la naissance du resac sur la plage. Il contemple cette masse d'eau qui le fascine ; le bleu changeant de cette eau en mouvement. Il marche sur ses bords, en évitant que l'eau ne mouille ses souliers. Il est tard sur la plage, le sable lourd s'accroche à ses semelles.

Il flotte dans son costume trop grand. Il rapetisse à mesure qu'il vieillit. Il sera nain le jour de sa mort. Sa voix sera inaudible, ses mains ne saisiront que des petits cailloux qu'il jettera dans l'eau en signe de protestation.

Il a peur de la mer, alors il s'en éloigne. Il ne l'avoue jamais, il dit qu'il aime la mer, et que ça lui fait du bien de la regarder de loin. Il est lâche, effrayé par le monde dont il ne comprend pas la violence, éternelle et spontanée.

Il se rétracte ; il dit qu'il ne peut faire face à la violence de la nature et des hommes. Il trouve facile d'éviter la violence quand on ne veut pas la voir ; il trouve plus difficile de s'avouer homme craintif, homme frustré par ce monde dont il ignore le langage, homme inadapté aux gens comme aux démons de son propre *intérieur*.

La nature de la violence est d'être partout, multiple, nue ou voilée. Les armes par lesquelles elle acquiert et conserve sa puissance sont essentiellement :

- la parole,
- le geste,
- le regard.

Le regard et le geste accompagnent la parole qui exprime sa violence ; le regard et la parole soulignent l'usage du geste violent. La force physique est la puissance du lâche. L'homme violent manipule le cynisme et l'hypocrisie avec habileté. Il émeut alentour par ses spasmes comme des suffocations. Il trompe son monde tous les jours. Il halète avec férocité.

La violence s'exprime à la fois dans la bêtise et dans l'intelligence. Elle est instinctive et calculatrice. Elle élabore des stratagèmes et les applique selon les principes de sa nature. Inconsciente, elle brutalise, viole, torture. Intelligente, elle brutalise, viole, torture, éradique.

Il a vécu la violence des enfants lorsqu'il était enfant ; leur cruauté, les médisances et les insultes, en raison de son orientation sexuelle. Un enfant qui ne le laissait pas sortir de l'eau de la piscine où il voulait apprendre à nager. La violence qu'il perçoit autour de lui lorsqu'il voit les guerres à la télévision (Rwanda, Somalie, Koweït, Bosnie — il était adolescent ; Colombie, Libéria, Timor, Afghanistan, Irak — il est adulte) ou ses amis partir en vacances alors qu'il reste seul à la maison. Il voit aussi son père rentrer épuisé de l'usine, tous les jours.

Il vit encore dans la violence sourde des villes et du travail de bureau.

Il ne peut se projeter dans son passé d'enfant sans ressentir dans son corps la violence qu'il contient. Sa frustration est l'expression de sa peur face à elle. C'est un homme mal à l'aise dans son passé comme dans son présent, qui espère la venue d'un changement définitif.

Il imagine facilement la violence la plus terrible, celle liée à la guerre, à la voiture ou au sexe. Il conçoit des tortures comme elles se sont déjà exercées dans l'Histoire, et des viols comme des pères ont pu en commettre sur leurs propres enfants : écraser une main dans un étau ou pénétrer le vagin d'une fillette de 5 ans. Son imagination surpasse de loin celle des réalisateurs de films américains, tout comme l'imagination des automobilistes surpasse celle des statisticiens de la Sécurité Routière. Chaque année en juillet ou en août, des corps s'encastrent sans plaisir dans des tôles, des membres et des têtes roulent sur le bitume, des enfants pleurent d'avoir perdu leurs parents et vice versa. Il faut savoir que les gens aiment cette précipitation vers la mort, juste avant les vacances. Ils sont nombreux, ils aiment cela. Ils ont chacun, dans leur moteur et dans leurs mains, les foudres d'un éclair qu'ils utilisent pour se tuer avec élan.

Il n'a pas reçu, il en est heureux, cette éducation à la violence qui l'aurait rendu indifférent à la souffrance d'autrui. Il le sait : il aurait fini par désirer la violence, provoquer la douleur, s'en réjouir.

En tant que spectateur dans une salle de cinéma ou dans son canapé, assis devant son téléviseur, il assiste tous les jours à l'explosion de la violence réelle dans la rue ; et dans son entreprise, il la subit autant. Il ne sait pas comment réagir à cela, il n'a pas été préparé par ses parents.

Il a étudié seul, il était tellement doué ! Sa mère ne l'aidait jamais dans ses devoirs. Il restait à la table de la salle à manger, silencieux, penché sur ses cahiers. Il calculait, il dessinait, il apprenait, il faisait des phrases. Il allait ensuite jouer dehors avec ses voisins lorsqu'il ne faisait pas trop froid. La balle de tennis était en mousse, on ne l'entendait pas rebondir sur le bitume. Ensuite il allait jouer à la balançoire dans le jardin public ravagé de la ville.

Il avait des difficultés à l'école, alors il restait en étude après la fin des cours. Il écrivait très mal ses pleins et ses déliés. Il ne comprenait rien à la géométrie. C'est durant l'étude que plusieurs fois l'instituteur l'a touché.

Il regardait la violence des autres enfants comme un mal absolu. Il regardait leur bêtise et ne les comprenait pas. Il ne voyait pas comment on pouvait ne pas être gentil. D'ailleurs, il n'était pas considéré comme quelqu'un de fréquentable. C'était un garçon bien trop sage. Il se croyait beaucoup plus mature que les autres enfants.

Il a grandi, est devenu adolescent. Il a développé un fort sentiment d'exclusion, de non-appartenance au groupe

des autres adolescents, sentiment qui ne l'a jamais plus quitté.

Il a vu l'étroitesse de son milieu, la pauvreté du foyer dans lequel il a été nourri. Il a compris qu'il appartenait à la classe ouvrière la plus dénuée. Il a commencé à se révolter.

Il avait accepté la sincérité de ses amis ; il leur avait accordé la confiance d'un frère. Il avait dans son cœur la chaleur de ses parents bien aimés. Mais rien ne lui suffisait. Il avait la pleine frustration du corps, de l'esprit, et de l'ambition. Dans ce cadre trop étroit, il se sentait exclu de toute possibilité.

Il a voulu quitter sa famille, ses parents qui l'avaient protégé de la faim et du froid. Il l'a quittée, peu après ses 18 ans.

Il était très fort en mathématiques, il se destinait à une carrière de médecin ; il se voyait déjà, les mains pleines de sang, transplantant un foie, ouvrant un pied, crevant l'abcès des sociétés. Il était trop faible en mathématiques, on l'a sommé de poursuivre des études de lettres qu'il a finalement bâclées.

Il est allé à l'université, puis dans un institut de formation des professeurs. Il a appris comment enseigner, éduquer les jeunes à la morale, la philosophie, les lettres, les beaux-arts. Il a perdu son temps.

L'inconscience de son destin semblait contrôler le moindre de ses actes.

Il adorait les sciences physiques — l'eau, son point d'ébullition, le champ électromagnétique, la pression des gaz, la décantation de la bêtise des élèves au fond d'un Becher — qui l'ont conduit à préférer les études d'ingénieur à la crasse des bancs d'une université-abîme, voulant jouir ainsi du pseudo-privilege d'être certifié cadre et bientôt chômeur, salarié, chômeur, esclave.

Il a suivi des études d'ingénieur pour avoir un certain statut social, c'est-à-dire gagner de l'argent tout en travaillant beaucoup. Il a rencontré des gens issus de milieux sociaux différents, qui sont devenus ses amis. Il se souvient d'un Noir, d'un Arabe, d'un Anglais ; il se souvient de plusieurs idiots, incultes et vaniteux, pénétrés par la certitude de leur réussite future, sûrs de leur supériorité de fils et filles de cadres supérieurs, étalant leurs manques, s'abîmant dans leur superficialité.

Dans ce vase clos, il a contracté quelques maladies de l'esprit, il s'est écorché aux aspérités du moule où il gonflait. Il s'est conformé aux modes de la jeunesse qu'il fréquentait. Il s'est virtuellement éloigné de la condition ouvrière de son père. Il s'est réellement éloigné de la compréhension de la souffrance de son père.

Il participait aux cours qui l'ennuyaient, il allait au cinéma le samedi après-midi. Le samedi soir, il s'ennuyait autour d'un verre, dans un bar gay.

C'est au sortir des études qu'il a pris conscience des spécificités de son cœur et de sa personnalité.

S'il s'est affranchi du fardeau social qu'il porte depuis sa naissance, c'est pour mieux reconnaître la violence lorsqu'il la voit — il la voit, elle est dans son passé, elle est dans son futur — et s'emparer d'elle dans son esprit, la maîtriser dans son corps. Etre adulte, en somme, dans le milieu où il a décidé de vivre, et y prendre beaucoup de liberté. Il n'en est rien, évidemment, puisqu'en gravissant l'échelle sociale il ne s'est affranchi de rien, sinon de la naïveté due à son inexpérience.

Il s'est libéré de la classe ouvrière dans laquelle il a consommé son enfance. Il a désiré la disparition progressive de ses racines, et subi la violence que cela a provoqué. Il est devenu employé-cadre grâce à la vivacité de son esprit et à son opiniâtreté. Il a découvert la violence, qui dans ce nouveau milieu s'assume telle.

Il est devenu professeur dans un lycée où la grande majorité des élèves ne connaissait que les stars de la chanson et du porno. Il a tenté de les éduquer à la culture traditionnelle du pays dans lequel ils vivaient. Il a très vite compris que c'était inutile : pour eux cette culture était morte. Il a tenté de les confronter à la violence, à la nécessité de sa compréhension. Il a tenté de leur faire accepter les valeurs morales traditionnelles. Il a tenté de développer en eux un embryon d'esprit critique. Il a dû renoncer dans bien des cas. Pour autant, il ne s'est pas résigné.

Il a cherché du travail et n'en a pas trouvé.

Il s'est évidemment plongé dans le piège social inévitable, celui d'un quelconque rassemblement d'hommes et de femmes abaissés à la fabrication et la vente d'un quelconque objet. Il s'est diminué avec eux à la maîtrise de la Technique — force d'une vie vaincue, nouvel objet culturel qui domine les principaux lieux de la communauté :

- l'entreprise qui le fait vivre,
- la maison dans laquelle il vit,
- la rue, qui est le chemin de l'entreprise à la maison.

Il entre, bandé par l'enthousiasme, dans le corps immonde de la Technique, salope qui parle une autre langue lorsqu'il a le dos tourné, fée d'une absolue beauté lorsqu'il pense y jouir ; mais c'est un aveugle qui jouit et un mort qui se retire. Il se retrouve dans la position exacte de son père, jadis ouvrier, mais doté d'un salaire mensuel plus élevé, car le coût de la vie a augmenté. Les bureaux sont ainsi remplis de cadres accrochés non pas aux murs mais à leurs postes, comme autrefois les églises rassembleraient leurs ouailles, comme les usines exploitaient l'ouvrier crasseux et remplaçable, comme aujourd'hui les stades et les salles de cinéma et de télévision conditionnent la foule à la sortie des bureaux.

Il n'a pas trouvé de travail et a commencé à mendier dans les rues qu'il traversait quand il était étudiant. Il ne comprend pas pourquoi personne ne l'aide à trouver un travail, alors que ça a tant d'importance. Il ne comprend pas ; il culpabilise.

Il souffrirait moins s'il pouvait exprimer sa violence, seul comportement qui lui donnerait l'impression d'exister : il rugirait, il ferait du spectacle, il serait applaudi.

La violence puise sa force et sa constance dans l'instinct animal comme dans les puits de l'inconscient individuel. Elle s'exprime avec voix dans mille expériences collectives qu'il a observées : il serait hooligan, se nommerait Christopher Jones complètement bourré dans une tribune de Manchester ; braillant sa haine du camp adverse, seul dans sa crasse intellectuelle, universel dans son comportement même à jeun. Il aurait la honte liée au corps, le sang séché sur la bouteille, la fierté d'un homme dont les couilles doivent être vidées. Il serait manifestant, apprenti casseur encagoulé, une barramine à la main pour y arriver — dans le bonheur.

La violence est traditionnelle. On a élaboré des institutions pour elle. On a légitimé le recours à ses préceptes les plus radicaux. D'ailleurs, il applaudit lorsque l'État tue un assassin d'enfants, un violeur de fillette. Il se sent comme la pensée armée, le bras vengeur, il est fier d'appartenir à la société qui tue. Il applaudit à tout rompre, il hurle qu'il est satisfait, que ça ne lui rendra pas sa fille, mais qu'il est satisfait. La justice a parlé, dit-il.

Il se ment lorsqu'il pense qu'il ne se connaît pas ; c'est un homme assez lucide pour évaluer chez chaque personne qu'il rencontre la quantité de haine qui va le faire devenir un ami ; dans les événements du monde la couleur de la violence pour savoir comment agir lorsqu'il est confronté à elle.

26. Grandir est une affaire ratée

Il échoue dans toutes ses tentatives pour devenir adulte. Il n'entreprend que le corps lisse de la monotonie, qui ne se débat plus depuis longtemps.

Ses parents l'ont élevé dans le respect de certaines valeurs comme la politesse, la gentillesse, la non-violence. Il est conscient du bien qu'il possède, il survit à une époque difficile, il a de la chance d'être encore vivant.

Il sait pourtant que les gens qui assassinent agissent plus loin que lui. Il lui arrive d'envier leur volonté ; il ne saurait soumettre la réalité à ses désirs les plus vils.

Il sait aussi que les gens qui tuent agissent dans la folie du moment ou dans la folie permanente. Les gens qui tuent plongent leur corps et leur âme dans l'abîme. Les gens qui ont tué sont sortis de leurs obligations ; ils se sont aussi refusés tout accès à la connaissance d'eux-mêmes. Leurs actes ont dépassé leurs pensées. Les gens dont les pensées sont égales à leurs actes tueurs sont des monstres qu'il faut enterrer vivants.

Il est encore au bureau. Le soleil s'est abrité derrière une épaisse couche de nuages. Il contemple son écran d'ordinateur ; il oublie d'admirer la merveille technologique

qu'il utilise quotidiennement pour son travail. Il se voit dans une forêt ou une rue sombre, il aperçoit un couteau dans sa main alors que son corps est dans la ville, la nuit. Il oublie l'air qu'il respire, il halète dans le dos d'un homme qu'il tient et qu'il vient d'égorger. L'homme est tombé, son sang coule sur le trottoir entre quelques déchets.

Penché sur son cadavre, le regard dans le regard fermé, il se souvient de ses modèles. Il interprète son geste à la lumière de leurs gestes anciens ; il suit la trace d'un mouvement dans l'Histoire, d'un désordre clairement assumé ; il perçoit l'éternité de son geste, la chaleur qui se répand dans le bras qui vient de frapper, le sourire qui s'en échappe.

Il est assis à son bureau, il regarde ses mains. Comme ce serait drôle ! On verrait sa photo à la télé ou son corps allongé sous une bâche blanche. On dirait de lui qu'il est un fou. On aurait l'impression de le connaître. Il serait célèbre.

Il n'a pas reçu cette éducation à la violence et il s'en félicite. Il n'a pas subi de traumatisme psychologique qui l'aurait malgré lui précipité dans l'indicible. Il est un être normal traversé de temps à autre de pulsions destructrices qui assainissent son état d'esprit.

Il n'a pas reçu la folie dans ses gènes et il a de la chance. Il a reçu de l'intelligence froide qui lui donne également les moyens de tuer ; de perpétrer le crime parfait, avec un peu de chance.

Il sait que s'il tue, il ne s'en remettra pas. Cet acte ne causerait pas sa folie, non, mais le sentiment invincible de la détestation de soi, l'effondrement de ses critères moraux, l'éclatement de sa personnalité.

Il est un homme trop rationnel pour considérer la folie comme la distinction suprême qu'un Dieu irréel accorderait à une race d'élus. Il est trop gentil pour considérer le meurtre comme une solution à ses problèmes ou comme une fin en soi. Il s'ennuie, mais non pas au point de désirer la mort d'autrui. Il préfère de loin aller voir au cinéma des vrais gens se faire descendre pour de faux.

Il est capable de voir les assassins comme des êtres tout à fait responsables et dignes d'attention ; des hommes à part entière qu'il faut punir pour leurs actes abominables ; des gens pour qui la loi et la morale de la communauté n'ont plus de sens. Des gens somme toute estimables, qui auraient une longueur d'avance sur le commun des mortels.

Depuis qu'il pense aux assassins, il les assimile à des amis qu'il voudrait aider. Il leur trouverait un travail dans son entreprise ; ils pourraient liquider quelques-uns de ses collègues qu'il déteste tout particulièrement.

Il n'ose imaginer leur culpabilité.

Il ne veut pas cependant ressentir de la pitié pour les criminels qu'il a pu, à un moment donné, côtoyer de plus près, soutenir dans leurs actes, supporter dans leurs pires

égarements. Il n'éprouve plus cet étrange attachement pour les monstres. Un sentiment de gêne lui sert la gorge lorsqu'il se remémore les gestes d'amitié qu'il a pu commettre envers eux. Il se souvient de la tristesse qui lui servirait le cœur lorsqu'un ami assassin se faisait arrêter. Il ne conçoit plus aujourd'hui la pitié comme un baume sur le cœur du condamné, il conçoit la justice pour les êtres opprimés comme pour les oppresseurs.

Il ne veut tuer personne, ni enfants, ni assassins. Il s'estime loin de toute vengeance personnelle, malgré les coups du sort, les cauchemars. Il s'estime étranger aux mondes de la folie et du meurtre. Il espère simplement rentrer chez lui ce soir, sain et sauf.

Il comprend, dans cet accès, que l'éducation qu'il a reçue n'a pas réussi à combler les trous de sa connaissance de lui-même et d'autrui, qu'elle est dans l'incapacité de l'aider à faire face à la violence la plus naturelle comme la plus personnelle.

L'éducation des autres est un mystère et un miracle. Toutes les personnes qu'il croise ou connaît ont été élevées dans le principe apparent de quelques valeurs utiles à un instant donné. On a transmis à cette femme l'amour de la terre et le respect qu'on lui doit ; on a donné à cet homme les moyens de combattre ses démons par la prière. On a convaincu cet enfant que la seule issue pour lui était le suicide. On a dit à ces gens : « La vie éternelle vous attend sur Véga ! » et on les a tués. On a mis un fusil dans les mains de cet adolescent pour qu'il libère son peuple en mourant. D'autres ont eu le travail à 10 ans, la chance de la culture ou la télévision toute la journée. D'autres ont eu la drogue pour l'oubli, le crime pour la victoire, le sport pour vaincre le principe du doute en soi. Lui, il a eu l'inaction, l'ennui et ses venins. Eux, ils ont reçu l'amour et en ont fait un tabernacle. Toutes les personnes qu'il croise ou connaît ont grandi et découvert les principes et l'organisation du monde. Chacune d'entre elles a décidé de s'y faire une place, selon ses moyens, et sa lucidité. D'autres ont tué pour qu'on les comprenne, pour qu'on les délivre de leur ennui en les tuant.

Les gens ont fait leur éducation devant la télévision : l'ennui les a conduit sur le chemin de la consommation comme acte libérateur. Il s'estime quant à lui éduqué par l'ennui, dans l'ambition ultime de la création.

Il a grandi, découvert des choses, appréhendé de nouvelles idées et conceptions. Il a fait face à de nouveaux mystères, qu'il a réussi à élucider, concernant les autres et le monde. Il s'est attaché à grandir, en essayant d'être lucide le plus possible, il s'est attaché à lui de nouveaux sentiments, de nouvelles façons de voir ; de nouveaux amis qu'il a essayé de comprendre et d'aimer. Il est devenu plus adulte, mais il n'en est pas certain. Que doit-il faire pour s'en persuader ?

Il vieillira encore et fera peut-être un enfant. Il sera homosexuel, hétérosexuel, célibataire, concubin, marié, divorcé, séparé, jeune, vieux, près de mourir : il aura l'en-

fant qu'il désire si la loi l'autorise à le faire ou bien à l'adopter. Il aura le droit de l'éduquer si la loi l'autorise à devenir ce parent qu'il veut tant devenir. Il s'emparera de l'enfant et l'emmènera sur le chemin de la raison comme un dieu, de la morale comme un référent. Il fera de lui un être meilleur.

Qu'il fasse un enfant, c'est aussi un danger, un risque d'accoucher d'un assassin. Il en est conscient et se dit pourfendeur du hasard. Il s'appelle Espoir Existant, œuvre dans ses mains, Prométhée Reproducteur. Il a l'avenir pour lui-même, son corps et son désir envahisseur de son esprit, la volonté et le besoin de sentir dans ses bras un petit être qui vient de lui, son corps ou son désir.

Il se veut, par ses actes publics, éducateur d'autrui comme les gens vont au cinéma, lieu commun culturel, expression de l'ennui sous le masque du divertissement : il veut l'originalité de ses idées dans leurs esprits comme une banalité, l'évidence de ce désir de changement parvenue à la conscience la plus claire. Il se veut comme un achat compulsif, comme une liberté nouvelle qu'on achète les yeux fermés, la révélation d'une autre existence.

Il veut la réussite d'une entreprise qu'il est incapable de diriger seul, aujourd'hui comme demain, puisqu'il ne s'est pas attribué de moyens dans l'action véritable, la pratique de la morale qui le transporte.

27. Une fin provisoire

Il entend dans sa tête la cloche du lycée qui sonne la fin des cours. Il se lève le sourire aux lèvres. Il quitte son bureau, il est tard.

Il joue avec ses pensées qui balancent dans sa tête entre le présent et le passé. Il recule à grands pas vers un futur qu'il pressent compromis. Uniforme sur le dos, dans sa voiture il monte pour conduire un peu sa vie ; avec des roues, c'est plus facile. Il s'entoure les bras d'hommes et de femmes qui roulent aussi dans des cages, et le soleil se couche.

Il va rejoindre Paris la ville, campagne le désert et la tranquillité, pollution l'air et l'eau. Il va rejoindre son vertige prochain, le rêve aussi de l'enfant.

Les routes sont belles par endroit, les arbres secouent leurs plumes dans le vent froid. Des oiseaux tombent sur les toits des voitures, et dans les fils l'électricité plie sous son poids. Demain les branches des arbres morts seront sur le bitume, car toute la nuit le feu aura brûlé dans les cris des hommes transportés par les fils.

La nature semble avoir continué de vivre, travailleuse salariée, sous le regard cruel de l'homme enfermé dans sa propre nature.

La radio chante à l'oreille de l'homme enfermé dans sa voiture. L'homme à l'oreille collée tourne dans les virages, espérant voir le soleil, de l'autre côté.

Il y a dans cette tête penchée sur l'avenir comme un miroir une idée dépassée : il va passer une bonne soirée sans s'ennuyer, en regardant à la télé une émission de variétés présentée par un homme au regard hébété. Il y croit sans se retourner, il y pense encore quand il est arrivé, mais c'est en entrant dans son appartement qu'il prend conscience, regard perdu, de ses errements. Le soleil s'est couché.

Il ne peut pas, c'est impossible, passer une soirée agréable, le visage plongé dans la lumière d'un écran rempli d'images, d'idiots, de mots imbéciles qui remplissent ses oreilles de purin, de violence et de sexe, de couleurs vives enfin, qui l'hypnotisent. Il ne peut pas, c'est entendu, relever le défi d'éteindre le téléviseur, et d'aller lire un livre, sortir au loin dans la forêt se balader, aller danser, boire et rencontrer des gens pour parler, vivre une histoire qu'il écrirait. Il a déjà essayé, il n'y est pas arrivé. Il a trop le réflexe d'allumer la télé lorsqu'il s'ennuie. Il n'a pas le courage de faire autre chose. C'est l'une de ses quelques habitudes de vie. Et puis sans la télévision il s'ennuie. Il est comme les couples jeunes, vieux et hétérosexuels, normalisés par l'habitude de la vie en majorité : la télé ne mène à rien mais rien ne s'amène sans la télé. C'est un bel adage enseigné dans tous les foyers, à l'heure du journal télévisé. Il ne peut pas considérer comme réelle l'absolue reddition de toute capacité de réaction.

Il réfléchit aux diverses occupations qu'il pourra saisir — dans un élan vers un but — et trouve sa voiture arrêtée à un feu vert. Il semble l'avoir quittée, dans ses pensées sans cesse retournées vers le passé terrible qu'il vient d'affronter — une journée de travail — comme vers le futur qu'il pressent compromis. Il sait que son corps vient de supporter l'absence de son esprit ; il se doute qu'il vient d'éviter un vertige, une aisance de son cerveau hors de la poix où il baigne ordinairement. Il redémarre sous les hurlements des hommes entassés derrière lui.

Il sait qu'il s'arrête provisoirement de penser et qu'il vit le début de ce qui semble s'apparenter à une réaction physiologique, un arrêt brutal, une fin intervenue trop tôt.

28. Un passage hors du temps

On ne sait pas où il est, ce qu'il devient. Il est peut-être chez lui, en train de se préparer un bon repas ou dans un restaurant avec quelques amis. Il est seul dans un bar où il ne vient jamais ou il est en train de faire l'amour à une femme. Il fait du sport, il s'habille dans les vestiaires, il lit le journal dans le métro. Il est tard, il faut qu'il aille travailler ; il est tôt, il vient de se lever. Sa femme n'existe pas, elle est partie. Son amant s'est suicidé. C'est l'heure de son mariage et il ne viendra pas, sa mère est décédée, il n'a pas pu la sauver.

Il ne comprend pas certaines choses, certaines attitudes, et des comportements quotidiens, des sourires, du vent,

du silence : il passe sur un pont, l'eau s'écoule ; d'où vient-elle ? Il s'étonne du sens de ses pensées comme du sens réel de ce qu'il vit ; il élabore des théories passagères. Il classe, il liste, il répertorie les êtres qu'il aime et les gens qu'il déteste. À chacun d'eux, il attribue un sens, une parole, un comportement. Il en déduit des phrases qu'il récite tout haut.

Dans sa tête s'amoncellent des nuages ou s'étend une éclaircie. Le monde est un mystère, pense-t-il, sûr de son cliché. Un inconnu passe à côté de lui ; il lui colle une étiquette sur le front, lui accroche une pancarte autour cou, lui attache un poisson dans le dos. Seul, dans la nuit, en plein jour, amoureux, malheureux, parlant même, il réfléchit aux choses bonnes ou mauvaises, et attribue des notes.

Il est impossible de faire le tour de la question — quelle question d'ailleurs, y en aurait-il une qui résume toutes les autres, y aurait-il une parole qui surgisse du néant pour résoudre chacun de nos questionnements ? Il est comme les autres, il croit pourtant le faire, ce tour de la question, comme il ferait le tour du pâté de maison en courant s'il était un peu sportif.

Il devrait faire ce tour, se dégourdir un peu, courir dans ce quartier qu'il connaît si bien, et puis s'aventurer dans des ruelles étroites, des cours silencieuses, des jardins enchantés. Décrire la réalité en recourant à mille banalités, découvrir des mondes nouveaux et les faire passer pour les siens propres, et revenir chez lui, essuyer ses semelles sur le paillason, s'asseoir, répondre aux murs éternellement muets.

Il devrait s'amuser, il n'a pas le temps, il pense. S'il ne pense pas, il pense qu'il rate quelque chose ; qu'un monde se dérobe derrière les écrans, sous ses pieds, dans sa main lorsqu'il serre la main des gens. Washington contrôle les actes et Hollywood leurs représentations ; il sait qu'il n'a aucune inquiétude à avoir, de ce point de vue. Il habite à Paris, ville détruite où les hommes et les femmes aiment renoncer. Il ne pense pas le monde, il est pensé pour lui. Il est le même partout, et dans toute occasion. Finalement il s'amuse. Il ne veut plus élucider la complexité du monde, il a même toute confiance dans le temps qui joue contre lui. Il est serein, et le monde entier lui ressemble.

29. Un recommencement

Le lendemain, il se lève avec des courbatures. La sonnerie du réveil vient de lui faire ouvrir les yeux. La lumière pénètre son appartement. Il faudra qu'il change de lieu pour dormir — ou de rideaux. Ils sont sales et leur bleu s'enlaidit. Il se tient droit devant l'adversité qui prend corps dans la journée qui se tient debout devant lui. Il se sent malade, il a fait un cauchemar. Un enfant saute à la corde et se prend les pieds dedans. Il tombe et sous lui le plancher se fend. C'est blanc comme de la glace et le silence dans sa tête se fait dans son sommeil. Le plancher se brise en morceaux qui tombent, le ciel s'effondre autour.

Le rêve s'arrête quand l'enfant se met à pleurer dans le néant obscur.

Il regarde dans l'armoire à pharmacie. Il ouvre un placard de bois blanc contreplaqué et voit de petites boîtes en carton et des cylindres en plastique contenant des capsules. Il en prend une, arrache la pellicule d'aluminium qui la recouvre et niche le bonbon rose dans le creux de sa main. Il sort de la salle de bain et va dans la cuisine remplir un verre d'eau. Il met le comprimé dans sa bouche et boit le verre.

Il s'agit d'un médicament puissant qui lui rendra l'équilibre qu'il a perdu dans sa tête. Il ne sait pas ce que ce comprimé contient mais il a confiance, car à chaque fois qu'il en prend un, il sent un enchantement dans sa tête.

Il sort de la cuisine et s'assied à la table de la salle à manger. Il ouvre la petite boîte en carton et déplie la notice. Il voudra connaître *une bonne fois pour toutes* les effets secondaires du médicament qu'il avale tous les jours et tenter de remettre la notice à sa place. Cela sera difficile mais il le veut alors il lit « gonflement des jambes, augmentation de la pression interne de l'œil, rougeur des joues, diarrhées, insomnies, hypertension artérielle, palpitations, ulcères, sécheresse de la peau et des muqueuses, dérèglement du pancréas, céphalées » et replie la notice si maladroitement qu'elle ne rentre plus complètement dans la boîte.

Il se lève et l'élan de sa tête hors de son corps, la douleur qui lui semblait mortelle, il les ressent dans toute leur acuité ; il imagine avec les Dieux le départ de son âme dès le point culminant de sa douleur, il se lève et semble connaître l'émerveillement de la révélation du secret de la santé.

Il connaît l'émerveillement de la tranquillité que le médicament lui donne dans sa tête. Il rend grâce à la magie de la chimie qui l'a délivré du mal encore aujourd'hui. Il se lève, et tombe à genoux, mains jointes, sur le plancher qui ne lui fait pas mal car c'est de la moquette. Il regarde le plafond — il ne le touchera pas, il est trop loin. Il sourit, l'esprit rempli du bonheur de son mal survivant ; il se dit heureux.

« Je suis heureux. »

Sa voix creuse un trou dans le silence de l'appartement dans sa tête. Il introduit lui-même, dans son environnement, le virus de sa voix étrangère. Cela fait drôle, il rit, il y a tant de jours que personne n'a parlé ici, que personne n'a ri.

Un trouble l'empêche de continuer. Il s'assied et se tait. Il a des images devant les yeux avec le soleil d'été de son enfance, les jours chauds de juin lorsqu'il allait à l'école, à pied, jouer, s'amuser, ne rien faire, et rire avec ses camarades. Il se souvient de l'ambiance de ces jours. Il se dit c'était bien. Il le dit, le prononce.

À nouveau sa voix perce le plancher de l'appartement, le plafond, les murs, les meubles. Sa voix traverse les fenêtres et s'épanouit dans la rue. C'est un ange qui le regarde. Il se sent heureux, mais ce n'est pas pareil.

Sa voix soudain s'éteint. Il se détend. C'est l'effet du médicament. Il doit prendre sa douche car le bureau l'attend.

Il n'allume pas la radio. Il se souvient des informations de la veille. Il compte le nombre de maladies mortelles qu'il n'a pas. Il se dit chanceux de n'en avoir aucune. Il énumère les cadavres qu'il aurait pu devenir dans les informations.

Au creux de celles-ci comme dans un berceau, son sang dans un écrin pour sa célébrité posthume, sa voix hors de son corps déchiqueté s'exprime, son cadavre traverse des écrans publicitaires et toutes les guerres, toutes les marques, rien n'échappe à son imagination, les journalistes prononcent jusqu'à son nom en pleurant.

Il aurait pu PARLER, l'accident qu'il a vu sur l'autoroute, la voiture encastrée dans le corps de l'enfant qui ne parlera plus JAMAIS et pourtant sa mère est là à ses côtés (certes morte), il aurait pu ÉCOUTER, l'accident qui s'est passé là-bas où il n'était pas, au volant d'une voiture en pleine forme, plein d'essence, dans la gorge aussi de ceux qui sont morts sous les roues de leurs propres véhicules. Mais il est maintenant en pleine forme sous la douche à se savonner le corps vierge, jeune, d'un homme encore en érection, et c'est dramatique d'être ainsi perdu sans sa voix.

Il tousse, il a mal à la gorge. Les événements le soir se poursuivent dans un ordre qu'il connaît par cœur, les événements des voisins du dessus qui tous les soirs transportent leur lit d'un bout à l'autre de leur chambre, les événements du voisin seul qui se masturbe tard le soir si bien qu'il l'entend même jouir avant lui. Tout cela lui fournit le fond de son quotidien, et des piliers d'habitudes sur lesquels sa raison vacille à force de se sentir immobilisée.

Il ne sait plus très bien si c'est le soir ou le matin. S'est-il levé lorsqu'il faisait jour ou quand le soir tombait ? Il se voit sous la douche, dans son lit, il vient de préparer du lait chocolaté. Il réfléchit quelques instants (il est debout, son menton dans une main tandis que l'autre s'accroche à son bras opposé, il fronce les sourcils), il décide que c'est le soir.

30. Retour sur un passage oublié

Il a croisé un ami sur la route. Il sortait de son véhicule pour entrer dans une boulangerie, il a bousculé un homme qui s'est révélé être un ami.

Patrick l'a tout de suite reconnu : il a souri et lui a tendu la main. Il a fait la même chose, étonné mais heureux de rencontrer un visage familier.

— Patrick !

— ... !

— Comment vas-tu ?

— Bien ! Ca fait longtemps hein ! Et toi ?

- Bien bien ! J'allais chercher mon pain !
- Tu habites dans le coin ?
- Oui, à cinq minutes en voiture. Et toi ?
- À dix minutes à pied !
- On ne doit pas être bien loin l'un de l'autre alors !

Patrick a retrouvé un ami du lycée. À cette époque, ils étaient très soudés. Il était là lorsqu'il avait des problèmes sur un exercice de mathématiques. Ils riaient forts dans la cour, et se taquinaient gentiment sous les douches après le sport.

Patrick est plus grand que lui, plus costaud. Il a les cheveux très noirs, très courts aussi. Il est assez beau dans son genre. Il se souvient d'avoir vu le sexe de Patrick sous l'eau qui coulait ; dans son souvenir, c'était un homme bien fait. Peu après le lycée, Patrick s'est marié à Nathalie ; lui s'est marié à Sylvie, mais beaucoup plus tard.

Ils ne se sont pas vus depuis 5 ou 7 ans. Ils s'étaient oubliés entre temps, sans jamais se regretter réellement, et aujourd'hui le souvenir de ce visage devant lui se mêle à la réalité. Il sait qu'il ne saura plus quoi lui dire dans quelques secondes. Il sait que Patrick éprouve aussi cette gêne. Leurs regards s'entendent au-delà de leurs paroles. Il est fasciné par la puissance de communication que deux êtres peuvent déployer lorsqu'ils désirent se quitter.

D'ailleurs ils se quittent, et c'est déjà trop tard pour se souvenir ensemble des émotions du passé. Il reste seul au milieu du trottoir. Des gens pressés passent à côté de lui, le frôlent. Il ne fait pas attention à eux, il est parti dans sa tête, où il retrouve son passé.

Le passé, il le connaît depuis qu'il a quitté son pays natal pour venir s'installer dans cette ville, dans cette région (campagne, « petit coin de terroir », petite ville de province) remplie de bonheurs qu'il ne connaîtra plus jamais, un passé d'amis naturels et de soucis d'enfant. Il entend encore leurs rires, il se revoit avec eux dans la cour de l'école, il fait beau autour et au-dessus de lui.

Un vertige comme un éclair venu du ciel, la sensation de la terre qui tombe de ses pieds jusqu'au cœur, une réelle « montée » de quelque chose de vertigineux dans son corps en proie à la maladie, et il chute sur le trottoir, sur ses genoux et ses mains qu'il écorche, le voilà sur le flanc gauche, il a la tête entre les mains et le ciel continue de tourner autour de lui. La terre est au-dessus de lui.

- Vous ne comprenez pas, il faut qu'il brûle, qu'il brûle... qu'il disparaisse.
- Je comprends, il ne doit rester que des cendres...
- Un corps, flottant dans la rivière comme des cendres qui se dispersent dans le courant...
- Une disparition programmée...
- On a jeté les cendres, on a tué cet homme...
- C'est cela : je reprends confiance.

C'est une nouvelle chance pour lui, que ce vertige se termine, que cette maladie soit éradiquée, et qu'il reprenne

enfin ses esprits. Quelques personnes l'entourent et le regardent, inquiets parce qu'il ne se relève pas ; son corps est tremblant, la pensée qu'il doit revivre le pétrifie.

Il est immobile dans le fauteuil. Une émission de télévision crée dans la pièce un fond sonore dépourvu d'ampleur. Il a la tête dans les mains. Sa respiration est lente, mais tendue. Il n'a pas mangé depuis qu'il est rentré du travail.

Ce sont des soirées entières sans s'alimenter. Il n'en a plus le désir, ni la force. Il ne pourra bientôt plus se regarder dans la glace, il aura tellement maigri. Il regarde la télévision, il travaille sans cesse.

Chaque semaine de travail l'épuise un peu plus. Ce sont des journées entières qu'il oublie dès qu'il vient de les vivre. Il ne pourra bientôt plus faire face à ses regrets : il ne s'en souviendra pas. Seules ses peurs resteront. Il travaille sans cesse.

Il se lève de temps en temps et marche dans le salon pour ne pas s'ankyloser. Il erre dans le désert comme une bête sauvage à la recherche d'un point d'eau. Il s'assied à nouveau et tente de se noyer en regardant la télé. Il y arrive.

Il se rappelle son impuissance à l'ombre des chefs et son sourire si franc pour ne pas leur avouer qu'il les hait. Dans son fauteuil il s'en veut de sa lâcheté et de ses résignations ; il aimerait renoncer à ce poste qui le fait vivre et reconquérir à l'extérieur du jeu les armes de la liberté citoyenne, sous un pont.

Il plaisante à son tour, dans la détresse qui est la sienne, du manque de temps qui le sidère, du manque d'argent qui l'oblige chaque matin à se déplacer, et des hommes comme lui, que l'amour n'a pas encore touchés. Il lui faudrait des idées pour vivre, il lui faudrait un livre contenant un univers, un descriptif de la réalité telle qu'elle n'a jamais été, et dans ses yeux une nouvelle certitude, dans son esprit l'avis libéré d'un homme intègre, un journaliste, un philosophe, un écrivain à l'éloquence entendue, reconnue et si usée qu'elle s'effondre sur elle-même et sur ses vomissements.

Dans l'air flottent des éléments de déception ; une formidable évidence entre dans ses oreilles pour lui parler de la journée qu'il a passée et de celle, idéale, qu'il aurait dû passer. Il lui faudrait le soutien permanent d'une pensée qui ne s'écarte pas de sa réalité personnelle. Il travaille sans cesse.

Il lui faudrait, il en plaisante mais ça l'attriste, la réalité d'un ordre nouveau, la définition d'un monde sous les traits d'un grand traité et la novation d'un concept d'absolu, l'adéquation parfaite entre lui et le monde tel qu'il le rêve, l'affleurement de la sensibilité au niveau du sol et de la peau, un destin que la parole d'autrui n'aurait pas falsifié.

Le nouvel ordre qu'il réclame à grands cris du cœur et des bras qui travaillent, sera-t-il écologique, amoureux,

sexuel ou économique ? Il sera étalé dans les gazettes, colporté par des bouches oisives ; il sera le fond d'une pensée rebattue, en adéquation parfaite avec ces éléments dans l'air autour d'une poubelle ; il transposera toute la splendeur de l'Idée sur l'éclat de quelques clichés hors de la vie réelle.

Il constatera l'abîme sous les pieds des prétendus érudits et la profondeur des ravins à la sortie des studios de télévision. Il évaluera le nombre, à la jumelle, de cadavres conversant dans le fond commun de leur oubli de la raison et du monde.

Il expérimente : il approche lentement de ces nouvelles défaites, dont les bourgeons sont sur la langue et les écrans. Il les regarde de près : dans ses yeux ils grandissent. Il les apprend par cœur ; leurs paroles le rassurent. Dans son ignorance, il n'est pas bafoué.

Vu de trop près la lumière noircie de l'écran lui fait mal, les paroles insensées lui percent les oreilles et il pleure, c'est arrivé l'eau sur son visage, il se replie en tentant d'oublier. Il voudrait bien élaborer des mots stupides et qu'on l'écoute ; s'il avait un nom, il suffirait de quelques connivences pour percer ; il suffirait de quelques compliments habilement placés dans des oreilles importantes. Il suffirait d'habiter Paris et ses turpitudes, il suffirait de vivre sur les derniers restes de son honnêteté. Il en est conscient, il n'a pas le cœur à ces jeux, il préférerait élaborer dans l'ombre une parole et mourir avec elle.

Il est avec eux, vivant seul, corrompu par le monde qu'il renforce chaque matin, vivant seul, absorbé par le flux de mensonges qu'on émet pour sa joie, vivant seul et travaillant sans cesse, pour son contentement. Il est nourri, le groin dans l'auge, comme on aime qu'il consente, amoureux du peu de paroles qu'il perçoit, et sa force se perd dans ces éléments de déception, de découragement.

Le corrupteur se dévoile sur les murs, sur les écrans, dans les journaux pour annoncer son plan social, la faiblesse de sa puissance à ne pas retenir la pauvreté de rester dans ses bras, et d'ailleurs il s'en fiche. Le corrupteur est un érudit qui use de mots compliqués pour défendre la « non-pensée » qu'il assène d'autant plus facilement que les journalistes la répètent pour rendre le corrupteur amoureux. Le corrupteur a expliqué qu'il est normal qu'il domine puisque le monde puissant le connaît, l'admire, et le sert.

31. Un rêve

Il se couche seul ou dans les bras d'une personne qui le tient pour son amour ; il l'embrasse ou ne l'embrasse pas. La fatigue le prend comme on jette un cadavre dans un fossé boueux. Il va se reposer ou n'y arrivera pas. L'enfant s'est éloigné de ses rêves, mais une musique qu'il n'a jamais entendue l'a pénétré. C'était la nuit, et l'univers

autour de lui a basculé dans ce néant qu'il ne connaissait pas.

Cette nuit, alors que dans un rêve il créera la seule musique qui vaille pour son cœur amoureux, solitaire, il ne saura pas la retenir et le matin le verra la tête vide de tous les bonheurs qu'il avait rapportés.

Il s'endort au son de la musique de la radio, de la respiration paisible de la personne qui le tient dans ses bras. Il rêve de pays lointains — n'être pas ici se dit-il — et seul dans sa tête comme dans ce lointain qu'il désire, imagine la solitude la plus profonde, respire un autre air ; mais peut-il être aussi heureux que cette nuit dans les bras de la personne qui le tient pour son amour ?

Il ne sait pas que cela est impossible pour lui, homme de petit corps sans intérêt autre que l'imagination qui la nuit le tient vivant.

Cette musique si belle, il l'a quittée. Il s'est redressé dans le lointain du matin, ivre du plaisir qu'il a eu ; il s'est réveillé illuminé d'un jour nouveau. La nuit est passée, il est encore vivant. Il regarde l'homme ou la femme qui dort encore à ses côtés. Ils se sont oubliés durant ces quelques heures. Il rêve les yeux ouverts. Le temps le presse de toute part. Il se lève et constate impuissant les déchirures dans ses rêves, les courbatures dans ses membres engourdis, la mort d'une illusion.

Il recommence l'absurde ballet du début de journée.

Il réfléchit dans sa voiture. Des idées lui parviennent. Il se désire intelligent et créatif. Il aimerait qu'on parle de lui. Il oublie la musique dans sa tête qu'il ne pourra jamais retranscrire. Il rêve de mots qu'il écrirait. Il rêve de livres qu'il publierait. Il rêve d'une portion de lui-même dans des mains d'inconnus. Mais au feu rouge, au vert en démarrant, en roulant dans les rues qu'il connaît par cœur, il réfléchit trop. Il se prend pour l'écrivain qu'il ne sera jamais. Il imagine le lecteur heureux des pages qu'il a données. Il imagine son espoir, la tête plongée dans ses mots et ses humeurs, il imagine sa joie devant le sang dans sa tête, devant les paysages inaccessibles et les époques révolues. Il imagine sa recherche de l'action, de l'amour et du temps. Il devine son envie de violence ou d'étonnement. Il rêve d'une femme retournée comme un gant. Il rêve d'un homme bouleversé jusqu'à l'érection. Il rêve d'un enfant ému jusqu'à la rage. Il voudrait ses peurs éloignées.

Il aimerait qu'on comprenne avec lui sa détresse, sa révolte, un univers que chacun doit percevoir dans son royal isolement ; il aimerait déchiqueter l'époque avec des hommes et des femmes pourvues de sourires larges et de mains enrégées.

Il roule encore sur le bitume et les images devant lui défilent à toute allure. C'est un lecteur assidu qui lit les livres dont on parle. On est un esprit sans esprit, une personne impersonnelle qui réclame tout le temps qu'on l'écoute. Il faut faire comme On dit. Il le fait. Il entre dans une librairie qu'il connaît, et se plante devant les livres bien rangés qui s'entassent sur les meubles et l'écoeurent déjà. Il voit

des noms qu'il connaît parce qu'On lui en a parlé, alors il se dit que ces auteurs dont On parle, ils sont forcément bien. Il tend une main vers l'ouvrage au nom connu.

Le voilà disparu dans l'insignifiance et sa masse, tel ouvrage ou tel autre, équivalents dans le poids, le ton, le nombre de mots, la célébrité dont l'auteur va jouir. Le voilà homme de masse, affligé par le sort qu'On lui fait.

L'homme de masse a l'esprit forgé par l'ignorance et les convictions dictées par les journalistes en vue. L'homme de masse ne connaît pas la littérature. L'homme de masse connaît les livres qui se vendent. L'écrivain célèbre connaît l'homme de masse : il l'imagine devant son écran lorsqu'il passe à la télévision. Il imagine qu'il ne réfléchit pas puisqu'il va acheter le livre mauvais dont il vient faire la promotion à la télévision. Absorbé par la lecture de ses compromissions, l'écrivain célèbre trahit l'homme de masse qui se repaît des mensonges qu'il entend et achète.

Lui, tel homme sans importance comme ses observations ou ses actes, libère dans son esprit le venin d'une réussite nécessaire, par le biais d'un outil qu'il nomme littérature. D'un point de vue littéraire ce n'est rien de nouveau, d'important pour la postérité, hors la croissance de ses revenus, due à un seul effet de mode.

Eux, les gens qu'il côtoie, ne lisent pas et jugent bonne la nullité parce qu'ils n'ont jamais lu et l'achètent, les petites personnes qui travaillent et veulent se divertir en lisant ; eux, le pouvoir d'acheter, bafouent la réalité du génie de la littérature en léchant le vernis bruyant de ses apparitions.

Roman, c'est comme démocratie, une fiction que l'homme de masse applaudit et que le monde puissant consacre en le détruisant.

Arrivé dans une impasse, il se rend compte qu'il doit faire demi-tour, ne jamais écrire une seule ligne qui soit vraie, mentir dans un sourire ruisselant de suffisance, et répondre à l'inculture de ses lecteurs par des lectures à leur hauteur.

Il ne peut pas écrire, rajouter la bêtise à la bêtise, créer des personnages qui ne disent rien, ne pensent rien sinon des banalités qu'ils expriment maladroitement.

L'homme de masse au bureau écrit des messages qui portent de l'information mais pas d'émotion : il entrevoit l'échec dans son acte d'écrire. Il distingue sa peine dans ses doigts, il recule à la pensée de perdre. Il reçoit à nouveau dans son corps l'acte même de la maladie, le vertige tant redouté : l'enfant dans le néant qui s'écroule, ouvre la bouche pour crier qu'il n'est pas seul ici ; des mains sur son petit corps le poussent. La tête lui tourne, il divague en employant des mots qu'il n'oserait écrire, il emploierait presque la parole pour appeler ses amis.

Dans ce cadre dépourvu de toute splendeur l'univers de sa maladie se déploie dans les mots qui disputent cet homme à la réalité : les amis qu'il n'a plus lui parlent au creux des mains, des bouches anciennes se rappellent à son souvenir blessé, des hommes et des femmes sans nom

reviennent en force dans le feu roulant de sa tête ; et par ses yeux il éructe des gloires d'amitié :

Marc, Alain, Virginie, l'univers de cet homme vous appelle,

Jérôme, Gérard et Nathalie, sa bouche n'attend que vos baisers,

De l'aide dans ses mains, des joies et des sourires,

Arnaud, Tony et Isabelle,

Un passé qu'il n'a plus mais vous êtes encore là !

Que faites-vous, animaux sans visages, où êtes-vous dans vos vies respectives, hantez-vous les corridors comme vous hantez les souvenirs, portez-vous le fardeau des esclaves ou la pierre fondatrice du siècle à venir ?

Où êtes-vous, qu'il ne vous voie pas souffrir ! Où êtes-vous, qu'il saute à votre cou ! Où êtes-vous, parlez-vous, êtes-vous vivant dans cette ville qui vous tue ou vivez-vous ailleurs, dans un autre tombeau ?

Il n'a pas d'échappatoire, il faudra qu'il subisse le vertige de ses sens, la mort de sa physiologie : l'univers de la ville qui soutient les membres assassins courbera ses ordures sur son corps affaibli ; il en sera durablement touché.

Avez-vous, êtres-souvenirs, la liberté de vous soustraire à la bêtise, l'habitude, la réalité qui génère ses propres déformations ? Avez-vous la force et le pouvoir dans vos mains, vos pensées ? Avez-vous le temps nécessaire à l'exercice de votre intelligence ? Votre instinct vous aide-t-il, votre corps a-t-il la puissance que vous lui supposez ? N'êtes-vous pas sujets à de terribles maladies ? Contre toute attente, n'êtes-vous pas déjà morts ?

Il se lève, regarde une à une les personnes qui l'entourent, leur beauté, leur concentration, la puissance qu'elles développent au travail. Il se penche pour éteindre son ordinateur et s'en va.

32. Intrusion dans la réalité

Hors le travail, la vie se résume à la nourriture et à la télévision. Entre quelques images, un sexe en érection, des jambes bien écartées, la redéfinition journalistique du monde ; comme à la télévision.

Il se nourrit de télévision. Il assume sa condition d'homme moderne, il s'inflige les désespérances d'un peuple en soumission audiovisuelle. Il s'occupe à écouter et regarder les gens qui *possèdent* une importance à ses yeux, comme à leurs propres yeux. Dans son corps, point d'événements remarquables, dans son appartement, point d'émissions d'images nettes et concises, une simple profusion de liquides vitaux lorsqu'il bave, saigne ou éjacule.

Poisson, il se faufile entre les rayons du supermarché en remuant la queue. Il cherche des légumes et renifle leurs odeurs à l'autre bout de l'allée. Des nageoires il saisit les tomates en grappe mais détachées, les concombres ramollis sur leurs étals. Il espère la qualité de l'objet car sa chair, tendre poisson, ne sera délicate que si sa pitance est ragoûtante. Reniflant d'un œil triste les engins colorés,

il s'écarte et surnage non sans mal vers le rayon aux fruits trop mûrs ou pas assez.

Il espère aussi le goût, la forme et les prix bas des objets qu'il va manger. Il espère se nourrir de produits équilibrés. Il voudrait bien se nourrir de produits frais mais ils sont trop chers. Il leur préfère les plats cuisinés, bien qu'il ne pense pas que cela soit bon pour sa santé. Il sera obligé d'aller consulter son médecin une fois vingt-trois plats cuisinés ingérés dans le mois ; son corps sera celui d'un poisson d'eau salée.

Homme face au téléviseur, il déguste l'industrie et célèbre son laisser-aller. Il acclame les produits qu'il mange et que l'on vante dans son apathie. Il perpétue le scandale d'une société qui s'abîme dans ses satisfactions sans fond.

Il se plante habillé mais bandant dans l'attente des publicités. La télévision est allumée, la peur est éloignée, les voisins n'entendront rien de ses cris de jouissances — lorsqu'il regarde la femme du savon liquide ou l'homme musclé du rasoir à trois lames. Il mange la glace au soja modifié, il ordonne à son ventre de se taire, à son cerveau d'oublier les détails qui l'ont amené ici.

Il ouvre la porte et voit une seule personne se tenir derrière elle, la main prête à frapper encore une fois. C'est une seule personne mais qui peut en être plusieurs ; elle n'est pas limitée à un corps identique tous les jours — une telle arrivée répétée et absurde ne serait à coup sûr pas très bonne pour ses nerfs.

Il se plante nu mais le sexe au repos dans l'attente de la première parole de l'intrus. Dans le cas d'une femme qui ne serait pas la sienne :

— Bonsoir, excusez-moi de vous déranger, je suis votre voisine du premier étage, j'ai entendu crier alors je me suis dit qu'il fallait que j'aille voir — je suis tellement curieuse vous savez, je n'ai pas pu m'en empêcher.

— Vous auriez eu tort de vous priver de cette visite inopportune, j'étais justement en pleine action avec ma main devant un film et c'est certainement un cri de jouissance — pas le mien, je vous rassure — mais celui d'une actrice en pleine action, que vous avez entendu.

— Dans ce cas, je vous demanderais de baisser le volume de votre téléviseur ou la permission de m'asseoir à vos côtés, pour entretenir avec vous, le feu de cette action. Ce soir, je m'ennuie à mourir.

Dans le cas d'un homme qui serait inconnu :

— Bonsoir, excusez-moi de vous déranger, mais vous êtes tellement beau, je n'ai pas pu m'en empêcher, je devais, vous comprenez, frapper à votre porte et me rendre compte, par moi-même, si la beauté de votre sexe correspondait à celle éblouissante de votre visage.

— Vous avez bien fait de venir me voir, je suis sûr que nous pourrions parler philosophie, jusqu'aux dernières heures de la nuit, sur mon lit.

Dans le cas non moins simple, d'une amie qui passerait par-là :

— Salut ! Tu me laisses entrer ?

— Il est tard, je suis nu.

— Charles ! Il faut que nous parlions !

— De quoi ?

— Des choses qui nous arrivent, toi et moi, en ce moment...

— Mais les choses sont ce qu'elles sont, elles passent, elles arrivent et repartent, et j'en ai d'ailleurs quelques-unes à traiter aujourd'hui, tu comprends, j'ai besoin d'être seul et...

— Tu te masturbes trop, Charles ! Sors un peu, va voir les filles...

— C'est trop cher et c'est très laid toute cette chair qui se vend, alors que moi, je ne veux qu'un peu de sexe enrobé d'amour.

— Penses-tu à moi ? Que suis-je pour toi ? Laisse-moi entrer s'il te plaît, tes voisins écoutent notre conversation.

— Je pense à toi, oui, très souvent dans mes activités, mais là je ne peux pas te laisser entrer, je suis pressé, excuse-moi.

— C'est comme tu voudras, Charles. Adieu.

Dans le cas d'un livreur de pizza :

— Bonsoir, j'ai une Orientale.

— C'est ça... Merci...Voilà.

Une demi-heure plus tard :

— Merci pour tout et au revoir.

Quelle vie sublime ! Il laisse les implorations s'échapper de ses yeux qui brûlent d'amour pour tant d'hommes et de femmes, lorsqu'il les regarde sans dire un mot. Il examine ses remords à l'aune de leur innocence. À chaque parole reçue, il doit composer avec l'envie de refermer la porte définitivement.

Il devrait se nourrir de personnes qui lui parlent, les nourrir de paroles qu'il prononce. Il ne devrait plus douter.

Il aimerait entrer par les portes vitrées d'une clinique, aller à l'accueil pour demander un numéro de chambre et prendre l'ascenseur, sortir de l'ascenseur et entrer dans un couloir si blanc, si parfumé d'odeurs inacceptables, et puis dans une chambre où une jeune mère se repose, le petit bébé dort dans le berceau. Il embrasserait tendrement ces deux êtres, tout en pensant au sperme que le père a lancé dans le vagin de cette femme il y a neuf mois. Il maudirait ainsi son obsession charnelle pour la réalité.

Il ne peut pas se passer de la réalité. Elle est trop belle, trop mystérieuse ; elle entoure son corps de ses bras faits de villes, de passants, d'eau souillée. Il aime l'apparence que la réalité lui donne, et la rejette lorsqu'il la sent fabriquée par des hommes qui tentent de le manipuler. Sa liberté est éprouvée à chaque coin de rue ! Sa main de fer est littéralement brisée par le moindre courant d'air. Son champ de vision est limité, son esprit s'embrouille dès la première contrariété et bloque l'accès de celui-ci à la réalité. Il sait ce qu'il rate, tous les jours, mais il se félicite de bien voir, lui, l'homme stérile.

Majestueux corps de femme que celui d'une réalité qui ne s'offre pas à la compréhension, dès le premier baiser. Majestueux hommes que ceux qui applaudissent, chaque jour, la réalité qu'ils ont cernée dans un éclair : un regard de la personne aimée, la beauté d'un paysage qu'ils n'oublieront jamais.

Lui, il regarde pour comprendre, il s'accroche. Il lit pour éprouver, il veut atteindre de son cerveau les piliers qui fondent la morale de cette personne qu'il regarde, en ouvrant la porte qui donne sur l'extérieur. Il voudrait sonder les cœurs dans un regard ; il ne voudrait rien oublier d'eux. Il jouirait d'une telle puissance le premier jour. Le second jour, il découvrirait le sable qu'elle transporte à l'arrière de ses paroles, subtil fardeau qui, le troisième jour, remplirait son esprit ouvert en crevant et transformerait le monde en un désert. Le quatrième jour, il serait obligé de trouver de l'eau et des bontés pour secourir, le cinquième jour le verrait avançant seul, devinant son échec à venir, écoutant, délivrant malgré tout. Le sixième jour, il tomberait à genoux, regarderait le ciel ou la terre, et n'y distinguerait plus aucune multitude. Le septième jour, il mourrait écrasé par le poids du sable des douleurs de l'humanité méconnaissable.

Il oubliera tout, il faudra tout recommencer la prochaine fois. Alors, quand une rencontre intervient, il cesse d'imaginer, il se sert des outils que lui confère la pollution de la réalité :

- Bonsoir. Je peux entrer ?
- En accord avec mon principe de précaution personnel, je dois d'abord savoir qui tu es. Qui es-tu ?
- Je suis la mode, la mode, c'est moi !
- Que portes-tu sur ton dos ?
- Un objet qui va bientôt mourir.
- Que portes-tu aux pieds ?
- Des objets qui n'existent déjà plus.
- Que viens-tu faire à Paris ?
- Paris est une ville festive et mortelle : elle me ressemble.
- Tu connais Paris la nuit ?
- Paris la nuit, Paris le jour, Paris les soldes de l'hiver ou de l'été, Paris Noël, Paris Toussaint, Paris nuages, Paris poussières.
- Pourquoi veux-tu entrer chez moi ?
- Je te parle depuis le palier mais je suis chez toi depuis longtemps.
- C'est vrai, et je n'y peux rien.
- Je suis à la radio, à la télévision. Je suis dans ton esprit depuis que tu raisones.
- C'est aussi indigent et célèbre.
- Puis-je entrer ?
- Qui es-tu, pour de vrai ?
- Je suis l'esprit d'époque. J'ouvre les portes des abîmes aux imbéciles. Je suis le vent putride qui déchire les voiles de culture les plus épais. Tous les intellectuels en sont ornés.
- Je te connais. Les riches portent les mêmes guenilles. Je te vois beaucoup à la télé.
- Dans la presse, à la radio, dans les cerveaux des gens qui se lèvent tôt le matin pour travailler.

— Entre, ami, c'est l'heure du petit-déjeuner, tu prendras bien avec moi une tasse de cochonnerie que j'ai achetée très cher hier chez Monoprix ?

— Volontiers ! Ton appartement est vraiment magnifique !

— Prend cette chaise Ikea, made in India et assieds-toi.

— Merci ami, que l'on est bien accueilli, chez toi, ici !

— C'est normal, tu es un peu mon corps et aussi mon esprit.

— Je suis donc chez moi. Comment me décris-tu ?

— Quiconque n'est pas d'accord avec toi n'a aucune importance. Quiconque n'accepte pas ta morale est marginalisé. Quiconque t'écoute devient bête. Quiconque te lit se croit intelligent. Quiconque te regarde est aveuglé. Quiconque achète te fait jouir. Quiconque te comprend finit par te haïr.

— Je suis l'apanage de toute démocratie.

— Tu agis dans son corps comme un sang et un poison.

— J'agis dans ton corps comme un air et dans ton esprit comme un somnifère.

— Tu agis aussi en d'autres endroits. Tu es l'équarrisseur des mots comme leur multiplicateur. Tu parles dans un cercle lumineux, les enfants regardent la mort couler entre tes doigts.

— Je suis l'âme de la prospérité !

— Dis plutôt sa misère. Ce dont tu t'empares vit sa dernière minute avec toi. Et puis tu es l'insignifiance.

— Je ne suis pas le silence !

— C'est bien ce qui m'effraie. Tu as un slogan pour tout et pour n'importe quoi. Ce qui est malheureux, c'est que je ne peux pas t'anéantir. Je suis ton prisonnier.

— Tu es dans mon corps, je suis dans ton esprit. Les choses sont ainsi.

— Elles disparaîtront avec l'époque. Mais si celle-ci se perpétue, l'air que tu respires aujourd'hui sera un jour si pollué que ta voix même en sera défigurée.

— Et mon corps avec le tien anéantira toute pensée.

— Je serai mort depuis longtemps.

Dans cet échange où rien ne fut échangé, il a touché du doigt le sang d'un peuple trop bien nourri, a goûté le liquide aussitôt recraché. Dans ce dialogue il s'est vu pauvre et soumis sans merci à la loi de la fuite en avant dans l'abîme.

33. La nuit

Il s'habille pour la nuit. Il s'habille pour sortir dans la nuit. Il veut profiter de la nuit dans la ville. Il sait que la nuit fait apparaître la beauté réelle de la ville.

Il accepte d'ores et déjà d'apparaître différemment, son corps brillant moins à cette heure que *l'intérieur* qu'il se donne. La nuit a un pouvoir qu'il ne lui dispute pas ; elle transfigure la réalité.

Paris la nuit est une torture du corps, du cœur, des yeux, du porte-monnaie. Paris le jour est le contraire de Paris la

nuit, l'exact contraire : la torture qui pousse au suicide. Il pousse les portes de Paris la nuit pour jouir de la consommation qui s'assume : les corps nus, les alcools, les voitures rapides dans les rues vides.

Homosexuel, il pousse les portes d'un bar gay. Hétérosexuel, il ouvre la porte d'un bar tout court. Il est probable que ce soir il pousse les portes des deux, tant la négligence de soi est un principe fondateur, manipulateur, de Paris la nuit.

Fier, beau, élégant, jeune branleur évocateur du sexe qu'il porte en bandoulière, l'homme parade, la main sur le godet, le coude sur le zinc. Les yeux dans la folie sexuelle d'une salope ou d'une tante, il susurre déjà l'amour physique au cerveau de la belle qui l'a pour alambic.

La donzelle éjacule des prières de venir s'asseoir à côté d'elle ; elle n'a pas bien senti la charge de son haleine. Le grand mâle s'amène les yeux roulants, les lèvres déformées, le cerveau gonflé d'appétits en tout genre ; ils discutent, ils éructent, ils vont s'aimer.

C'est ainsi Paris la nuit : quel que soit le désir on en veut un très gros, une très grosse, une très large, un profond, on en veut des dizaines.

Il rit.

Les gens dans les bars sont les atomes d'une réaction chimique qu'ils attendent. Les anions sont les sexes, les cations, les vagins ; les catins attendent leur tour à l'extérieur du Becher.

Les homosexuels s'enculent dans les backrooms ou chez eux. Les hétérosexuels se pénètrent chez eux ou en groupe dans les clubs. La réalité subjugué Paris la nuit, qui n'en peut plus de durcir.

Paris la nuit délivre sa violence dans les rues. Des hommes masqués, encagoulés s'en prennent aux autres hommes et aux femmes seules. Ils portent des armes à feu, des matraques, des couteaux. Ils les tuent.

Leur parole armée fait s'exprimer Paris la nuit dans ce qu'elle a de fondamental. Leur parole armée fait s'exprimer les délires de Paris la nuit.

Il marche à la rencontre d'un bar où il va trouver un homme pour lui parler puis l'embrasser. Il part à la rencontre du désert dans les yeux de celui qui l'accueille. Il ne sait pas que du désert naîtra la source de l'eau.

Paris la nuit est un désert habité, source de volontés qui se contredisent ou s'appellent : les hommes et les femmes se croisent sans se parler, se frappent ou s'insultent, se disent bonjour ou s'embrassent. Paris la nuit est une ville illuminée par les monuments qui composent son masque et son parfum : le luxe est la source du plaisir, dans les poubelles des petites rues s'agitent des rats qui veulent jouir.

Il marche au hasard des rues. Il aime Paris la nuit, il s'y sent libre, porteur de nouvelles vertus qui lui gonflent les

poumons.

Les bars gays se regroupent autour de quelques rues ; on dirait qu'ils ont peur de s'aventurer au loin dans la ville : Paris la nuit, Paris le jour, les gens sont haineux. Les bars gays donnent à la rue son caractère joyeux, ses promeneurs nocturnes, la fortune aux flâneurs. Des jeunes gens entrent seuls dans les bars, en sortent accompagnés, main sur l'épaule, main dans la main. La chaleur et la musique s'exhalent des bars gays qui ouvrent tard dans Paris la nuit. On dirait que la ville en jouit.

Il entre dans un bar qu'il connaît bien, commande un verre, sans alcool pour commencer, s'assied, et se met à mater. Ses pensées vont dans une seule direction, un beau visage, un beau visage avec un sourire, un beau cul, et un gros paquet bien moulé. Il regarde alentour tous les corps alanguis. Ça sirote une bière, ça discute en chuchotant, ça rigole ; il sourit.

Un mec vient de rentrer dans le bar : il est grand, il est beau, il est fort. Autrement dit, c'est son genre. Ils échangent un regard.

Pour se rencontrer, les homosexuels se rassemblent dans un lieu précis. Ils y passent des moments joyeux, qui peuvent devenir des moments amoureux.

Les homosexuels se regroupent par bande d'amis et sortent ensemble le samedi. Ils vont en boîte techno pour s'amuser, draguer, se saouler et parler de leurs derniers achats. Ils parlent aussi du dernier homme qu'ils ont sucé et de l'absence de sentiments, outre la satisfaction de l'égoïsme, qui accompagne généralement cette pratique. Ils expriment dans la main qui leur reste — l'autre est souvent occupée à tenir le demi d'Heineken — le comportement du consommateur heureux de vivre.

Il ne faut pas prendre au sérieux les homosexuels qui paient pour entrer dans des endroits où ils ont le droit de s'enculer dans l'obscurité.

Les hétérosexuels n'ont pas besoin de se rassembler dans un lieu précis pour se rencontrer : ils sont partout. Un hétérosexuel voit un hétérosexuel et le reconnaît ; ils participent à la même mode, ils savent à peu près les mêmes choses, concernant l'actualité. Ils sont tous différents mais nourrissent les mêmes pensées pour le sexe humide des filles ; ils expriment le comportement du consommateur heureux de vivre.

Il ne faut pas prendre au sérieux les hétérosexuels qui se bagarrent pour le sexe d'une fille dont ils ne savent pas le nom.

Paris la nuit, comme un tombeau, accueille les homosexuels à bras ouverts.

La culture gay n'est pas une culture au sens propre du mot. Elle n'est pas un socle de valeurs humaines. Aucune tradition liée à la terre et à la langue ne la fonde. Aucun homosexuel ne peut se réclamer d'elle. Ce n'est pas une culture enracinée. C'est un vernis déposé sur l'esprit par les pratiques de la consommation.

Elle n'est qu'un ensemble flou de codes et de comportements construits, plus ou moins inconsciemment, par les

homosexuels depuis l'avènement de leur conscience politique (New York, 1969). C'est donc en plein paradis libéral que la culture gay a pris son essor.

Le libéralisme s'appuie à la fois sur la morale traditionnelle et sur le capitalisme, système économique amoral par définition. Il développe ainsi, à côté du rejet séculaire de l'homosexualité, une volonté d'affirmation des libertés individuelles sexuelles qui confine, plus profondément et à long terme, à l'indifférence comme à l'hypocrisie. C'est pourquoi la réponse du libéralisme aux revendications homosexuelles est aussi bien la répression que l'émancipation.

Le comportement de la communauté homosexuelle, en réplique, évolue dans deux directions : la volonté de reconnaissance et l'abdication face à la manipulation. Plus le libéralisme de la société répond au désir de reconnaissance politique et sociale de la communauté homosexuelle, plus son désir de norme est apparent, plus elle intériorise la manipulation par la consommation.

Le pendant du capitalisme étant la consommation, la communauté homosexuelle, dont les droits ont été admis par le libéralisme, se jette dans le bain de la consommation, avec toute l'inconscience de la société dans laquelle elle vit, et accepte de grâce en gémissant, toutes les cibles marketing à coller sur son front.

Le principe de consommation devient le principe de la consommation du corps de l'autre, pour la réalisation du désir et sa rapidité ; se déploie sur le corps même du receveur, dont le culte de l'apparence relève de la priorité, pour la réalisation de son désir et sa rapidité.

La communauté homosexuelle se révèle être ainsi le réalisateur de l'amoralité du capitalisme dans le corps affaibli de la morale de la société.

Les homosexuels s'écartent de la majorité pour échapper aux railleries et aux violences physiques. Les hétérosexuels ne se rendent pas compte que la découverte de la différence de l'orientation sexuelle prend souvent la forme d'un réveil brutal qu'ils brutalisent encore pour plaisanter ou pas. Ce rejet connu par tous les homosexuels autorise un repli *communautaire* qui les discrédite davantage aux yeux chastes et aveugles de leurs oppresseurs.

Détournant quelques signes de la culture de masse au profit de référents purement communautaires, les homosexuels mettent en place une culture communautaire de consommation : ils trompent l'ennui en achetant des choses inutiles et très chères ; ils réalisent le désir du libéralisme. Une certaine misère morale les caractérise : ils élaborent un racisme du corps en érigeant la perfection d'époque — les canons éphémères de la mode — en condition de communication et de relation sociale. Ils pratiquent le sexe comme on change de chemise pour éloigner la solitude par tous les moyens ; ils revendiquent le droit de ne pas rester seul et de jouir en plein égoïsme. S'observe à ce niveau la bêtise réalisée de la consommation.

Les paradoxes du libéralisme sont appliqués à la lettre par les homosexuels : le combat de la communauté homosexuelle pour la reconnaissance par l'État — et la société majoritaire — de droits fondamentaux jusque là refusés, marque la volonté de recherche d'une morale plus juste et plus universelle. Le militantisme gay réalise, après le féminisme, l'évolution morale de la communauté dans sa totalité.

C'est dans Paris la nuit que prend sens la folie qui les dirige.

L'homme rentre chez lui à pied. Au coin de la rue, il rencontre deux jeunes hommes un peu éméchés. L'un d'entre eux bouscule l'homme fatigué et lui dit : « Fais attention à ta gueule sale pédé ! » L'imbécile a reconnu l'homosexualité de l'homme seul à sa tenue. Il regarde le blanc-bec dans les yeux ; celui-ci se sent aussitôt agressé.

On poignarde l'homme homosexuel dans le ventre et on l'abandonne sur le trottoir. L'homme meurt sans témoin.

Encore acceptée comme un tabou, l'homosexualité dans la société reste un sujet de railleries, de blagues, et de bons mots. Rien de particulièrement violent, dans la majorité des cas, mais un esprit de clan qui relègue sa différence au rang de bizarrerie que l'on n'ose traiter qu'avec le sourire. Tout cela — il le sait et s'en révolte — prouve la montée réelle d'une indifférence qui, au détour d'un isolement particulièrement réactionnaire, risque de basculer dans le rejet et la haine *naturelle*.

Paris la nuit et Paris le jour protègent en leurs seins tous les crimes impunis, tous les actes immoraux.

La nature écartelée par l'homme voit mourir en son sein un être qui lui appartient. Elle ne peut que réagir à cette humiliation. Les rugissements de la nature bouleversée atteignent les Cieux, le vent est sa voix torturée.

La nature appelle à l'aide : les millions de morts que sa terre contient répondent aux cris de la nature en se levant. Ressuscitant, ils déchaînent à nouveau la violence de la nature humaine que la nature possède.

La nature développe la force de sa violence dans le moindre de ses éléments : chacun d'eux utilise la violence qu'il reçoit pour anéantir l'homme assassin de sa propre nature.

Il voit sur son corps les résultats de la violence de la nature. Il vit, dans son esprit, avec la peur de l'ouragan dévastateur, la peur du réveil du volcan sur le flanc duquel il a bâti sa maison. Il voit la nature maltraitée inonder toute une région, tuant des milliers de gens. Il sent les brûlures du soleil, il respire l'air qui l'asphyxie, il boit l'eau polluée par l'homme et les inondations. La tempête a définitivement détruit sa maison. Des nuages d'insectes rongent les cultures des plus communes régions. Des épidémies mortelles déciment des villes célèbres. Les sols pollués tremblent et détruisent des milliers d'habitations.

34. Et dans un monde nouveau

Il a échappé aux tempêtes et aux inondations : il est revenu dans ce monde ancien, vivant et soulagé. C'est enfin le week-end, et il est temps pour lui de s'occuper de soi : se lever, TOUJOURS, répéter les actions de la semaine et se persuader qu'elles ont le sens qu'on leur donne et garder le sourire, car enfin on ne travaille pas !

La fin de semaine le réveille dans la chaude couette de la grasse matinée : encore bercé de rêves, il ouvre les yeux et rencontre le soleil. Il sort du lit et se met debout ; son corps flétri par les plis des draps prend des couleurs dans la pièce éclairée par le soleil d'été. L'hiver n'est pas là où c'est le soleil de l'hiver. La chaleur quitte son corps au fur et à mesure que ses yeux se remplissent du soleil qui les éveille. Il reste un espace ou deux entre le monde et ce pouls qui bat à l'intérieur de son corps.

Il faut évidemment réussir ce week-end. Pour cela, un certain nombre d'actions qui tiennent en un mot est nécessaire : il s'agit pour lui d'entrer dans le *loisir*, avec la soif de s'amuser. Sous quelque forme qu'on l'entende, cela revient à faire du shopping le samedi ou le dimanche. Dans ce miracle, les églises restent vides mais les vitrines éclairées ravivent au moins les âmes aux porte-monnaie flétris.

Il revient dans les magasins qu'il aime tant ; il n'est pas un consommateur, mais il faut le retrouver, tout de même, entre deux rayons, à choisir entre deux crèmes pour les mains de même formule mais d'emballage différent ; c'est pour le plastique que l'une d'entre elles est plus chère.

Il parcourt sur cet étage les lieux communs de la survie et du divertissement.

Les boutiques, il les parcourt, les assiège, les dévalise, les tort dans tous les sens pour en faire sortir le jus qui saura le nourrir, et pour enfin sauter au plafond, *toucher* le plafond. On lui donne cette liberté. C'est un peu la vie, *le fun shopping*, la détresse du monde dans un paquet-cadeau.

Il est rentré chez lui et a rempli le frigo. Il a du mal à fermer la porte. Il faudra qu'il appelle le plombier ; ou le propriétaire de son appartement : il ne peut pas acheter tout ce qu'il veut, il ne peut pas tout mettre dedans ! Il est furieux. Mais vraiment, a-t-il besoin de mettre le dentifrice dans le frigo ? Il le croit. Ça doit être indiqué sur l'emballage cartonné. Il faut qu'il le fasse, sous peine d'amende, de remords ou de dents cariées : c'est un peu la même chose.

Il doit passer l'examen de la bonne conduite du consommateur en société d'abondance, il doit suivre l'allée du supermarché au bout de laquelle il y a un cadeau. Il ne sait pas bien ce que c'est, ce doit être une boîte avec rien à l'intérieur. Il la prend et la secoue de ses deux mains ;

il entend des choses bouger, un peu plus respirer que lui-même, dans ces nouveaux degrés de liberté qu'il leur donne. Rien n'est plus fort que l'esthétique du cadeau qu'il a dans la tête et sur la peau depuis qu'il a la raison dans la tête ; il était jeune, il ne comprenait pas tout. Aujourd'hui il vient d'ouvrir la boîte dans laquelle il y a une bougie contre les odeurs, un fauteuil contre les bonnes nouvelles, un livre contre les éclaboussures, ainsi qu'un homme contre la charité.

Il entre, il sort, il s'amuse, il va au cinéma, comme en semaine ; il va au théâtre, avec des amis ou un parent. Il s'habille pour l'occasion. Il se parfume. Il redresse son corps, fier de sa culture, car tout le monde ne va pas au théâtre ; la masse en est exclue. La masse ne comprend rien, son seul intérêt réside dans ce mauvais film qu'il a vu. Il regarde autour de lui, pour voir si les gens le regardent : oui, il est au théâtre.

Il a pris un raccourci, pour arriver au théâtre. Il a pris le métro pour venir. Il parcourt les champs avec sa voiture. Il tente de la garer. Il tourne en rond, avant d'arriver au théâtre. Il n'y a pas de places pour se garer. Il aurait dû venir à pied ; marcher dix kilomètres, venir à pied. Il aurait dû prendre le bus au colza, il n'aurait pas participé à la pollution de l'air de sa ville. Il aurait dû rester chez lui, devant la télé. Il aurait participé à la bêtise de sa nation.

Ensuite, pour finir dans l'état d'une vieille loque qui s'est bien amusée, il va en boîte. Il va en boîte parce c'est facile. C'est facile de danser sur une musique qui n'est pas belle. Dans la boîte, il y a du monde. Il est avec des amis. Il boit beaucoup, il danse.

Il aime la frénésie qui le traverse de l'anus à la bouche. Il bande, évidemment : c'est le week-end. Fera-t-il l'amour ce soir ? Il se servira de son sexe. Il sourit à la pétasse qui boit autant que lui. Tout le monde s'amuse. Rires gras. Louches obligées. La musique fait bourdonner les oreilles. Les lumières surgissent à l'improviste, entre deux corps qui se touchent, deux danseurs trop proches l'un de l'autre pour complètement s'ignorer, deux amants qui discutent, accoudés au bar. Futurs.

Derrière les couilles qui le supportent ce soir, le vent se réveille. Dans sa tête, un air d'opéra ramassé sur un générique d'émission télévisée s'engourdit. Autour de lui, le brouillard s'épaissit, le sourire de la jeune fille s'affadit. Il l'embrasse pour ne plus le voir. Elle émet un petit cri, qui ressemble à un pet.

Il est saoul. Il a posé son derrière sur une chaise et son esprit dans une carafe de rouge. Il pense. Il revient sur ses jours passés, sur ses dernières minutes. Il mélange les sourires et les pantalons gonflés. Il évacue son sexe de la tête comme on tire sur un rouleau de papier-toilettes. Ça ne part pas. Il joue avec lui-même, mais il ne sait pas très bien s'il veut perdre ou gagner.

L'incohérence est la base même de son langage. Les mots jaillissent de sa bouche comme des crapauds.

Il se lève et sort de la boîte. Il voit des gens dans la rue.

Les salopes et les blaïreaux traversent la route sans se faire écraser. Quel dommage !

Hors le week-end, c'est la semaine, le travail ; les mots simples et les pensées compliquées qu'il n'ose lancer au ciel de peur qu'ils ne l'éclaircissent et lui prouvent l'absence des dieux. Il gère. Il correspond à la norme qu'on lui a appliquée quand il était enfant. Dans le week-end, la folie est aux commandes d'un corps dont il ignore les principes, la bêtise se dresse sur le sol qu'il qualifie de no man's land. Et c'est fou comme il y a du monde ; même le dimanche.

Il se réveille. La soirée fut longue et difficile ; il a encore le sexe collé contre une fille dont il a entendu le nom hier. Il se demande s'il l'a prononcé une seule fois. Il la regarde, et se rappelle un rêve pénétrant.

Il bouge, elle se retourne. Il se lève — il fait toujours la même chose — elle lui adresse vaguement la parole. Il a un couteau de poche. Il aimerait le saisir, sortir la lame, la poignarder pour qu'elle se taise.

— Julie...

— Non, moi c'est Julien.

Quel dommage de s'être trompé à ce point ! Il va finir par regretter son week-end, d'autant plus qu'aujourd'hui c'est dimanche et qu'il pleut.

Il est temps de retrouver dehors tous les événements de la fin de semaine que l'homme doit répéter. Il peut voguer, par-delà les rues, sur les trottoirs mouillés, entre les maisons vides, les immeubles noircis, et les passants, endormis. Il se met dans la peau de la première personne qu'il rencontre sur son chemin et le voilà flâneur, découvreur de cités, admirateur de la nature défigurée. Il parle seul, aux vitrines et au comptoir, aux tourniquets des jardins d'enfants, aux lignes blanches.

Le dimanche, son ennui ne peut plus se mesurer ; il est trop vide, c'est l'Univers entier avec toutes ses étoiles, ses galaxies lointaines, et le fier sentiment de n'appartenir à personne, même pas à soi, dans ces moments où l'ennui lui permet de prendre toute la mesure de la banalité de sa vie.

Il répète des gestes insignifiants, il est vivant, il n'est même pas heureux.

Le dimanche, quelques personnes vont à l'église. Elles tentent de respirer ; d'imaginer l'espoir. Il décide de se joindre un instant à leurs vœux. C'est le matin, il a mis son manteau le plus épais. Sur le chemin qui le mène à l'église, il rencontre un mendiant. Ils se croisent, ils ne se regardent pas, ne se parlent pas.

Il entre dans l'église et trempe un doigt dans le bénitier. Il fait un signe de croix et part s'agenouiller sur un banc, face à l'autel.

Il a fermé les yeux. De l'intérieur, il contemple l'église. Il imagine ses murs froids. Il l'embellit de la lumière des vitraux. Il l'orne de tableaux immenses sur ses flancs. Il décore les colonnes de son transept, il peint le soleil et les

anges, les vierges roses et pâmées. Telle qu'elle est dans son esprit, il l'aime déjà.

Il voit le Christ sortant du fond du chœur. Le Fils s'approche de lui, volant dans l'air chaud de l'église. Le Fils tend les mains vers son corps, il le resserre dans sa lumière. L'homme se lève, écarte les bras pour recevoir le baiser du Sauveur.

L'homme voit les étoiles du ciel. Il aperçoit les anges qui l'observent, du haut de leur humilité. Il pleure.

L'homme a rouvert les yeux, mais ils sont pleins de larmes. Il n'y a personne autour de lui. L'homme est à l'intérieur de ses pleurs.

Il se lève, il fait le signe de la croix, il tourne le dos à la lumière qui traverse les vitraux du chœur.

Et dans ce monde nouveau, il poursuit le rituel de la douleur inextinguible, il ne s'étonne pas de la facilité avec laquelle il poursuit sans désir le dimanche qui s'étire. C'est bien simple, on dirait une année.

35. La nouvelle année

L'année est avec ses mois entrecoupés de fêtes un ensemble interminable de temps qui s'échappe, fuit rapidement dans la mémoire des années, à la vitesse des anges qui traversent le ciel lorsqu'on ne le regarde pas. Il a un rapport au temps qui lui paraît inutile parce qu'il ne sait pas l'arrêter : il mesure sa force à l'aune de son impuissance, il mesure sa lenteur en comparant la rapidité des jours à celle de son affaiblissement. Il suit l'année dans ses détours, au rythme qu'elle lui impose.

Elle pose ses mains sur ses épaules et le pousse vers la fin de l'année où fleurissent les fêtes de la tradition catholique résiduelle, étouffée par le sentiment commun d'un abandon dans l'indifférence, la volonté de l'oubli de son sens, parasitée sur ses bords comme dans son cœur, par l'argent qui la domine.

Il s'agit de Noël, Saint-Sylvestre, Pâques, Ascension, Pentecôte, Assomption et Toussaint. Il espère dormir le matin et rêver. Il n'en aura pas le temps s'il a des enfants. Il n'en aura pas le temps s'il est marié : c'est jour férié, la fatigue du travail n'accable pas son désir, il peut faire l'amour à sa femme.

C'est Noël et ses joies commerciales. La télévision nous montre comment on fabrique le chocolat. La réalité nous montre les pauvres dans la rue. L'industrie accouplée aux médias nous montre Noël dans les magasins, les yeux des enfants. C'est la fête dédiée à l'achat, le christianisme dans sa misère et sa dénégation.

Il ne sait qu'acheter pour marquer son amour. Il conçoit l'acte d'achat comme rénovateur du sens de la fête originelle. Il retrouve l'amour dans le regard du tueur, il re-

trouve l'amour pervers par la violence d'un jeu qui a tout anéanti.

Il est dans son carcan quotidien, mensuel, annuel mais il se réjouit du repos que la fête lui permettra de goûter. Pour lui comme pour beaucoup, elle n'a plus que le sens de la pause accordée par l'État entre deux versants de l'année pétrifiée.

Il veut ressentir un peu de joie céleste. Il voudrait assumer sa part d'homme au-delà des contingences qu'il méprise secrètement. Il sait qu'il alimente le mépris de sa vie par l'appareil qui le possède, il sait que la fatalité pèse sur ses épaules comme tous les jours le carcan : elle le broie presque. Mais il sait aussi qu'il est fatal que sa mort intervienne pour le délivrer. Il observe le monde avec dans le regard, l'intention de le dépasser.

L'année a ses mois de travail comme ses mois de vacances, réussies ou ratées, juin, juillet, août, septembre, et maintenant quand il le veut, il part ; un rituel de plus, au cours d'une année qui passe rapidement à autre chose, par exemple la souffrance.

Il peut évidemment mourir avant d'avoir quitté Paris. Il peut mourir dans son appartement, étouffé par un morceau de pain, électrocuté par un appareil ménager défectueux. Il peut aussi survivre à tous les pièges que sa maison lui tend. Il peut se retrouver prêt à mourir ailleurs, dans un espace apparemment inoffensif où il aurait tous les droits de se sentir en sécurité, serein, au soleil, sur une plage.

Il peut, le désir ne lui manque pas, sauter par une fenêtre de son appartement, et finir ainsi sa vie, aussi rapidement qu'elle avait commencé. Dans ce contexte dépeuplé, toutes les occasions seraient bonnes, toutes les solutions seraient approuvées.

Il faut évidemment réussir ses vacances, et les rendre éternelles. Ce sont les seules qu'il aura cette année ; il le faut. Il faut aussi montrer son sourire bronzé, afficher son bonheur d'avoir passé, TOUJOURS, de bonnes vacances, forcément de bonnes vacances. C'est le principe nouveau depuis la reddition devant l'obligation, et la vie éternelle dans ce mode binaire ordinaire, 1 pour congés, 0 pour travail.

Il aura au retour l'obligation d'être souriant pour montrer qu'il est satisfait d'avoir passé, TOUJOURS, de bonnes vacances, et le devoir de montrer ses photographies aux collègues, ses diapositives aux amis, son sourire bronzé en affiche au monde qui saura alors, qu'il revient, TOUJOURS, de vacances.

Pour arriver bronzé, il va falloir partir. Choisir des vêtements pour remplir sa valise — des T-shirts aux couleurs de l'été, du rire sur le coton —, choisir un livre à lire pendant l'ennui de l'avion, quitter l'appartement — « Le fermer à triple tour, s'il vous plaît, sinon je meurs en revenant. » — s'enfuir de Paris, entrer dans un aéroport, le corps chargé par le poids de sa valise, la fatigue déjà fai-

sant effet et pourtant c'est les VACANCES. Il doit évacuer de ses bras un certain nombre de gestes, qui supportent un certain nombre d'actions, qui ont dissipé une certaine quantité d'énergie, pour sortir de la routine incohérente qui a placé sur son chemin des BORNES dès le matin et jusqu'au soir, qui ont limité ses pensées et ses gestes, délimité son rayon d'action, et attaché son énergie de révolte au poteau de la nécessaire survie jusqu'AUJOURD'HUI, mais aujourd'hui est le jour de la libération de son corps hors du carcan moderne et inévitable, de son âme hors des sentiers battus par les galériens qui l'ont précédé, de son cerveau hors de sa boîte crânienne parce que dès maintenant, au Club Med, il cesse de penser.

Il sera heureux, lorsqu'il sera rentré, il pourra penser qu'il a vraiment, cette année comme la dernière, maximisé ses satisfactions personnelles, et que son sourire n'a jamais été aussi franc et bronzé.

Il a passé ses quelques jours de congés au bord de la mer, en montagne, à la campagne, dans une capitale européenne. Il a nagé à Lacanau, dragué les filles sur la Croisette, sucé un homme sous un pont de Budapest, dansé toute la nuit sur une plage brésilienne, dormi dans un gîte de montagne, fait du trekking sur le Sinaï, de la plongée en Mer Rouge, visité des temples mayas au Mexique, bu de la tequila dans un bar de Barcelone, fait l'amour à sa femme en silence après avoir couché les enfants ; il a pris son petit-déjeuner en terrasse avec son amant, il a fait de la randonnée en cheval sur les bords d'un fleuve bien plus ancien que lui, et pour tout dire éternel.

Il a fait cela ou autre chose, ce n'est pas lui, c'est un autre, c'est identique.

Il est dans la rue, seul, accompagné, malade, en bonne santé, il travaille, il n'a pas d'emploi, il est un homme, il est une femme, il marche, il court, il part, il rentre chez lui ; il a des enfants, il n'en aura jamais, il va mourir bientôt, il est encore vivant pour longtemps : il est une machine qui parle, qui mange, et qui dort ; un robot qui travaille, un homme qui ne se réjouit pas. Il est téléguidé car il ne sait rien et partage son doute avec les inconnus aux alentours.

Il est lucide, il est ignare, il est idiot, il est saoul. Il ne connaît rien à rien, il ne sait pas s'exprimer clairement, il dirige les autres, il connaît l'heure de sa mort.

Un homme l'arrête dans sa course :

— Ou alors, pourquoi ne regardes-tu pas les petites choses autour de toi, les petits événements qui donnent un sens au mouvement de ta journée ? Ressens-tu le bonheur de sortir dans la rue, marcher près de celle que tu aimes, et manger une crème caramel ?

— Mais détrompe-toi ! Je sais goûter au bonheur que me procurent les petites banalités de la vie : le premier jet de sperme dans le vagin de ma fille ; celle de casser avec le dos de la petite cuiller la croûte de sang qui s'est formée sur le visage du livreur que je viens d'équarrir.

— Ce n'est pas beau ce que tu dis. Tu plaisantes avec le bonheur. Les moments simples de la vie sont les plus merveilleux.

— Il ne faut pas appeler bonheur les plaisirs qui ne contentent que l'instant. Il faut arrêter de se pâmer comme ça sur une gorgée de bière, une sieste ; c'est la marque d'un repli, d'une crispation sur le petit, l'anodin, l'inutile. C'est faire de la vie d'un homme une suite de moments inutiles. Il faut appeler joie ce moment et réserver le bonheur à la plénitude durable du cœur.

— Je comprends. Parle-moi.

— Tous les jours apportent la joie pour peu qu'on sache la reconnaître. Le bonheur est l'utopie, la réalité jamais réalisée. Le bonheur est le but de la vie mais il se situe en dehors d'elle.

L'homme le laisse partir vers le lieu de vacances où le bonheur va le surprendre.

Il s'agit d'un avion qu'il prend, d'un train qui l'amène dans le Sud, d'une voiture qu'il loue pour s'échouer contre un platane. Il s'agit d'un avion qui s'écrase sur le sol de l'aéroport, d'un train qui déraile dans la campagne et se retourne, faisant des morts. Il s'agit de cet homme qui part en vacances pour retrouver le soleil, le luxe, le calme, et la volupté des sens. Il voudra abîmer son regard dans la mer qui n'en finit pas de venir à lui ; il voudra plonger dans la piscine de l'hôtel pour se noyer définitivement.

Il voudra s'amuser. Le voilà débarqué sur le quai de la gare, de l'aéroport, du port, sur le parking de l'hôtel 5 étoiles où la mort va le surprendre. Il est blanc, souriant, c'est un touriste européen. Il ne s'attend pas à découvrir le bonheur qui tue, la fin de l'épopée qui l'a vu naître, se lever le matin pour aller travailler. Il s'agit d'un homme dont le geste d'aller souffrir pour gagner de l'argent semble éternel, alors même qu'il est voué à mourir et à tout oublier de ses bonheurs passés.

Il semble qu'il doit recommencer, dès qu'il part pour aller s'amuser, se dépayser, découvrir le monde et les gens, à obtenir de lui-même la confiance en la vie qu'il lui manque lorsqu'il tente de la gagner. Souvent sous la contrainte, condamné à ne pas comprendre ce qu'il fait à la place où il est, perpétuellement dégradé au moyen de l'argent qui le nourrit ; il erre au seuil de vacances éternelles, persuadé d'avoir le temps pour lui dans toutes ces délivrances.

Il ne regarde plus la piscine de l'hôtel comme avant. Elle lui semble la mer. Elle lui fait peur. Il se souvient d'enfants coincés dans un conduit d'arrivée d'eau. Il voit les petits visages noyés. La douleur des parents sous le soleil des vacances que l'on doit réussir à tout prix. Le prix de la joie est dans ces corps que l'on a repêchés.

Il se promène sur son bord, l'eau bleue qui sent le chlore est chaude, le soleil est radieux. Il voit les hommes en slip de bain, il aimerait bander sur leurs corps allongés sur les transatlantiques ; il aimerait leur faire de l'ombre en leur faisant du bien, une main ou deux lèvres dans leurs slips mouillés par l'eau de la piscine et leurs sexes en érection, quel bonheur se dit-il.

Les fantasmes et les souhaits de rencontres furtives pendant les vacances au soleil ou non apparaissent et occupent durablement les cerveaux ébranlés des hommes et des femmes célibataires ou non, homosexuels ou hétérosexuels, à plusieurs dans une chambre où ils transpirent en jouissant ou pas.

Il s'éclate en voyeur aux fenêtres de son appartement, au sauna entouré d'hommes dont le sexe remue sous l'effet des remous. Il voit des chiennes partout.

Il aimerait apprendre ce qu'il ne sait pas, quitter ces lieux de l'esprit où son corps moisit depuis trop longtemps. Son cerveau comblé par les habitudes réclame le changement dans le cadre éternel des vacances au soleil. Dans ses meilleurs moments, l'homme sent la nécessité de se libérer par le moyen du rêve réalisé dans les contrées du monde. Les mystères du monde sont d'abord imaginés par l'homme dont la pensée se sait universelle par essence. Il atteint ces contrées par le plaisir dans le corps voluptueux de l'imagination, avant d'espérer retrouver dans la réalité un peu de cette magie qui l'amenait ailleurs quand il était chez lui. Il s'apprête à jouir par le moyen du monde et de l'esprit associé.

Il s'apprête à mourir, sur le bord de la piscine ou dans l'eau. Il ne sait pas qu'il va mourir, il sent le vent dans ses cheveux. Le vent s'arrête de souffler, l'homme s'arrête sur le bord de la piscine.

On le pousse. Il tombe. Il se débat, il coule, il se noie peu à peu. Les hommes allongés sur les transatlantiques le regardent se débattre. Il essaie de crier au secours, mais aucun son ne sort de sa bouche. Des femmes sortent de l'eau pour mieux le voir se débattre. Des enfants se sont arrêtés de jouer pour le regarder de plus près. L'eau de la piscine refroidit. Il sent son corps s'échapper. Il va mourir. Il est mort.

L'enfant saute à la corde dans ce désert glacé qui s'écroule sous ses pieds, et son corps abandonné dans l'air tombe sur le sol en se disloquant, sa tête éclate sur un pavé, son rêve prend le corps de la dernière vision ; il s'arrête un instant sans prononcer un nom, et la chute prend son corps pour l'emmener plus bas que terre, ciel, et raison d'espérer.

Un oiseau passant par-là le voit tomber : l'animal doué d'ailes fonce sur lui et le suit dans sa chute. L'homme voit la bête au regard indifférent. Il ouvre les lèvres et tend la main en direction de l'oiseau, qui, effrayé, fuit et nous rejoint. L'oiseau dans notre oreille nous rapporte sa dernière parole : il s'agirait d'un « je », banal et si peu assuré.

II. Renaissance

1.

Je suis au centre d'un jeu, qui se poursuit sans moi, quand mon corps reste là, assommé par la faim, le froid, et les pensées qui étouffent dans mon corps qui se tend face aux images violentes, aux paroles insensées, aux femmes offertes dans les publicités.

Je suis un appareil d'yeux, d'oreilles, de nez, de langue, et de peau et de mains pour toucher, pour goûter, pour sentir, pour entendre et pour voir. Je suis un homme, je suis une femme, je suis un corps doté d'un esprit, un esprit accouplé à un corps qui se meurt. Un corps qui vieillit après avoir été jeune, beau, belle, désiré, désirée. Ce corps qui se meurt, c'est moi, c'est lui, c'est elle, le *je* de mes pensées, le *il* et le *elle* de ceux et de celles que j'aperçois dans la rue.

Je suis ce corps que je touche, que je sens, que j'entends quand son cœur se met à battre, et que je vois quand je regarde les mains qui partent de mon corps et le prolongent vers les autres.

Je suis ce corps que je porte sur la Terre qui abrite la vie dans l'espace sans vie. Je suis ce corps et cet esprit, qui se sont assemblés pour me donner la vie et pour la protéger.

La vie, on l'a portée pour moi, durant ces quelques mois, dans un corps qui n'était pas le mien, mais que j'ai reconnu comme celui que j'aimais.

Je me suis découvert jeune et vivant plein d'espoirs, heureux de respirer l'air de la maison que mon père a bâtie pour protéger ma vie et mes nuits du froid étranger à ma joie.

Je me suis découvert entouré de personnes qui m'adopteraient et qui composaient cette famille où les souffrances faisaient partie de la vie. J'ai compris mon corps et mon esprit comme sources et réceptacles des souffrances de la vie.

Je me suis compris comme animal au sang chaud dont le sang appelle le sang, la douleur enfante la douleur : j'ai réveillé en moi les instincts les plus bestiaux, les paroles animées par la brutalité, les gestes pour blesser et respirer la souffrance que j'infligeais. J'ai découvert le malheur d'avoir à l'esprit l'animal que je suis.

Je saisis ma vie dans l'élan de sa douleur et la fragilité de mon corps. Chaque nuit je sens la mort s'épanouir en moi et mon corps qui se meurt.

En attendant la fin, je vis doué d'un corps qui se meurt et d'un esprit qui s'exprime par mes sens et l'intelligence de mes pensées. Je, individu, entre en communication avec l'ensemble des gens et des événements du monde au moyen des sens dont mon corps et mon esprit sont dotés ; je suis le centre d'une réflexion active et d'un mouvement de vie, je suis le lieu où se conçoivent la liberté et la compréhension de ses limites.

J'ai un corps qui se meurt et ses besoins me semblent éternels : il faut que je mange, que je dorme, il faut que je regarde le ciel. Il me faut de l'air pur et le sentiment du bonheur ou de la plénitude. Il faut mes oreilles bercer de musique ou d'amour pour effacer l'ennui et le poids de mes jours.

Je suis un individu dont les gestes et les pensées limitent le rayon d'action. Autrement dit, je peux tout espérer.

Pour satisfaire mes besoins quotidiens, je laisse entrer mon corps et mon esprit dans l'arène du monde de la Relation : me voilà pieds et poings liés et regard tourné vers l'Événement que déclenche mon entrée, l'offre du corps de l'Autre chargé de provisions qu'il faudra payer pour me nourrir.

Je suis un être humain dans un supermarché et je bénis les Dieux s'ils existent de m'avoir laissé entrer au cœur de la Relation Commerciale. J'ai dans ma poche quelques billets qui me tiendront chaud au ventre lorsqu'ils se seront transformés en jambon, purée.

Je dois manger pour vivre. Je dois acheter de la nourriture pour manger. Je dois boire pour vivre. Je dois acheter de l'eau pour boire. Je dois me vêtir pour vivre. Je dois acheter des vêtements pour me vêtir. Je dois me soigner lorsque je suis malade. Je dois m'abriter pour ne pas avoir froid. Je dois acheter des médicaments et une maison pour survivre.

Les industriels fabriquent ma nourriture, mes vêtements, mes médicaments, ma maison. Ils sont les premiers à me venir en aide, dans le système de la Relation par l'argent qui les sert, les fait vivre et leur sert.

Mes besoins fondamentaux sont soumis aux règles de la Consommation. L'argent est un médium entre moi et le monde. Dans mes tentatives de communication, cette puissance se révèle être un frein. L'argent se substitue à mes yeux. Mes mains prennent la couleur de l'argent. L'odeur que je sens n'est que celle de l'argent. Il s'agit du premier obstacle que la société met sur mon chemin.

Je ne suis pas seul à vouloir manger, dormir dans un lit qui serait dans une maison chauffée, et me sentir propre et parfumé, en beauté et bonne santé. Je suis un homme et une femme et une ville et un pays dans lequel vivent des gens qui pour se nourrir ont rassemblé leurs forces pour cultiver la terre, ont ouvert des commerces, ont construit des usines. Ces éléments de l'économie ont établi entre moi et le monde une nouvelle médiation. Ils interviennent en premier lieu pour satisfaire mes besoins. Ils dictent au temps les lois qui régissent mes actions et dominent mon corps à travers ses exigences les plus fondamentales. C'est une perte de liberté que j'assume avec lucidité.

J'aime leurs corps et leurs esprits dans cette domination.

L'argent s'acquiert par le travail rémunéré. Je suis le corps et l'esprit, qui travaillent pour gagner de l'argent. Il s'agit de gagner sa vie ou mourir dans le plus complet

dénuement. L'argent est la substance vitale de mon corps. Il est la source de vitalité pour mon esprit. Ma vie s'en trouve libérée.

Je suis la machine qui travaille au renouvellement de l'argent dans la société qui est fondée sur lui. Je consomme ma vie dans ses bras pour me nourrir et nourrir l'animal doré qui me fait vivre. Je consomme sous toutes les formes que l'homme, la femme, la ville ou le pays invente pour moi, que j'invente pour l'homme, la femme, la ville ou le pays que je suis en partie. Je suis la part présente de la consommation pour moi-même et le monde.

Je pars dans le faisceau de lumière qui me mène vers le rayon du supermarché où je consomme. Je consomme la réalité par morceaux parce que je ne veux pas qu'elle m'échappe ; je fais partie de la réalité, je ne veux pas me perdre. Je consomme la réalité riche produite par l'homme, la femme, la ville et le pays où se développe la société qui permet la production de la richesse réelle que je consomme.

Je suis le rouage fondamental du système qui me fait vivre et sans moi il est nu ; et sans lui je suis nu.

L'argent a toutes les formes possibles entre moi et le monde : c'est une pièce, un billet, un morceau de papier. C'est un accès en plastique à un guichet en plastique et en électronique. C'est un homme qui me demande l'argent que je n'ai pas sur moi, c'est l'État qui régit la société dans laquelle il me prend de l'argent pour survivre et faire vivre la société dans laquelle je vis.

La consommation qui me poursuit et que je suis enrichit les liens qui m'unissent aux hommes, femmes, villes et pays de la planète : dans la ronde que nous formons, nous consommons la peau même de nos mains que nous unissons en formant cette ronde. Je produis le système qui sert aux autres hommes, femmes, villes et pays qui consomment. Je ne suis pas l'homme qui ne boit pas, qui ne mange pas.

La consommation est le principal mode sur lequel j'appréhende la réalité. Dans ce contexte épineux, le monde est à la portée de ma main d'homme puissant.

J'investis de mon corps les lieux naturels et les lieux artificiels pour trouver la technique qui vit et qui sévit dans les produits à la vente, à l'achat.

Je trouve mon pain, ma viande, mon lait dans un endroit où d'autres gens trouvent la même chose et je suis obligé d'acheter mon pain, ma viande, mon lait parce que je ne les produis pas ; le nom du lieu est moderne ou ancien, le lieu est vaste ou exigü, le prix de la nourriture est élevé ou bas, la nourriture est de bonne qualité ou d'une qualité moyenne ; cependant mon acte ne change pas, et je suis toujours possédé par le besoin d'acheter pour vivre.

Je me vêts comme je le peux, selon mes moyens et mes goûts, la saison et sa mode, mais j'achète évidemment ma vie dans tous les magasins. Mon avenir découle de leur prospérité.

J'habite un appartement où j'ai chaud lorsqu'il fait froid. Je suis bien dans ces murs, je suis bien dans ce lieu, et j'ai payé le droit d'y habiter. Mon avenir dépend de mon pouvoir d'achat.

Je suis au monde de la consommation parce que le développement de la technique a permis le développement de la consommation. La technique est l'élément médiateur numéro 2 entre moi et le monde. Elle est le sang du système auquel j'imprime le mouvement. Nous sommes ensemble les piliers de la société qui me fait vivre.

La technique investit ma nourriture, mon eau, mes vêtements, ma maison, ma santé. Elle est le cœur de tout ce qui me fait fonctionner.

La technique est une arme, un fusil, un poison, une bombe, un remède en trop forte proportion : elle est l'essence de tout ce qui peut me tuer.

Je suis sûr que la technique est une arme qui ne fonctionne pas seule ; il lui faut une main, un visage, une loi pour dominer l'homme que je suis et qui ne sait rien.

2.

Mon corps et mon esprit sont seuls, isolés au centre du monde d'où partent mes pensées et mes actes déçus : je regarde le monde sur lequel je n'ai aucune prise.

Je suis un être humain lié à un poteau planté profondément dans le désert brûlant : la sueur défigure mon visage et les vautours attendent que la mort leur dévoile ma transfiguration. Mon petit corps est maigre mais intéresse les aigles qui n'attaquent que les animaux faibles et vivants. Je suis l'homme, la femme, la ville ou le pays qui est au centre de la sphère économique comme un cadavre annoncé par les cris des prédateurs auxquels il est lié.

J'ai placé ma sphère individuelle au cœur du monde lorsque je suis né. La naissance m'a lié le corps au monde par l'air et les besoins vitaux, que sont la nourriture et l'eau.

Apparu dans cette sphère, mon premier acte est la respiration, mon second est la consommation : l'utilisation du monde par le biais de la technique et de l'argent. Mes actes sont séparés de ma propre volonté par l'obligation de consommation que le rapport au monde instaure et par l'habitude que les jours élaborent.

Le monde économique introduit dans ma sphère des qualités qui ne me sont pas naturelles. Il développe autour de moi le luxe comme le signe infaillible de ma richesse personnelle ; il assure la perte de mon logement par l'accumulation de difficultés financières qui me conduisent à l'exclusion de sa sphère. La pauvreté est alors l'élément nouveau, développé sur moi comme le signe évident de l'échec de ma vie. Où je suis pauvre, ma faiblesse devient innée ; où le luxe grimace, je suis le centre et mon regard se pose sur la réalité avec un faux détachement.

Je suis un homme, une femme, une ville et un pays qui joue dans le pré vert et sec par endroits du domaine économique aux barrières ornées de barbelés. Ma sphère individuelle s'écorche à tous ses bords ; le jeu de la consommation m'épuise et m'invite à mourir un peu plus loin.

Ma sphère est légère dans le brouillard de ce pays. Elle grimpe jusqu'au firmament du plafond bleu qui limite sa liberté. Elle s'abaisse jusqu'au sol du billet vert qui exerce sans d'autres moyens que l'homme, la femme, la ville ou le pays, la violence technique qui la rend libre en la brûlant.

Je suis un homme transformé par la violence et la réalité indépassable du monde dans lequel je suis né. Le monde économique établit des limites à mon corps que je touche lorsque je n'ai plus les moyens d'avoir un toit, de l'eau, de la nourriture, une bonne santé. Ma mission dans ce pays est d'écourter la vie pauvre sous peine d'atteindre ces limites.

Ma sphère est cette bulle collée à la vôtre. Transparente, elle se livre à vous pour mieux se faire accepter ; elle ne comprend rien du monde économique, et pour un peu se ferait éclater.

Je suis un homme qui possède la lecture pour lire les publicités. Je saisis les pages du journal et je lis les publicités. Je saisis le volant de ma voiture et je lis ou j'écoute les publicités. Je m'assieds un peu partout et je lis malgré moi les publicités. Les publicités sont le visage des entreprises qui produisent la nourriture dont j'ai besoin pour vivre. Elles sont la voix que j'écoute pour me guider dans le supermarché. Je suis un homme, une femme, une ville ou un pays gangrené par le besoin vital de lire des publicités pour se diriger dans la vie. Mon corps et celui de la société dans laquelle je vis portent les cicatrices des piquets qui soutiennent les panneaux d'affichage à la sortie des agglomérations. Ma bulle est la vôtre qui éclate à chaque nouvelle marque.

L'entreprise est Circé, je suis Ulysse exilé, à la recherche de lui-même.

Je suis le cœur, le centre et l'on m'attaque, et l'on m'atteint sans plus d'explications ; je suis la cible d'une guerre qui a commencé lorsque je n'étais pas en vie.

La publicité est le visage de la technique que l'entreprise a maquillé pour séduire le consommateur que je suis et qui meurt.

Les jours passent et mon visage livide s'étale sur les pages de la publicité. Je suis le consommateur que l'entreprise consomme pour me faire consommer. J'accepte avec humilité cet emploi qui me fait vivre.

Les fonctions limitées de mon corps trouvent sur les affiches où j'apparais, homme, femme, symbole, le prolongement de leurs possibilités, sous la forme d'une universalisation artificielle. Je suis celui qui regarde l'affiche et je dévore des yeux les yeux de l'homme dont le sens est perdu.

Je suis l'homme dont le visage maquillé a perdu sa beauté originelle.

La publicité est un support médiatique qui me transmet son savoir. Ce savoir n'a aucune valeur en lui-même. Il est la vérité ou le mensonge que veut m'inculquer l'entreprise pour que j'achète son produit. La marque est le nom du produit. Elle tend à devenir sa vérité. Elle est pour moi le mensonge auquel je me fie pour acheter. Je suis l'homme berné par le non-sens objectif de son achat. Je suis l'homme dont les repères qu'il a posés pour acheter sont les bornes qu'on a profondément enfoncées dans la terre meuble de son comportement pour lui donner une raison connue d'acheter.

Je suis une sphère individuelle perdue dans les nuages délétères du monde médiatique où ma vie est entrée depuis son accès à la raison libéré. Ma sphère se heurte aux écrans, aux affiches, aux slogans. Le visage blême de l'Industrie a des mots qui dirigent nos pensées vers son sourire. Mon cœur se soulève à la vue répétée de toutes les publicités ; mon cœur se soulève pour venir l'embrasser.

Je suis l'individu placé devant les publicités pour qu'il achète. Les images élèvent un mur de silence autour de moi, elles tapissent ma sphère de leurs dernières volontés. Elles enchevêtrent leurs souhaits à mes résolutions ; elles font de mes actes des prolongements de leurs décisions. Je suis au centre d'un jeu qui se poursuit sans moi, sans mon corps qui ne m'appartient plus ; il n'est que la réalisation de leurs plans, qui ont provoqué la mort surnaturelle de mon jugement.

J'achète les supports des images (écrans, journaux et magazines) pour mieux intégrer mes pensées aux concepts qui les ont fait naître. Je suis né pour abdiquer ma puissance dans le système qui l'utilise pour dépenser mon corps, mon argent, et mon esprit.

Je suis un homme qui n'a plus conscience du pouvoir qu'il a entre les mains. J'ai le choix de réagir pour que ma sphère reste légère ou de sombrer pour liquider dans des mains inconnues le principe qui soutient ma vie, depuis le début.

Le pouvoir évident est dans les mains des gens qui dirigent les usines et fabriquent les publicités. La puissance avérée est dans les mains de ceux qui diffusent les images que je reçois sur mon écran, dans le journal ou sur le mur. Mon œil se soumet à la transmission de l'information fausse ou déformée par la transmission ; ma parole meurt devant l'image parce que les murs ne lui parlent pas.

Je suis seul et sans défense devant toutes ces représentations. Les flux se font intenses et permanents ; ils sont partout présents. Je ne sais plus dans quelle direction regarder pour vivre dans la tranquillité. L'accumulation d'une information déformée dénature mon regard sur

le monde et façonne mon jugement selon les vues des diffuseurs d'opinion. Je n'ai que l'obligation d'applaudir par mon achat devant tous ces spectacles.

Ma parole est transmise et déformée par les enquêtes d'opinion. Ma parole est agglomérée ou confondue à celle d'un homme, d'une femme, d'une ville ou d'un pays ; les faiseurs d'opinion disent le peuple souverain ; je n'ai que le sentiment d'être manipulé.

Ma sphère a éclaté en se cognant aux murs, aux images, aux slogans. La télévision s'est assurée que je dormais avant de me faire mourir. Les journaux se sont avisés de ma crédulité avant de diffuser les mensonges. Les murs remplis d'affiches ne se sont jamais salis. Je suis resté devant cette puissance qui finira par me représenter. Je l'espérais presque, pour retrouver un peu de sens.

Je suis affamé de programmes télévisés. Ils m'offrent la bêtise que je rêve d'avoir. Ils élaborent en moi des réponses négatives. Je ne peux réussir à leurs jeux. Je capte les voix de personnes inconnues. Je vois le monde et je pleure mon impuissance. Je souris à l'apparition d'un visage familier sur l'écran : c'est l'animateur dont les mensonges me remplissent de bonheur et de divertissement.

Le monde aujourd'hui évolue sans ma force, ni mon consentement.

J'ai dans les mains le pouvoir incompris de la consommation engagée. J'ai la possibilité de réduire à néant le pouvoir négligent des gens qui m'informent et me nourrissent. Je n'ai pas besoin de leur consentement pour les assassiner : il ne me faut que la raison ramassée sur elle-même, comme un corps qui aurait soudainement retrouvé son esprit.

La sphère médiatique augmente ses revenus à mon détriment. La désinformation qu'elle produit gave mon estomac de décisions annoncées. Je connais les techniques qu'elle utilise pour me manipuler. J'ai ces habitudes dans le fond de mon esprit, et l'influence digérée n'est pas un médicament ; c'est un couteau dans le corps, une vis dans l'œil, la révélation du bien par l'absence de douleurs.

J'écoute la radio, je surfe sur l'Internet — je regarde la télévision, je lis les journaux. Je fais avec mes livres une pile sur laquelle je monte pour accéder aux journaux que j'ai placés dans ma bibliothèque au plus haut.

Je ne saurai jamais comment les choses se passent réellement, je serai pour toujours seul face à moi-même et au reflet de mon visage et de mon esprit dans l'image déformée de la télévision.

Hommes, femmes, villes ou pays ! Aidez-moi, aidons-nous les uns les autres, pour survivre à l'effondrement qui s'annonce ! Écartons les obstacles qui nous empêchent de nous comprendre ! Journaux, radios, télévisions.

Je suis sûr que j'ai tort, que je suis un individu ingrat qui ne connaît pas sa chance ; je suis sûr que j'ai honte de vouloir trouver des coupables à l'état mental qui est le mien aujourd'hui. J'ai la connaissance par l'Internet, la radio, la presse et la télévision. J'ai appris la technique grâce à elle, j'ai compris ma force grâce à l'information.

Pourquoi me plaindrais-je d'avoir la connaissance ? Pourquoi déchaînerais-je ma colère contre les gens qui m'informent et nourrissent mon esprit ?

Ma sphère individuelle entre en contact avec les autres sphères individuelles par l'intermédiaire des supports de l'information. Ma connaissance du monde et des autres grandit par ce biais ; ma joie déborde quand je vois s'approcher de moi une sphère individuelle, un journal à la main.

Je ne suis pas un journaliste : je n'ai pas le pouvoir d'écrire des mensonges pour qu'ils soient lus et répétés. Je ne suis pas un animateur d'émission télévisée : je ne peux apparaître à l'écran et y rester pour que l'on m'admire ou que l'on m'aime. J'ai comme les mains liées par une impuissance inconnue, un fait rentré dans le corps comme une écharde qui aurait trouvé sa place. Ma chair autour d'elle a durci, mes pensées s'émeuvent de moins en moins de la perte de moyens intellectuels qui me caractérise.

Les parois de ma sphère individuelle s'amincissent ; les parois des sphères techniques et médiatiques s'épaississent et s'opacifient.

Dès lors je tente d'émettre les pensées les plus claires, les plus précises ; j'essaie de discerner la composition du brouillard qui m'empêche de voir autre chose que mon ombre et mes mains qui avancent ; je tente la pénétration du monde par l'esprit. Je pourrais, un jour et par inadvertance, pénétrer d'une parole de couteau un homme ou une femme qui ne m'a rien fait. Je pourrais déclarer la guerre à la ville ou au pays par l'effet de la simple méconnaissance sur mon cerveau rapetissé.

4.

Si j'ai dans la main ce couteau pour tuer l'homme, la femme, la ville ou le pays qui m'a nourri et abrité, alors je deviens homme coupable des déviances morales inspirées par l'influence des sphères techniques, économiques et médiatiques. Si elles touchent à ma forme, à ma poitrine qui se soulève et s'abaisse comme pour respirer, je me meus en homme capable des pires atrocités ; la morale philosophique qui me porte est un fantôme en lambeaux qui s'effondre derrière moi, alors que je me déplace, l'arme en avant.

Je suis le centre d'un monde qui se limite à mon corps et au monde que je connais pour l'avoir vu ou touché. J'appartiens à la race de ceux qui marchent debout. Je regarde le monde et je marche sans douleur, alors que les

mailles d'un filet s'enroulent autour de mes jambes et me font tomber.

Je n'ai pas les moyens d'acheter. J'ai les poches vides. Je n'ai pas le droit d'acheter sans argent. Je suis un citoyen d'une ville et d'un pays qui a été dépossédé du droit de vivre comme les hommes et les femmes de la ville et du pays ; je n'ai pas d'argent, je n'ai pas le laisser-passer pour entrer dans le supermarché. Une part de mon langage est morte avec mon dernier centime, et mon visage en est défiguré ; ma main peu à peu s'est tendue, ma joie s'est affaissée, tel mon regard ; j'ai limité mes déplacements à ceux que la mendicité exigeait. La foule m'est devenue hostile. Ils voient mon corps comme une énigme, ils s'étonnent de la vivacité de mon esprit. Sans argent, je suis leur accident de parcours, leur anomalie de langage, une brèche dans la communication ouverte qu'ils réclament de leurs yeux fermés.

Le médium qui me permet de m'adresser à eux, d'égal à égal, me manque. Le médium que produisent les médias et les gens me manque. Le médium que les autres possèdent et que je vois s'étaler sur les corps, dans les vitrines, à la télévision. Je ne peux que réagir violemment, contre moi-même ou les gens, pour réduire l'inégalité dont je suis victime.

Je ne suis plus comme eux, c'est terminé. J'ai trop changé, on ne me reconnaît plus. Je ne sais plus parler, l'argent me manque tant. Je ne sais plus quoi faire pour retourner dans le monde d'où je viens. La faim et le froid m'empêchent de réfléchir ; j'ai perdu mes clés.

La morale que je représente s'estompe comme mon langage ; je n'ai plus aucune valeur à défendre. Mon esprit ne connaît plus qu'un mot : « respire ». J'ai régressé au niveau de la lutte quotidienne pour la survie. J'assimile le bien à un morceau de pain, et sa découverte au contentement de mon appétit. L'absence de l'argent m'a réduit à l'animal porteur du seul instinct.

De ce côté, je ne suis plus en sécurité dans la société, dont le dessein ultime est pourtant le respect de mon intégrité et la recherche de mon bonheur. Je suis de ce côté la preuve vivante que la société a failli. La communauté d'hommes et de femmes qui ont construit les villes et le pays, s'est dissoute dans la réalité imposée par la sphère économique, entretenue par la sphère médiatique et permise par la sphère technique. Mon corps et mon esprit sont donnés en pâture aux animaux calculateurs.

Je suis un esprit qui voit sa morale revenir à la raison et y creuser son tombeau. Mon corps suit ma raison dans la fosse habitée d'animaux qui me dévoreront pour que je disparaisse.

Je suis un homme devenu riche à force de travail ou bien par simple chance. Je n'ai reculé devant aucune compromission pour m'enrichir ; je n'ai pas cessé de mentir, de voler, de tuer, pour augmenter le nombre de mes mai-

sons. J'ai souffert au travail et parié gros sur ma santé pour augmenter le nombre de pièces de monnaie que je pouvais compter. L'argent s'est approprié ma sérénité, m'a acculé à la difficulté de faire mieux pour lui-même à travers moi. Je retourne peu à peu contre moi les armes que je fabrique. Je suis certain pourtant que l'argent mène à l'amour, sur le chemin des cadavres encore frais, des pendus idéaux aux platanes écorchés.

La pénétration de ma sphère dans la sphère financière a perverti la morale qui me protégeait, que je fusse pauvre, que je fusse riche. Je souffre lors de toute pénétration semblable. La victime de cette souffrance est mon cœur, mon corps, et mon esprit. Je suis au centre d'une sphère de laquelle j'établis des rapports au monde déformés par cette proximité.

Les piliers de la morale de la communauté s'affaiblissent sous le poids écrasant des hommes et des femmes dont les rapports sont pervertis par l'argent. L'inconscience de l'habitude semble avoir livré le pays aux démons de la facilité et de la soumission.

Le but ultime de la société dans laquelle je vis n'est plus le bonheur de ma vie. Le but ultime est la survie des sphères qui me dominent de leur perversité. La communauté s'est déplacée des piliers de la morale universelle aux coussins moelleux des ambitions opaques.

Je suis devenu l'homme, la femme, la ville ou le pays qui ne saisit plus les mouvements qui le dominent ; venu à m'en féliciter, je glisse au fond du lit glacé où des démons m'attendent. Je suis un homme insuffisant pour constater l'échec retentissant que le monde dissimule ; j'ai perdu la lucidité que m'avait conférée la morale de la communauté dans laquelle je vivais.

Je subis les affres de ces transformations dès le matin jusqu'à la nuit ; mon quotidien faiblit sous les coups répétés des difficultés de vivre.

Ma vie quotidienne est remplie de désordre et d'amour. Je travaille, je vis, je fais l'amour. Je suis sur un nuage élevé par les bras puissants de la consommation du tout. Mon corps est au cœur de la beauté des altitudes, mon esprit de douceur abreuvé par le sein de la mère qui me berce.

Je suis livré à moi-même dans les plus simples occasions. Je ne sais plus parler, manger et jouir. J'ai perdu les notions fondamentales de mon être.

La consommation livre mon corps et mon esprit à ses fantasmes ; j'appartiens en totalité à cette sphère magique. Mon corps passe en entier dans la relation médiatique ; mon esprit se perd dans les dédales qu'on a créés pour qu'il confonde bonheur et opacité du monde. Mon cœur se rêve devant les amoureux qui jouent dans le poste de télévision.

5.

Je suis l'individu dont la sphère est composée de morceaux quotidiens plus ou moins assemblés : le travail est présent dans mon corps et mes gestes abandonnés à l'habitude de travailler. Mon travail est la somme de toutes mes frustrations comme celle de toutes mes réussites. Mon cœur est gorgé d'amour et de haine pour le travail qui me fait souffrir et dont je ne peux me passer.

Je suis obligé de me nourrir tous les jours pour vivre ; je suis obligé de dormir toutes les nuits. Je dois respirer pour ne pas asphyxier seul dans ma sphère : je dois m'aérer auprès des autres pour rire ou pleurer.

Mon quotidien est un obstacle que je dois franchir tous les jours. Mon quotidien est un obstacle parce que je travaille dans son corps et que je lui fais mal. Je suis le chirurgien de ma vie et je n'arrive pas à me sauver.

Mon quotidien est une suite d'actions que ma sphère supporte en fléchissant : elle roule dans la fange et s'y enfonce petit à petit. L'énergie que je déploie dans l'action quotidienne se dissipe comme le coup d'épée dans l'eau stagnante. L'environnement sali de ma sphère tremble et fléchit sous le poids croissant de mes interrogations.

Les pressions que je subis me font perdre du poids. La monotonie qui m'afflige rend l'avenir sans issue. La violence quotidienne accentue ma méfiance et ma peur à l'égard des autres sphères individuelles. L'argent que je manipule brûle mes mains et aveugle mes yeux.

Les pensées et les actions qui décomposent mon quotidien en une suite d'événements individuellement logiques ne réussissent pas, lorsque mes souvenirs les recollent, à former un ensemble solide que l'on puisse admirer. Le jour s'éteint, je ne trouve pas le sommeil quotidien.

On m'a forcé à entrer dans la vie quotidienne, et tout ce que j'observe, est l'univers loin de moi.

Les situations de ma vie quotidiennes sont nombreuses et se ressemblent. Je rencontre des gens dans toutes les positions, toutes les situations de ma vie quotidienne. Je travaille et dans d'autres situations je suis joyeux. J'ai des amis mais je les vois si peu. J'ai le cœur élevé dans la position de l'amour ; j'ai un amant, une maîtresse, j'ai des amis disparus. J'ai le regard tourné vers le passé de mon cœur.

J'ai le regard blessé par mon présent radieux. Je travaille et l'argent s'écoule de mes mains sur mon corps ; je suis caressé. L'argent accomplit en moi le travail du bonheur, même si cela ne dure pas.

Ma sphère laisse entrer l'air et les regards pour respirer, mais elle se dégonfle en même temps. J'ai de moins en moins d'espace pour moi-même au fur et à mesure que le monde investit ma sphère.

Je ne suis pas certain de survivre à cet investissement. Je ne sais pas où mon corps pourrait vivre sans avoir à subir les douleurs physiques et morales infligées par l'acte

quotidien de travailler pour survivre. Je ne sais pas si l'amour est assez fort pour m'élever au-dessus des contingences quotidiennes. Je ne sais pas si ma sphère saura sentir la chaleur des autres sphères.

J'élabore des rapports au monde si fragiles que je les brise au moindre souffle de ma respiration.

Je ne suis pas né avec l'obligation de consommer des êtres humains lorsque je crée des relations. Je vis dans la société qui consomme chacun des hommes, femmes, villes ou pays pour entretenir ses routes et retarder sa fin. Je ne suis qu'un corps doué d'un esprit placé dans le monde à l'endroit exact où la consommation par le regard, la poignée de main, le baiser ou la pénétration remplace la relation. Je ne suis qu'un individu dont le miroir technique s'interpose entre lui et le monde chaque fois que je veux faire l'amour ou parler à quelqu'un. J'élabore des sens pour ma vie aussi facilement que j'en consomme lorsque l'échec s'interpose entre mon amour et le monde.

Mon quotidien est un obstacle à la résolution de mon amour pour le monde.

Mon quotidien est un corps qui exhibe ses coupures. Je suis au chevet de ma vie et je ne peux pas la soigner. Les plaies saignent les unes après les autres, je pleure en même temps. Je parle à mon corps étalé de l'aube au crépuscule et je sais que je ne lui suis d'aucun secours.

Sur mon corps glissent les peurs glacées de l'absence d'amour et de l'absence d'argent. Je caresse mon corps si fragile, je frotte vigoureusement sa peau pour qu'il se réchauffe. J'embellis les rêves de mon quotidien avec des pensées positives.

Pour lui prouver que je l'aime, je lui chante une chanson. Je le diverte des malheurs comme je peux : je vais au cinéma, je regarde les spectacles de la télévision ; nous nous baladons dans la ville. Le pays est vaste et magnifique : nous partons en voyage, nous découvrons le monde et les hommes qu'il abrite. Nous cessons de penser à l'avenir en concentrant notre attention sur les beautés du présent.

Rien n'y fait. Il ne s'épanouit pas au soleil, ni aux sourires des gens. Mon quotidien n'est pas dupe des distractions que la société consommatrice de son argent lui impose. Il comprend vite qu'aller au cinéma n'a aucune importance. Il sait qu'observer le monde sans le comprendre est fatigant pour les yeux. Son cœur n'en est jamais récompensé.

Mon quotidien est glacé par la pluie des soucis et le vent des mauvaises nouvelles. Il se bat pour moi, et l'assouvissement de mes besoins. Il est souvent fatigué de lutter, je ne lui suis d'aucun secours.

Je regarde le monde sans le comprendre ; je suis dépassé par tous ses événements.

Je fais dormir mon quotidien sur un matelas d'argent. Il ne fait que de mauvais rêves, pleins de remords envers les pauvres qu'il croise dans la rue. Il voit le quotidien d'un

homme sur le sol, il est réduit à mendier les poussières d'argent que les gens déplacent lorsqu'ils passent devant lui. Il voit le quotidien d'un homme à l'agonie.

L'amour n'existe pas sans l'argent qui l'abrite. Mon travail fabrique un nid douillet pour mon amour. La société dans laquelle vit l'homme, la femme, la ville ou le pays que je suis raréfie le travail indispensable à la survie de mon amour. Sans travail, bientôt sans argent, je serai exclu de toute forme de relation d'amour ou d'amitié. L'absence de l'argent pèse sur mes mains qui se brisent ; je ne peux plus travailler pour faire vivre mon amour.

Les situations de ma vie quotidienne endurent toutes sortes de pressions sociales. La société qui a la charge de protéger mon intégrité physique et morale m'oblige à me battre pour ma survie, et me pousse à accepter l'indifférence envers la souffrance des autres. La société répond à la survie de chacun mais organise notre mort collective.

Je suis pris dans le piège du travail. Ses dents d'argent pénètrent ma chair et je n'en jouis pas. Mon quotidien malade me regarde me débattre.

Je suis soumis au stress de mon quotidien qui agonise. Il traverse les rails, les routes, les tunnels. Il s'engouffre dans la foule malade. Il court pour achever ses actions, m'abandonnant dans le désert affectif de la rue et du jour.

Il emprunte les corridors, les escaliers, les ascenseurs ; il traverse les parkings souterrains, les squares et les jardins. Je le suis à la trace, comme un chien errant à la recherche d'un maître, je veux soumettre mes faiblesses au seul mépris du jour et de la nuit, et je veux qu'on me tue. Mais mon quotidien n'a plus la force de me tuer.

Je meurs sous les coups de la monotonie et du désengagement de ma vie. Je meurs sous les coups de la violence morale et physique que je subis. Mais je ne meurs pas ; je m'adapte à l'environnement difficile que la société aménage malgré elle. J'accepte les précarités nouvelles ; je ne pose aucune question à ceux qui conduisent les hommes, les femmes, les villes et le pays de la solitude nouvelle : je me débarrasse des haillons de ma vie sensée.

Je suis pris dans le piège de l'entreprise capitaliste. Ma sphère individuelle s'est vendue pour survivre. Ma survie passe par la consommation de mon corps, de mon cerveau, de mes heures ; elle s'exprime par la consommation de produits que l'entreprise fabrique.

L'entreprise capitaliste est le bras armé de la technique. Prisonnière, ma sphère individuelle doit s'adapter aux évolutions de la technique ou mourir. Puissante, l'entreprise capitaliste soumet la société à sa volonté de consommation d'hommes, de femmes, de villes et de pays.

Elle est le lieu du règlement social de ma vie. Elle est le lieu du massacre quotidien de mon indépendance physique et de ma liberté. L'entreprise capitaliste est le gage de mon indépendance financière, et le lieu de ma ruine intellectuelle. L'entreprise capitaliste transforme ma valeur humaine en potentiel professionnel ; elle me soumet à ses règles, se sert de mes capacités pour fabriquer ses pro-

duits, et partant, me transforme en objet qu'elle peut jeter, une fois utilisé.

Ma sphère individuelle est entièrement phagocytée par les sphères financières et techniques qui gouvernent la société.

6.

Je suis un homme, une femme, une ville ou un pays que l'on drogue à longueur de journée. Je suis un homme incapable de résister à l'appel du journal télévisé ; du réveil le matin. Je ne puis résister au spectacle de mon quotidien écrit sur tous les murs avec mon sang ; je ne conçois cela que comme une culture nouvellement appropriée, la forme du vide apparaissant au-dessus de mon propre effacement. J'ignore tout de la réalité.

Les plus beaux paysages me sont cachés. Les plus belles âmes ne m'apparaissent jamais.

Je suis seul dans mon lit le soir quand je pense à l'amour. Mon cerveau a besoin de cette drogue ; mon corps ne peut pas s'en passer. Toute idée de révolte m'abandonne face aux habitudes du désir. Je suis abandonné sur une croix, je manque au destin de mon corps d'homme.

Je rate souvent le train. Je manque des rendez-vous, je saute des repas. Je travaille trop. Les plus beaux paysages ne m'apparaissent jamais, par la fenêtre de mon bureau.

Les anges s'éloignent lorsque je parle. Je ne suis qu'un homme, vil et fragile, apeuré.

Je ne suis qu'une somme de valeurs dont je ne connais pas tout à fait le montant. Je suis la totalité d'un espace existant entre moi et ma peau, la somme conjuguée de mes amours, de mes échecs ; le désespoir d'avoir les mains liées et les yeux écarquillés, malgré ma volonté de ne rien voir.

J'assiste à tous les spectacles de ma vie : les opéras, les soirées entre amis, les réunions de travail. Je plie mon corps et mon esprit aux conventions ; ma sphère est transpercée de part en part par les flèches iniques de la communication.

Ces flèches sont commandées par la main de l'argent aux doigts agiles ; la main de l'amitié aux doigts fragiles ; la main de la précarité aux nerfs d'acier. Je suis les événements de ma sphère, je subis les habitudes de ma vie incertaine, je communique par la vérité de l'argent, de l'amitié, et par le sourire commercial du mensonge.

Je suis une sphère dont l'opacité répond mal à la parole ambiguë des autres sphères individuelles : le dialogue que j'entreprends faillit lorsque mes mots, leurs paroles, se dotent d'armes aiguës. La violence des mots instaure les ratés de nos communications, que sont l'incompréhension, les insultes, les discriminations, les déclarations de guerre.

Ma sphère est dotée d'une langue que j'use pour parler argent et amitié ; j'use de tous les mots que je connais pour m'exprimer. Les mots sont la faveur que ma sphère me fait pour élaborer mon opinion libre dans la société.

Les mots servent à élaborer mon opinion personnelle sur un ensemble de sujets d'actualité promulgués par les entreprises médiatiques. L'opinion que je me forge à partir des informations délivrées par les entreprises médiatiques est intégrée, avec les opinions de toutes les autres sphères individuelles, dans le corps abstrait de l'Opinion Publique.

L'Opinion Publique est la réponse aux stimuli envoyés par les entreprises médiatiques sur le corps concret de nos vies d'hommes, de femmes, de villes et de pays. L'Opinion Publique ne reflète rien que l'idéologie et la logique des entreprises médiatiques. L'Opinion Publique est le résultat de la manipulation de ma langue par les instances dominantes du discours public. L'Opinion Publique est la parole délivrée sans les mots de nos individualités.

L'existence de l'Opinion Publique est la preuve de la domination des sphères individuelles par la sphère médiatique imbriquée à la sphère financière, elle-même dépendante de la sphère de la technique.

Je suis un homme, une femme, une ville, un pays drogué à l'Opinion Publique. C'est un divertissement de mes propres idées ; c'est une image déformée de la réalité.

L'Opinion Publique est la voix irréaliste que l'État écoute pour se forger une opinion avant l'action. L'État n'entend que ma voix déformée par les entreprises médiatiques.

Les idées de ma sphère individuelle sont naturellement l'image de ma culture et la représentation de ma richesse intérieure. Le corps de ma sphère est formé des sédiments agrégés de mes idées ; il est la somme de mes mensonges et de mes illusions ; il est le visage de ma lucidité, le message écrit de tous mes faux-semblants.

Les idées de ma sphère sont naturellement hors de la portée du regard de l'État.

Mes idées sont peu à peu effacées par la diffusion télévisuelle, cinématographique, et informatique de l'information. L'absence d'idées est le miroir que l'entreprise médiatique me tend à longueur de journée. L'absence d'idées se reflète dans le visage de l'Opinion Publique que j'ai en partie réalisée.

Je suis un homme, une femme, une ville, un pays qui n'est pas entendu.

7.

Je suis un homme, une femme, une ville, un pays dont la sphère individuelle est née au sein d'une famille. Une famille est composée d'éléments humains qui disposent de leurs propres sphères individuelles. Les sphères individuelles se pénètrent pour créer le feu d'amour qui fait vivre la famille et donne à chacune d'elles son énergie fondatrice.

Les êtres qui vivent sous le même toit se portent un amour sans bornes. Les parents aiment leurs enfants, ceux-ci leur rendent de l'amour. Ma famille est la source première de ma joie, et demeure pour quelque temps encore le centre de ma vie.

Je suis petit et j'élabore dans mon cerveau des recettes qui me serviront plus tard, lorsque je serai grand. Je suis un enfant qui apprend. Je regarde le monde les yeux écarquillés. Je suis au bout du monde et j'y apprends son gouffre.

Mes parents m'enseignent les choses utiles. Parmi elles, les premiers préceptes de mon éducation à la société dans laquelle vit et souffre ma famille.

Ma sphère commence à prendre de l'importance, mes sens s'ouvrent sur l'extérieur. À travers les souffrances de ma famille, je devine le monde tel qu'il est.

J'ai suivi l'éducation que mes parents m'ont donnée. J'y ai trouvé le goût du travail et le plaisir d'être récompensé. Je suis un enfant qui apprend.

Je suis un être moral. J'ai développé, au cœur de ma famille, la moralité qui me porte tout le jour. J'ai élaboré une conscience morale véritable.

Je ne limite pas mon savoir à la politesse, aux manières de me tenir à table ; j'apprends à nager dans l'eau et l'amour de mes parents.

Je suis inconscient de mon existence et je regarde le sang couler le long de mon bras ; le couteau est tombé. Je tombe dans les bras de ma mère. Ma mère me semble un repère éternel.

Plus l'enfance s'efface, plus la solitude me fait face. La morale grandit en moi comme un ballon rempli d'air qui ne sert pas à jouer. Je prends conscience de ma personne comme du respect que je dois à celle d'autrui.

Plus je suis grand, plus ma sphère individuelle s'étire dans toutes les directions ; elle atteint avec moi des rivages hors du commun, elle me dévoile des sensations étrangères : je fais l'amour à une personne de mon sexe, à une personne de mon sexe opposé. Je découvre l'usine à poisons qui travaille dans mon cœur lorsque je souffre d'amour.

Je suis adulte, je confronte mes valeurs morales à celles de mes parents : je m'éloigne peu à peu pour retrouver ma génération améliorée. J'ai l'espoir que la génération à laquelle ma sphère individuelle appartient, a une moralité plus affirmée que celle qui a précédé.

Je suis adulte et je fais face à la violence qui gouverne l'essentiel de nos humeurs, engendrant toutes nos humiliations.

Ma famille était le lieu de la tendresse et de la conciliation. Le sourire nous était commun, les difficultés étaient

extérieures; nous nous unissions contre elles. La mort était lointaine.

Le monde où ma sphère se déploie est le désert sans ombre ni accommodements. Le désert est à l'image de toutes les inhibitions que je découvre; je suis au seuil de ma timidité, j'emprunte toutes les portes de ma peur, l'une après l'autre. Je retombe à genoux dans le désert. Ma fatigue m'enracine. La soif assiege toutes mes pensées. Je suis seul aux portes d'une solitude nouvelle. Je comprends l'insuffisance de mes valeurs morales.

Ma famille était le lieu de l'élaboration de ma culture première: je portais dans mon cerveau les embryons de ma vie intellectuelle. J'y ai bâti le socle de ma lucidité, j'y ai dressé les piliers de mon éducation; et j'ai fondé au sein du monde le temple de mon esprit, un abri essentiel pour ma sphère et la vitalité de ma raison.

Je rappelle la forme de chacun de mes éléments fondateurs: l'amour, l'autre, le regard d'amour vers l'autre, inconnu; la volonté de vivre et bâtir mon bonheur; la peur de la mort.

Je suis gouverné par la solitude et les difficultés de vivre. Je suis lié à la peur comme le soleil au ciel. Je crains pour ma vie qui s'échappe; je crains la pauvreté et la douleur; je crains la pire des souffrances, la mort de ma famille. La mort de mon amour.

Les valeurs morales qui me portent sont nées au cœur de l'amour; celui-ci les fait vivre. Je dirige toutes mes pensées vers l'optimisme, et la bonté de mon cœur.

La peur me ramène à la solitude, la peur de soi. Je suis encore l'enfant qui s'émerveille et qui craint. Je suis l'apprenti de chacune de mes douleurs.

Je ne me connais pas mais espère mon intégrité comme ma constance.

Ma lucidité m'aide à combattre moi-même à travers la solitude et tous les autres désastres; elle sait aussi parfois ouvrir les gouffres sous mes pas assurés et trompés. Je sais, grâce à elle, embrasser le monde et toutes les immondices.

Mes valeurs morales ne sauraient survivre sans le socle de ma vie: l'argent. Je suis un homme, une femme, une ville, un pays qui a soumis sa morale à la présence de l'argent: le soleil financier darde sur nous ses rayons brûlants. Mon corps piégé dans sa sollicitude subira un jour son abandon; ma solitude s'étirera à l'ombre du soleil de l'argent.

Dans ce retrait, la solitude éveille la violence et ses pertes: la mise à l'écart de ma sphère engendre la frustration, la ruine du corps appelle celle de la raison; je ne sais que m'armer de violences abjectes, et je manque de respect, à moi et aux autres qui me regardent sans raison.

Je, je suis une sphère transformée en boulet sur la terre. Je creuse ma tombe à même le corps, et je meurs, je meurs, je meurs de ne pouvoir me réaliser.

J'ai parfois des défauts, comme des trous dans ma sphère, dont je ne suis pas conscient. J'ai parfois des qualités, et j'aime le sourire que l'on me donne lorsqu'elles rayonnent, bien malgré moi. La lumière que je reçois traverse ma sphère par les trous de mes défauts; je me sens ravivé, et je vois la bonté de mon âme dans la bonté des autres.

Je suis identique aux idées que je forme. Je suis identique à la sphère qui transporte mon corps; je suis le même sous les pleurs et les rires, dans les bras d'un ami, dans le corps d'un amant. Comme je suis identique à la vie que je mène, je serai identique à la mort de ma sphère.

L'individu qui porte le bonheur dans ses mains aux doigts écartés et tendus, avance, à la rencontre des centres chauds des sphères individuelles. Je suis l'individu au toucher développé par l'amour qui le porte, et qui va, malgré sa soumission, embrasser une sphère au soleil.

Et mon corps obligé de se fendre suit son sang dans un mouvement vers la terre. Je retrouverai le lieu de ma famille, et le passé, les souvenirs, mes meilleures années, la jeunesse et la beauté, dans un seul et unique mouvement.

Les choses utiles se déplacent de l'intérieur de ma sphère vers l'extérieur et s'y perdent. Ma connaissance du monde doit s'étendre aux obligations; ma raison doit choisir la vie que mon corps et mon esprit peuvent mener. Les choses belles se déplacent de l'extérieur vers l'intérieur de ma sphère, où je les retrouve prisonnières des souvenirs et des rêves.

8.

Je déploie les ailes de ma culture: elles sont incomparables; plus je les agite, plus je me sens accroché à la terre, à ses rivières, aux corps qui dorment d'amour à mes pieds. Plus je les déploie et plus je sens grandir mon être.

À travers elle, je reconnais l'air de ma sphère comme le parfum des autres corps; je reconnais ma part dans les comportements des hommes, des femmes, des villes de ce pays; je reconnais ma culture, partout.

Je regarde les yeux, je regarde les visages, je vois des mains qui se tendent et qui serrent, je vois des corps qui s'embrassent. Je vois le monde entier avancer dans le même sens.

Le sens de l'amour est ma véritable voie.

Mes valeurs morales forment le socle de la culture humaniste qui me porte. Elles seules me permettent de regarder le monde de la façon la plus juste possible, le monde comme moi-même. Elles seules me donnent la force de survivre à la solitude, à la souffrance; elles seules me donnent le bonheur comme but ultime de ma vie.

Chaque jour je déploie ma culture, dans chaque parole et chaque geste, forgée par l'éducation qui a fait de moi ce

que je suis aujourd'hui. J'entre dans l'éducation quand ma sphère pénètre seule dans l'âge de la vision. Je suis dans cette position grâce à elle, ma sphère face à la lucidité et le monde ouvert, de haut en bas ; chacun de ses orifices me parle.

Je, moi-même, homme-citoyen, victime : je suis entré de plein corps dans le monde par le secret de l'éducation.

Je suis un homme, une femme, une ville ou un pays qui dispose d'un système administré pour m'éduquer à la raison, qui dispose d'une grande institution pour faire mon entière éducation.

Je ne suis pas le seul et je suis fier d'être un homme éduqué. Je suis fier de vivre dans un pays qui consacre ses forces à l'éducation des membres qui le font vivre.

J'ai gagné de l'assurance, de la curiosité, j'ai gagné de l'épanouissement et des connaissances. J'ai gagné de la force et de la sensibilité, je suis devenu un homme.

Malgré cela, je suis un homme, une femme, une ville, un pays, dont l'éducation n'est pas parfaite. Je ne suis qu'un être à peine ébauché ; je n'ai dans les mains que les premiers outils de mon métier ; dans la tête, que les préjugés de ma jeunesse ; et dans le cœur, que les morsures de l'ambition.

Je me résigne à regarder la fuite de ma culture par les pores de ma sphère, au fur et à mesure que j'avance, au fur et à mesure que je me spécialise dans la profession que j'exerce pour subsister. Mon ignorance dévore la société qui me dévore, et dans ce cycle son contentement ne s'arrête pas à ma disparition.

Si des racines plongent dans mon corps, c'est pour nourrir le mensonge avec ma chair, c'est pour nourrir de mensonges l'air de la société. C'est pour élaborer les conventions les plus stupides et y soumettre les hommes un par un, puis les femmes, les villes, et le pays tout entier. La culture fond au soleil de l'argent ; ma sphère s'assèche en perdant sa mémoire.

Je n'ai que la lucidité de constater mon impuissance d'homme-citoyen, victime de la rationalisation de ma sphère par l'argent qui me domine. Je n'ai que la valeur de l'homme salarié ; mon potentiel humain peut disparaître à tout instant. Je n'ai que la douleur de l'homme client, consommateur humain d'une société qui ne me reconnaît qu'un seul pouvoir : celui de l'achat. Je dévore la société qui ne me reconnaît que ce droit. Inutilement, je ne suis qu'un homme ou une femme qui se confronte à l'opacité des autres sphères, pareillement éduquées. Inutilement, je ne suis qu'un homme-citoyen sans langage ni mains pour l'exprimer. Je ne suis qu'un soldat sans armée, sans bataille, sans raison. Mon intelligence ne me sert à rien.

Le désespoir termine mon éducation, la société dans laquelle je vis m'abandonne devant la télévision, la télévision achève mon éducation.

La culture que je porte autorise l'accession de ma sphère

au monde inique qu'on a élaboré ; puisqu'elle s'y est forgée, et conformée.

La culture que je porte me dérobe à tout sens ; les sensations que je développe sont les membres de mon corps aux mains coupées. Les mains coupées sont les prémices de cette mort que je ne connais pas.

La culture que je porte ne m'aide pas à connaître la mort. Ma culture est l'eau claire ; et la mort est l'eau sombre. Je lis dans ma culture comme dans un livre immaculé. Je ne peux lire dans ma mort, ce livre n'a pas encore été écrit. Je ne suis pas dans l'obligation de comprendre ma mort, je ne suis pas dans l'obligation d'appréhender la totalité de ma culture. Je dévore les sphères qui ne m'appartiennent pas ; je ne les comprends pas, je les dévore, simplement.

Je ne peux pas, à différentes époques de ma vie, plus subtiles ou moins lucides, faire correspondre ma culture et les différents stades de la contemplation. La contemplation est le stade ultime de la connaissance ; elle précède l'amour de Dieu pour les hommes.

L'homme est un Dieu sans l'amour qu'il peut porter aux siens.

Ma culture peut s'étendre à la connaissance de la religion ; elle peut rarement atteindre la compréhension pure que celle-ci sait développer. Si j'aime Dieu, la foi qui me porte dépasse toute question de compréhension.

Ma sphère, ouverte à l'air que je respire, devient légère, s'envole dans le ciel en silence, ne retient de moi que le meilleur, et contemple sans s'arrêter la Terre, l'univers en entier pour que je le transcende. Ce jour n'arrive pas, la violence m'emprisonne ; celle-là même qui me fait utiliser l'amour à mes dépens. Celle qui ne limite pas mon corps à ses mains nues, mais les arme pour tuer, crever les sphères que je ne comprends pas. La foi est un amour sans violence dont je suis incapable.

La violence est le vecteur principal de la compréhension de la société par moi-même.

La société dans son ensemble s'immisce entre moi et la sphère de Dieu. J'avance seule dans le désert de la société, je pense à Dieu qui m'observe dans le lointain ; à moi-même que j'étudie dans la douleur. J'ai la sensation d'exploiter mon corps à chaque pas plus sûr, plus profond dans le sable du désert.

Je suis un homme, une femme, une ville, un pays, qui vit dans une société qui ne connaît pas les rapports des sphères individuelles avec le divin, ni avec le sacré. La religion de la vie détruite est son credo, la force de l'amour qui n'existe pas est son bras armé. La société dans laquelle je vis me donne la possibilité de croire dans le Dieu dont j'ai accepté l'existence, ainsi que la possibilité d'exercer ma foi comme je l'ai décidé. Mais elle ne me permet pas d'aimer mon prochain comme moi-même.

Refusant de la porter dans son corps, la sphère paralysée de la société accentue les craintes des hommes vis à vis de la mort. Refusant la mort, le sacré de nos religions et la contemplation, la société dans laquelle je vis épuise la culture que je porte, la réduit au sacré que la société a créé pour me combler ; d'ailleurs, je ne suis plus respectable si je n'ai pas d'argent. Et je suis oublié.

Lorsque plongent en moi des racines, lorsqu'elles travaillent avec mon corps, ma chair veut réagir en s'affranchissant de toute relation avec mon esprit ; elle veut prendre son autonomie par la pratique du sexe ; elle veut se libérer en se jetant dans les plaisirs.

Je suis un homme, une femme, une ville, ou un pays qui veut jouir toutes les nuits. Mes bas instincts me conduisent à accepter toutes les perversités. J'use de la violence pour jouir et faire jouir. J'utilise ma solitude dans toutes les orgies : je vais à tous les corps sans jamais être satisfait ; je vais sans jouir, et même en jouissant, d'un corps faible à un autre sans éclat, d'un sexe avantageux à une croupe offerte : j'amuse la galerie en pleurant tous ces gens que je ne connais pas. Ma sphère est utilisée par mon corps en vue d'une jouissance inopportune : ma faiblesse est seule juge, ma force ne reconnaît plus rien. Sans m'en rendre compte, je perds ma culture, comme un sperme que je jouis, sans plus de raison que l'acte même de jouir.

La sphère sexuée de mon corps investit violemment la sphère de mon individu. Mon sexe incarne mon esprit, ma stupeur est sans bornes.

Mon sexe est la clef saisie par la technique pour entrer dans mon corps, refuser ma raison tout en saisissant mon esprit, le soumettant à mes désirs : mon esprit sort de ma sphère individuelle — en partie — pour réaliser mes desseins physiques au sein de la sphère technique. C'est pourquoi la société se met soudainement à mes pieds pour m'aider à jouir. Encore une fois, ma sphère individuelle est dominée par la sphère technique ; mon corps y est soumis comme mon esprit.

Je suis un homme, une femme, une ville, un pays qui prend la jouissance par la pratique du sexe comme la plus directe des informations pour son corps, après la mort évidemment. Tous les événements qui ont lieu érigent la pratique du sexe comme le sacre de l'Événement. L'Événement en lui-même se tient seul sur la place intouchable de la sphère de la technique. Il s'est détaché des sphères individuelles, leur enlevant ainsi leur cœur. Il s'est hissé au sommet des Pratiques Individuelles. C'est ainsi que les divers moyens mis en place pour son éclat se révèlent jeux de massacre pour l'intégrité physique et psychique du corps.

Le sexe et la culture du sexe participent à la réalisation de ma déchéance. Rien ni personne ne pourra m'enlever la culpabilité de la pratique du sexe, dans une société qui la désacralise pour mieux la déifier.

Je suis donc un homme, une femme, qui dispose d'yeux, de mains, d'une bouche et d'un sexe pour réaliser mon

épanouissement, ma prise au monde. Grâce au sexe, je pénètre dans la sphère de la totalité, grâce au sexe, je pénètre dans les autres sphères individuelles, dont l'unité me pénètre également. Je suis heureux dans ma vie grâce au sexe. Mon intégrité s'ouvre dans la mise en place de cette relation, mais ne s'en trouve pas blessée. Je ne peux cependant supporter que ma pratique du sexe soit mise en scène dans les productions télévisuelles et cinématographiques : les pastiches de la réalité banalisent, affaiblissent et salissent ma propre pratique. Ainsi s'effectue le double mouvement de ma pratique du sexe, à la fois dominée par la technique et révélatrice du monde par la joie. Seule ma culture est capable d'équilibrer ces forces opposées, pour annuler en moi toute tentative de destruction de mon corps et de mon esprit par la pratique du sexe.

9.

Je ne peux pas contrôler l'évolution de ma sphère ; je ne peux que constater la situation dans laquelle je suis placé. Je suis placé au centre d'un système qui m'abandonne tout en me contrôlant. Je suis le centre commun à de multiples sphères qui me dominent tout en m'ignorant ; ignorant mon sens comme mes sentiments.

Je suis manipulé dans tous les sens : le système cherche une issue en moi et ne la trouve pas. Telle est l'organisation du monde lorsque je le regarde.

N'étant qu'à moitié maître de ma santé, je n'ai plus qu'à attendre que la maladie fasse son travail, dehors ou dans le luxe comme dans la pauvreté, mais toujours en silence.

La maladie est ce qu'il reste du monde lorsque je n'ai plus la force de le regarder.

Je développe des maladies qui m'accompagnent comme on est accompagné par un chien : leur présence m'est douce, leur chaleur me rappelle leur inhumanité. Les maladies amies font partie de ma vie. Les maladies amies sont les preuves que mon mode de vie est inapproprié à la vie. C'est ainsi que ma vie se nourrit de mes excès tout en nourrissant mes maladies : je suis à tout point de vue un homme drogué par sa propre lucidité.

Les maladies amies proviennent des excès de mon luxe et de ma pauvreté. Elles proviennent de mon quotidien déprimé, qui les fabrique et les utilise à son gré. Elles proviennent de ma richesse et de ma colère intérieures. Elles sont issues de ma vie débordée par l'amour ou par la solitude. Elles déterminent mon être asocial ou célèbre.

Je suis un homme ou une femme qui utilise ses faiblesses personnelles pour créer ses maladies ; comme si je ne pouvais dépasser certaines qualités et défauts intérieurs, sans me commettre dans le crime. La maladie primordiale, devant laquelle je ne peux reculer, est celle qui atteint mon esprit malade, et mon corps à bout de souffle,

lorsque je rentre du travail et que je vois, dans l'appartement vide, l'absence de voix, l'absence d'enfants, l'absence d'avenir, le monde autour de moi fatal, presque inimaginable.

Je compense le manque de maladies mortelles par la permanence de maladies qui ne me tuent pas et dont je ne guérirai jamais.

J'use de mon être pour intervenir en faveur de ma mort. Le quotidien décide du sort de mon corps, et l'esprit suit le fleuve, ligoté.

Lorsque la maladie est due à la pollution de la société par la totalité des sphères individuelles emprisonnées, je prends conscience de l'urgence de la mort du monde tel que je le vois, et je prie chaque soir pour n'être plus demain, au monde tel qu'il sera.

La maladie est amie de mon corps et de mon esprit car je vis sous les auspices de la Consommation. Il se peut, et avec moi tout cadavre, que je mange trop de produits industriels ou biologiques ; trop de médicaments chimiques ou homéopathiques ; trop de sphères qui me dévorent. Le quotidien consommé décide, pour mes deux parties, de la nocivité de la drogue qu'il me faut et dont je saurai me rendre esclave ; tout produit dont la société assume la fabrication peut ici me rendre maître du rien qui me travaille : qu'il s'agisse de chocolat ou de cannabis, de sexe ou d'héroïne, de télévision ou d'alcool, d'affection ou de travail, de sport ou de tout autre produit commercial, je m'éduque corps et âme à la déchéance.

Les choses sont vites faites : il suffit de dépasser la mesure en quoi que ce soit pour tomber malade dans ce monde qui nous permet tous les excès. On peut même mourir, et l'on ne le dit pas assez souvent dans les médias, par excès de pauvreté, de famine, de maladie incurable ; de malchance à ce niveau.

La maladie amie qui dessine mon corps sous une nouvelle forme toutes les matinées, est aussi la force de la technique lorsqu'elle pollue : tout air nouveau est supprimé devant mes yeux, tout ciel bleu disparaît, toute herbe verte est désolée ; lorsque la maladie amie — qui doit, en d'autres circonstances, m'aider à vivre — s'empare de l'espace qui m'entoure pour créer un cadre hostile à toute nouvelle naissance, alors je ne supporte plus ce monde, et je bloque ma respiration. Je progresse vers le passé, je me retourne vers ceux que je n'ai pas connus et je les envie — avant de mourir, car ma respiration n'a pas redémarré.

Aussi peut-on considérer la pollution comme l'arme favorite de la technique schizophrène par essence. Le crime parfait est celui-ci.

Je suis un homme, une femme, une ville ou un pays qui n'a aucun moyen de lutter contre les manifestations de la technique. Je n'ai pas non plus les moyens de proposer de nouvelles utilisations des fonctionnalités de cette sphère essentielle ; je ne peux que constater le désastre qu'elle commet chaque jour, comme les miracles qu'elle permet.

Il est une façon unique de guérir de la maladie des excès, c'est de placer ma confiance dans l'État qui gère et génère ma vie. C'est de placer ma vie dans les mains des systèmes qui m'offrent la guérison.

Pour permettre la gestion de ma vie, je dois abandonner un peu de ma liberté de gestion personnelle. Je dois, le plus souvent, donner un peu d'argent ; quotidiennement et depuis ma naissance je le fais. Je suis né dans le monde qui a fondé ses principes sur celui de la Relation Commerciale. Aussi dois-je négocier ma liberté en me référant à ce principe, aussi suis-je puni, si je ne m'y conforme pas, par la prison ou la rue.

La gestion de ma vie passe aussi par l'abandon de tout ou partie de mon temps, dans l'idée de la résignation et son application que l'on nomme travail salarié. L'État me protège de mes propres excès en me punissant ou en me donnant les moyens de me soigner par l'argent.

L'État, dans son rôle libérateur, instaure la réalité de la Relation Sociale à travers le voile de la Relation Commerciale — ou le contraire. Cette réalité est fondée par le Contrat Social que j'ai signé quand je suis né dans l'État qui dès lors m'a nourri. Je ne me suis pas senti dominé, alors que je l'étais, et cela pour mon bien. L'État gère toutes ses relations avec les autres sphères en instaurant des contrats sociaux qui seraient égalitaires si l'État concevait l'égalité comme un principe applicable dans la réalité.

Le Contrat Social que je n'ai pas signé — ou que j'ai signé par ma naissance involontaire à ce moment donné — est fondé sur un socle de valeurs morales qui unifient toutes les sphères de la société entre elles. Je n'ai pas les moyens de remettre en cause les valeurs morales établies pour l'ensemble des sphères individuelles ; je n'ai que la capacité de diriger ma vie dans la société ou en dehors d'elle ; je ne peux que réfuter les principes qui ont fondé le moindre de mes éléments, et ainsi me projeter dans le désastre de la vie impossible, en dehors de la société.

L'État peut subir la violence des individus qui composent la communauté dont il est le soutien et l'architecture. Ces individus, dans leurs revendications d'anarchies ou d'utopies, peuvent mettre à mal les valeurs morales qu'il a instaurées ; ils peuvent aussi en proposer de plus solides. L'État peut écouter et comprendre ces sphères individuelles qui éclairent le ciel qu'il regarde ou se prémunir de leur bêtise en les tuant. Il peut instaurer la violence en loi pour punir *absolument*, et rompre ainsi le Contrat Social qui l'unit aux individus qu'il se devait de respecter.

Le Contrat Social consiste en l'élaboration, la mise en place et le développement d'une culture commune aux sphères qui bénéficient de la lumière de ce Contrat, et dont les principes relèvent fondamentalement de valeurs morales puissantes et respectées. Le Contrat Social, dans ce cadre strict d'une réalité aimée et animée par des individus de haute valeur morale, sera compris et appliqué.

Il est une façon unique de découvrir que les valeurs morales auxquelles je crois sont outragées : les individus garants de l'autorité de l'État contournent les lois qu'ils promulguent et feignent de ne pas discerner l'illégalité de leurs actes. Je suis désolé, en tant que sphère individuelle sans pouvoir, de constater l'impuissance de l'État à empêcher et punir de tels agissements.

Il est une façon unique de découvrir que les mains de ceux qui me gouvernent ont rompu le Contrat Social sur lequel ma vie était fondée : les hommes et les femmes qui n'ont pas de travail ; qui n'ont pas assez d'argent pour se nourrir, se loger, se vêtir, se soigner ; qui ont souffert de leur travail toute leur vie, ne reçoivent plus la lumière que le Contrat Social produit.

Le Contrat Social ne sert plus la totalité de la communauté.

Les mains de ceux qui me gouvernent sont liées par les puissances de l'argent ; leurs actes s'en trouvent condamnés. Les mains de ceux qui dirigent l'État sont entachées par la malhonnêteté, la manipulation des valeurs morales de la société selon l'intérêt particulier de ces mains ou d'une classe qu'elles représentent.

Mes valeurs morales sont en danger lorsque le pouvoir est mis dans les mains iniques d'hommes qui ne respectent rien sinon l'argent. Sous les coups répétés de l'argent, les valeurs morales de la société abandonnent les gens comme je perds mon sang.

Je suis un homme quotidien bafoué dans ses idées, son respect de la chose publique, par les hommes et les femmes que j'ai portés au sommet de l'État. L'État a fait de moi un être éduqué, intelligent, capable de critique, mais qu'il ne veut pas entendre. L'acte d'élection semble condamner toute espérance nouvelle.

L'État me demande le civisme mais ne sait plus me mettre à l'abri de la pauvreté.

Je n'ai pas les moyens de remettre en cause mon État lorsqu'il faillit, sinon par la parole qu'il n'entend pas.

11.

Je suis un être trompé par l'État qui me sert. L'État, au service du pays auquel j'appartiens par le biais de la culture, sert avant tout les puissances qui le manipulent.

L'État, devenu aveugle, me tend une main couverte de sang. Je suis un être qui voit venir la mort de son État.

L'État est d'abord au service de ceux qui le dirigent. Il est ensuite au service de ceux qui coupent les sphères individuelles de toute possibilité de puissance et de dénonciation.

Je suis un homme, une femme, une ville, un pays, dont la sphère est soumise à la volonté de puissance d'hommes illégitimes.

Ma sphère, à la voix étouffée par le vacarme produit par les sphères médiatiques, dépérit dans l'incompréhension, la pauvreté et la solitude. Ma sphère, au corps recouvert de plaies laissées par l'argent de la lame financière, voit au loin délirer son État malade ; blessée dans son âme, elle ne peut à elle seule, réécrire le Contrat Social que lui avait offert son État.

L'État agonisant restreint mes déplacements. L'État agonisant réduit mes libertés à celle de gagner de l'argent pour survivre dans son corps mourant. La sphère enveloppante de l'État m'étouffe en croyant me nourrir.

La sphère même de l'État est étouffée par la puissante superficie de la sphère financière. Adossée à la sphère de la technique, la sphère financière nourrit l'État du poison de l'argent. Le corps et l'esprit de l'État sont pervertis par le bras armé des puissances de l'argent. Perdant la mémoire, l'État oublie les principes du Contrat Social de sa communauté. Son corps s'affaiblissant, l'État supplie la sphère financière de le nourrir à la force de l'argent pris pour une panacée.

Je ne peux pas me déplacer sans argent.

Les sphères individuelles qui figurent nos esprits et nos corps se désengagent du lien humain qui fait la cohérence sociale de notre communauté.

« Tu ne peux pas payer ? Eh bien travaille ! »

L'argent travaille l'esprit de chacun, et je suis un homme, une femme, une ville, un pays, qui meurt sous les coups répétés de son État dans son corps affaibli. Je suis aussi empoisonné que mon État par l'argent. Ma langue est dirigée par la sphère médiatique qui dirige toutes les langues.

La sphère médiatique est un appareil pourvu de toutes les langues des sphères individuelles qu'elle a volées. Dotée de tous les langages, la sphère médiatique lèche les puissances de l'argent, jusqu'à l'épuisement.

Le corps de la sphère médiatique est celui d'un homme, d'une femme, pourvu de tous les dons. J'abdique ma force et je laisse libre cours à mes pensées les plus abjectes lorsque la séduction de la sphère médiatique souhaite réellement m'offrir la jouissance morale et intellectuelle.

Dans cet accès, je suis probablement l'homme le plus diverti de sa sphère originelle.

Je suis l'homme vers qui tous les regards sont tournés, et que personne n'écoute.

L'État aveugle, accouplé à la sphère médiatique, proclame la fin de l'Histoire. Les forces qui me dirigent excluent mon esprit et mon corps du champ de toute possibilité.

L'État aveugle, accouplé à la sphère financière, ouvre nos sphères comme des corps et les vide de leur contenu.

Je suis un homme, une femme, une ville, un pays dont l'horizon est le présent sans issue, dépossédé du sens qui le faisait tenir et participer à l'Histoire.

L'État qui me nourrit a décidé de m'écarter du cours de l'Histoire, et de m'empêcher de participer à ses événements. Je ne suis plus qu'un membre impuissant du corps de la majorité, pour qui l'Histoire est terminée.

Nos destinées organisées par l'État aveugle, prises en main par le pouvoir fuyant du système qui englobe tout, sont éternellement détenues par la maladie de notre morale. Sa mort approchant, le silence de nos âmes envahit les sphères les plus peuplées, dérègle la prudence de mon État, efface les principes de notre éducation ; nous méprisons notre lucidité.

Nos âmes stériles survivent dans le corps éclatant de la sphère de la technique.

L'État malade a besoin de ma parole et de ma vérité ; il doit ressentir notre présence dans son corps et au monde, et ma souffrance. Je suis un homme, une femme, une ville, un pays qui doit affirmer que l'État Vivant n'existe pas sans la communauté d'hommes et de femmes unis ; que l'argent ne sauvera pas l'État Vivant.

Je clame dans le désert des arcanes de l'État, que la morale de la communauté me tient encore debout, vrai homme, et dans mon corps la lucidité redonne à la morale sa parole et sa vivacité.

Je ne resterai pas le centre abandonné d'un monde qui meurt dans la joie.

Je décide de ne plus tenir seul dans le silence. Je décide d'agir pour la libération de ma parole. Je décide, pour ma sérénité, d'entrer dans le Royaume de la Paix.

Ma sphère quitte le lieu de la soumission. Ma parole s'emplit du pouvoir de la dénonciation. Mes regards et mes mots s'emparent des mains, des sourires et des cris : ma sphère se remplit du pouvoir de la vivacité.

Il s'agit d'y tenir, la main ferme sur l'outil, la force du bras autour du corps étreint, la volonté de faire parler son arme ; je ne suis pas n'importe quel homme, femme, ville ou pays, puisque je suis moi, je suis vous, je suis nous tous

qui élevons nos vies au rang d'éternité ; qui luttons pour vivre et mourir dans la fraternité.